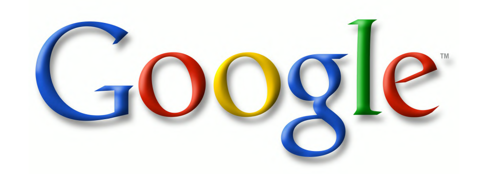
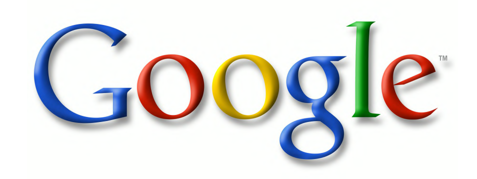






A M.r Bruccy

Hommage de reconnaissance et d'amitié

Léon [illegible]

VOYAGE

EN RUSSIE.

Strasbourg, de l'imprimerie de F. G. Levrault.

VOYAGE
EN RUSSIE:

LETTRES ÉCRITES EN 1829.

PAR

LÉON RENOÜARD DE BUSSIERRE.



A PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, rue de la Harpe, n.° 81;
STRASBOURG, même maison, rue des Juifs, n.° 33;
BRUXELLES, Librairie parisienne, rue de la Magdeleine, n.° 438.

1831.

Des amis m'ont engagé à publier quelques lettres que j'avais écrites durant un voyage en Russie. Une juste défiance de mes moyens me fit d'abord résister à leurs conseils, et si j'ai cédé, c'est par l'espoir que les circonstances actuelles donneraient quelque intérêt à mes récits. Je n'ai point la prétention d'avoir fait un livre : ce sont des notes dans lesquelles on reconnaîtra, je le crains, l'inexpérience de mon âge. Puisse le public les accueillir avec indulgence!

Que si l'on me reprochait la sévérité de mes jugemens, je dirais que je suis arrivé

en Russie sans préventions défavorables, sans opinion faite d'avance. J'ai loué ce qui m'a paru bien; j'ai blâmé ce qui m'a semblé mal, et ma seule intention a été de rendre avec vérité les impressions que j'ai reçues.

III Q.[tier] DE·NARVA.

60 ... *Casernes.*
61 ... *Corps des Orphelins militaires.*
62 ... *Casernes Ismaïlof.*
63 ... *Ecole des Orphelins militaires.*
64 ... *Maison d'accouchement.*

VOYAGE
EN RUSSIE.

LETTRE PREMIÈRE.

A M. Ph. Hepp.

Pétersbourg, le 6 Août.

Vous m'avez demandé, mon cher ami, de vous choisir pour confident de mes sensations durant le voyage que j'ai entrepris, de vous retracer l'aspect des contrées que je dois successivement parcourir, et surtout de vous faire connaître, aussi bien qu'il me sera possible, cette Russie dont je viens d'aborder les rivages, et dont les mœurs, les usages et l'organisation intérieure auront, j'en suis sûr, tant d'intérêt et de nouveauté pour moi. J'obéirai au désir qui vous est dicté par l'amitié, persuadé que vous accueillerez avec indulgence mes faibles esquisses. Mes récits seront fidèles : ce sera sans doute leur seul mérite ; puissent-ils du moins vous faire dire, à mon retour, que vous avez voyagé avec moi.

Je ne vous donne point de détails sur les différentes parties de l'Allemagne que nous avons traversées depuis le moment où je vous ai quitté; ces pays vous sont trop connus. Je me borne à vous dire que nous sommes arrivés sains et saufs sur les bords de la Trave, et que nous nous sommes embarqués le premier de ce mois sur la mer Baltique, à Travemünde, petit port qui appartient à la ville libre de Lübeck. Le George IV, bateau à vapeur, qui nous avait reçus à son bord, fait tous les quinze jours, en été, le voyage de Lübeck à Pétersbourg; ce service, organisé depuis deux ans, facilite extrêmement le voyage de Russie: le George IV traverse en quatre jours la mer Baltique; et comme d'autres bateaux à vapeur transportent en deux jours les voyageurs de Londres et du Hâvre à Hambourg, qui n'est qu'à seize lieues de Lübeck, il devient facile de parvenir aujourd'hui, en sept ou huit jours, de France ou d'Angleterre en Russie.

Notre voyage se fit de la manière la plus agréable. La mer était calme; le roulis se faisait peu sentir; le ciel toujours pur et la chaleur d'un beau soleil, légèrement tempérée par des brises de mer, nous permettaient de passer des journées entières sur le pont du bâtiment, qu'on avait recouvert d'une tente. Souvent la mer présentait le spectacle le plus varié : il n'était pas rare de voir en même temps

vingt bâtimens différens, dont les voiles déployées brillaient à l'horizon et qui finissaient par se croiser avec nous, en échangeant des signaux de politesse ou d'amitié. Quelquefois la vue d'une côte éloignée venait éveiller notre intérêt et nous rappelait que nous longions tour à tour les possessions des différentes puissances du nord.

Le premier jour, partis un peu tard de Travemünde, nous restâmes jusqu'au soir en vue des côtes du Mecklenbourg et du Holstein, et au coucher du soleil nous découvrîmes vers le nord les formes hardies de plusieurs promontoires de l'archipel danois. Le lendemain de bonne heure nous étions à deux portées de canon de la côte de Bornholm, île assez considérable, qui dépend, comme vous savez, du royaume de Danemarck. Le capitaine avait fait jeter l'ancre en vue de la petite ville de Rona. Nous vîmes bientôt sortir du port de cette ville une chaloupe qui devait nous apporter les lettres et les passagers venant de la Prusse : elle s'avançait rapidement vers nous; mais la mer était houleuse; un vent d'Est assez violent s'était subitement élevé, et la pauvre chaloupe s'était à peine approchée de nous, que déjà son gouvernail et son mât se trouvaient fracassés par un seul balancement de notre pesant navire. La position n'était plus tenable; l'équipage de la chaloupe courait risque d'être écrasé à son tour par un second

balancement un peu plus fort que le premier. Aussi les rameurs prirent-ils le large : une bourrasque étant venue seconder et prolonger leur fuite, ils furent bientôt jetés à une grande distance de l'endroit où nous avions mis à l'ancre, et il fallut mettre une chaloupe à la mer pour les rejoindre et pour ramener à bord les passagers de Bornholm. Cet incident nous fit perdre une partie de la matinée.

Le lendemain nous longeâmes pendant plusieurs heures les côtes basses et bien boisées de l'île suédoise de Gothland. Le 4 Août, peu d'instans après le lever du soleil, notre capitaine signala les premières côtes de la Russie : c'étaient celles de l'île d'Œsel, qui ferme et protège le golfe de Riga. Peu de temps après nous tournâmes vers l'Est, et quittant la mer Baltique proprement dite, nous entrâmes dans le golfe de Finlande. Ici notre navigation devint plus lente et plus difficile. Le golfe de Finlande est parsemé d'écueils, de récifs et de bancs de sable, auxquels maints naufrages ont déjà valu une triste célébrité, et il nous fallut éviter tous ces voisins redoutables, qui nous forçaient fréquemment à ralentir notre marche et à changer de direction. On a pris de sages précautions pour prévenir le navigateur des dangers qu'il court dans ces parages et pour guider sa marche. Un grand nombre de phares sont établis de distance en dis-

tance sur des promontoires ou des rochers isolés, et le soir on voit briller dans toutes les directions leurs feux tutélaires. Nous suivîmes pendant toute la journée du 4 les côtes méridionales du golfe, c'est-à-dire celles de l'Esthonie, qui, quoique très-basses en général, présentent parfois un coup d'œil assez agréable. Dans la matinée nous découvrîmes l'île de Nargen, qui dessinait devant nous la ligne ondulée de ses collines, et dont le plateau supporte un phare immense. Cette île resserre l'entrée d'un golfe au fond duquel s'élève la ville de Rével, capitale de l'Esthonie. Nous ne tardâmes pas à distinguer, dans un assez grand éloignement, tout le contour de la ville, qui semblait nager au milieu des eaux, et nous pûmes contempler à loisir sa position pittoresque sur le sommet d'un rocher qui protège l'entrée du port, ses vieux bastions et ses murs crénelés.

Hier, enfin, dès huit heures du matin, nous n'étions plus qu'à une quinzaine de lieues de Saint-Pétersbourg. Ici le golfe de Finlande, après s'être fortement évasé, se resserre brusquement, et ne ressemble plus qu'à un large détroit. Nous en tenions le milieu et nous pouvions porter à la fois nos regards sur les deux côtes opposées, distantes l'une de l'autre de sept ou huit lieues tout au plus. Celle de l'Ingrie, qui se déroulait à notre droite, nous présentait la forme gracieuse de ses coteaux, couverts de forêts, de jardins et d'habitations nom-

breuses. A gauche la côte de la province finlandaise de Viborg offrait un aspect plus sévère avec ses sombres forêts de pins et ses collines à formes irrégulières. Devant nous la mer semblait encore sans limites et se perdait dans un horizon grisâtre. Bientôt cependant cet horizon se peupla; nous le vîmes se garnir de voiles, de navires et d'une épaisse forêt de mâts, d'abord presque imperceptible, mais qui, grandissant toujours, finit par se montrer à nous dans toute son étendue. C'était Cronstadt, son port marchand et la flotte impériale. Sept ou huit vaisseaux de ligne, un grand nombre de frégates, de corvettes et de bâtimens légers étaient rangés en ordre de bataille et formaient une ligne de plus d'une demi-lieue de longueur; l'empereur avait, dans la matinée même, passé la flotte en revue. Derrière cet appareil guerrier se groupaient en rangs serrés les navires du commerce; des milliers de mâts, de voiles et de pavillons s'élevaient au-dessus des môles du port et semblaient former une masse compacte et impénétrable. Plus loin se déployaient la ville de Cronstadt et tous les bâtimens dont Pierre le Grand et ses successeurs ont couvert cette île, auparavant déserte et marécageuse. Nous passâmes rapidement devant cet assemblage pittoresque d'objets si divers et si dignes d'intérêt, et déjà nous étions à plus d'une lieue de Cronstadt, que nos yeux étaient fixés toujours encore sur cette

imposante réunion de vaisseaux de guerre et de commerce, sur ces longs remparts hérissés d'artillerie, qui protègent la ville et les ports; sur ces batteries flottantes qui en défendent les approches; sur toute cette ville enfin, qui s'élève sur un terrain si bas qu'on la croirait posée sur pilotis au milieu de la haute mer.

Mais tout à coup le cri : Pétersbourg! se fait entendre et se répète de bouche en bouche : on aperçoit Pétersbourg; on voit briller au loin les coupoles dorées, les flèches étincelantes, qui annoncent la reine du nord, la magnifique création de Pierre le Grand. Aussitôt les passagers se pressent sur le tillac; on entoure les voyageurs russes qui se trouvent sur le bâtiment; on les questionne; on veut connaître le nom et la position des églises et des palais, que déjà l'on commence à distinguer; on veut savoir s'ils sont à droite ou à gauche de cette célèbre Néva, dont chacun est impatient de franchir l'embouchure. Le temps était superbe; le soleil dardait ses rayons à plomb sur la capitale des Russes, dont l'immensité se révélait déjà par la vaste étendue qu'elle occupait à l'horizon. Les rivages du golfe se rapprochaient toujours davantage, et la transparence de l'air permettait d'en saisir tous les détails. Nous admirions la profusion de châteaux, de maisons de campagne et de bâtimens divers, répandus au mi-

lieu des parcs et des forêts, sur les collines qui garnissent en amphithéâtre les côtes de la mer; nous ne pouvions comprendre qu'une nature toute septentrionale fût aussi riche et aussi gracieuse. Mais nos regards se reportaient toujours sur Pétersbourg, dont l'ensemble grandissait et se développait à vue d'œil. Cette ville magnifique semblait surgir du sein des flots, brillante de jeunesse et d'éclat; ses édifices les plus rapprochés touchaient à la mer, et déjà nous étions près de les atteindre, lorsque les clochers les plus éloignés se perdaient encore dans un horizon vaporeux. Enfin nous avions quitté la mer, nous étions dans Pétersbourg, et nous remontions le cours de la Néva.

Ici le tableau se divise et devient de plus en plus imposant. La majestueuse Néva en occupe le milieu et partage la ville; ses eaux tranquilles et limpides sont contenues par d'immenses quais de granit et reflètent une longue succession de palais et de vastes édifices, qui embellissent les deux rives du fleuve sur un prolongement de près d'une lieue. Il est difficile de se figurer un spectacle aussi noble, un entassement aussi pompeux de tout ce qu'une capitale peut renfermer de riche et de grand. On dirait une de ces décorations de théâtre, auxquelles on ne reproche qu'une magnificence trop invraisemblable. J'étais ravi, transporté; je pensais n'avoir jamais rien vu d'aussi

beau, et je désirais pouvoir me livrer bien à mon aise à toute l'admiration que j'éprouvais. Mais hélas! la douane et la police étaient là, qui avaient envahi notre bâtiment, qui nous en interdisaient la sortie et qui bientôt nous eurent distraits de ce premier enthousiasme. Combinez ensemble l'humeur soupçonneuse, inquiète, tracassière de toute une brigade de douaniers français ou autrichiens, tirez-en la quintessence, et vous n'aurez pas de quoi tourmenter un pauvre voyageur aussi bien que le fait à lui tout seul un douanier russe. Tous nos effets furent déballés pièce par pièce: on alla jusqu'à déployer notre linge; nous avions peu de livres avec nous, et certes il était facile de voir qu'ils étaient à notre usage; on nous en confisqua néanmoins une partie, par mesure provisoire, pour les soumettre à la censure, et si par hasard on nous les rend, nous serons obligés de payer des droits d'entrée à tant la livre de papier et de reliure. Vint le tour de la police : c'était pis encore. On nous demanda qualités, noms, prénoms, âge, patrie; d'où nous venions, *pourquoi* nous venions en Russie, combien de temps nous comptions y rester; enfin, ce qui nous parut encore beaucoup plus naïf, quelles étaient les personnes que nous connaissions à Pétersbourg, et quelles étaient celles pour lesquelles nous avions des lettres de recommandation. Toutes nos réponses furent enregistrées; puis on remit à

chacun de nous un imprimé, rédigé en quatre ou cinq langues différentes et qui contenait une effrayante énumération des formalités sans nombre qu'il nous fallait encore remplir, pour éviter que la police ne nous traitât en vagabonds étrangers. Nous fûmes retenus de cette manière pendant trois mortelles heures sur notre bâtiment, avant qu'on nous permît de mettre pied à terre. Il y avait à bord une dame de Pétersbourg, dont les enfans se trouvaient sur le quai de la Néva au moment de notre arrivée: ces pauvres petits lui tendaient les bras depuis une bonne partie de la matinée; mais pour rien au monde on n'aurait accordé à leur mère la faveur d'aller les embrasser avant que messieurs de la douane et de la police eussent terminé leurs minutieuses recherches.

Notre installation dans un détestable hôtel, qu'on nous avait cependant vanté comme le meilleur à Pétersbourg, nous prit une grande partie de la soirée; nous eûmes à peine encore le temps de nous promener au hasard dans quelques rues voisines de notre auberge. Chemin faisant nous assistâmes à une scène qui nous frappa vivement. Au détour d'une rue presque déserte nous nous trouvâmes en face de deux hommes du peuple. Ils portaient une longue barbe; leurs cheveux étaient coupés symétriquement par devant et ne tombaient par derrière que jusqu'à la hauteur du milieu de la tête, où

leurs boucles épaisses se terminaient en une ligne parfaitement horizontale et laissaient voir à découvert la nuque et le bas de la tête, qu'on avait soigneusement rasé. Une tunique d'étoffe rouge, liée par une ceinture au milieu du corps, leur tombait jusqu'aux genoux, et par-dessus ce premier vêtement une peau de mouton, grossièrement taillée en forme de caftan, était suspendue sur leurs épaules, la fourrure tournée à l'intérieur. Ils n'avaient point de bas, mais leurs jambes étaient entourées de lanières en toile, et leur chaussure consistait en une espèce de sandales artistement tressées en écorces d'arbre : c'étaient, enfin, deux de ces figures comme on en voit des milliers dans les rues de Pétersbourg et que nous sommes toujours encore tentés de prendre pour des sauvages. Leur conversation était très-animée; elle s'échauffait toujours davantage, et comme bientôt ce fut une dispute des plus vives, nous pensions déjà qu'ils allaient en venir aux mains. Mais dans ce moment se présente un homme, le chapeau rond sur la tête, un habit bourgeois sur le corps, et sans aucun signe extérieur qui pût indiquer un officier de police. Vous croyez sans doute qu'il va parler raison à ces deux querelleurs et tâcher de les raccommoder par les voies de la persuasion? Non; il va droit à l'un, et, sans proférer une parole, il lui applique violemment cinq ou six coups de poing dans la figure,

puis s'élance sur le second, lui en donne autant et finit par s'éloigner, en leur adressant collectivement huit ou dix mots, dont le sens était probablement qu'une autre fois ils n'en seraient pas quittes à si bon marché. Là-dessus nos deux Russes, qui étaient restés, pendant cette prompte exécution, immobiles et muets, se retirent paisiblement; plus de rixe, plus d'altercation; ils se parlaient même d'un ton qui nous semblait tout-à-fait amical. Un Français, à qui nous avions raconté cette aventure en rentrant chez nous, sourit de l'étonnement qu'elle nous causait et de l'espèce d'émotion que nous en éprouvions. Prenez garde, nous dit-il, que dans quelques semaines déjà vous n'ayez appris vous-mêmes à battre les gens du peuple, les postillons et les aubergistes; vos mains deviendront plus lestes peut-être que vous n'auriez voulu : c'est chose difficile que de s'en défendre en Russie; car, si l'on obtient ici beaucoup avec de l'argent, il est certain qu'on obtient plus encore avec des coups.

LETTRE II.

Pétersbourg, le 9 Août.

Mes yeux ne sont pas encore familiarisés avec la magnificence de Pétersbourg : chaque jour, à toute heure, toutes les fois que je sors, je suis encore frappé, comme à l'instant de mon arrivée, de l'aspect majestueux de cette immense cité. Nulle autre ville, je crois, ne présente au premier coup d'œil un caractère de grandeur et de pompe aussi général, aussi calculé pour ainsi dire. Je ne vois encore que des palais, et je demande avec étonnement où demeure donc le peuple? Souverain, grands seigneurs, particuliers, chacun ici paraît s'être efforcé de créer et de rapprocher tout ce qui peut augmenter l'éclat extérieur d'une grande capitale; et la nature elle-même, si avare de ses bienfaits dans ces froides régions, s'est chargée de donner à Pétersbourg son plus bel ornement, en creusant le lit de la Néva, en faisant couler ses ondes si pures et si transparentes. Rien n'égale la beauté de cette Néva, près de

laquelle notre Seine ne paraîtrait qu'un ruisseau. Sur ses rivages, qui étaient encore, il y a un siècle à peine, humides, couverts de joncs et inhabités, s'élèvent aujourd'hui, soutenus par des quais de granit, de somptueux édifices, dont le nombre et les proportions colossales sont bien dignes d'un tel emplacement. C'est ici qu'on a réuni tout ce que Pétersbourg renferme de plus grandiose; on dirait qu'on n'a permis qu'à des palais de réfléchir leur image dans le miroir de ces belles eaux. La vaste demeure des Tzars se développe le long du fleuve; près de là s'élève l'Hermitage, dont le nom seul éveille tant de souvenirs; plus loin c'est l'Amirauté, dont les cours peuvent servir de chantiers à une flotte entière; la Bourse, avec ses larges escaliers de granit et ses deux immenses colonnes rostrales; le palais de marbre du grand-duc Constantin; celui qu'habita Mentzikoff; le jardin d'été, avec sa grille si justement célèbre; puis le palais de la Tauride, monument fastueux de l'heureux Potemkin. Ici des statues et des obélisques s'élèvent en l'honneur des souverains et des héros de la Russie; là des églises et des monastères dominent les autres édifices de leurs coupoles arrondies, ou dressent leurs flèches dorées dans les airs; partout de longues rangées de palais se succèdent, se pressent et rivalisent de magnificence.

La largeur et la direction du fleuve permettent

d'embrasser d'un seul coup d'œil cette suite non interrompue de monumens. La Néva, qui sort du lac de Ladoga à treize lieues seulement de la capitale, vient en serpentant jusqu'aux environs de Pétersbourg; elle marque, par un dernier coude, la limite de plusieurs faubourgs éloignés du centre de la ville, puis elle coule, sur un prolongement de près d'une lieue et sur une ligne presque droite, à travers les quartiers les plus populeux, qu'elle sépare et qu'elle embellit. Sur la rive gauche, c'est-à-dire vers le sud, s'étend la portion la plus considérable de Pétersbourg : c'est là qu'on trouve le palais du souverain, les habitations des grands, les rues les plus animées, et en général le véritable noyau de la population. La rive droite est moins somptueuse, mais elle est plus variée. La Néva détache ici de son cours principal deux bras secondaires [1], qui se subdivisent en plusieurs branches et qui forment, avant de se perdre dans la mer, un assemblage pittoresque de sept ou huit îles et îlots. Cet archipel est orné de jardins, de parcs, de maisons de campagne, et deux des îles seulement qui le composent renferment des quartiers de la ville proprement dite. Partout c'est la Néva qui donne le principal attrait aux points de vue qui s'offrent à vos regards : elle est gracieuse

---

1 La petite Néva et la grande Nevka.

et pittoresque au milieu des îles, lorsqu'elle serpente le long d'une pelouse ornée de fleurs ou baigne les murs d'un kiosque oriental; mais elle est majestueuse en traversant la ville; car là toutes les proportions sont gigantesques : ces quais indestructibles, ces navires amarrés le long du rivage et dont les pavillons s'agitent incessamment dans les airs, ces palais, ces ponts immenses toujours animés par la foule des passans, tout, enfin, se dessine en larges dimensions et paraît combiné avec art pour rehausser la pompe de l'ensemble.

Je vous le répète, j'admire l'aspect général de Pétersbourg, et je le dis encore, comme au premier jour de mon arrivée, Pétersbourg est une des plus belles villes de l'univers. Cependant, si l'habitude n'a point émoussé jusqu'à présent le plaisir que me font éprouver toutes les *beautés d'ensemble* de la ville, elle me permet du moins d'en remarquer les nombreux défauts de détail. Lorsqu'on examine de près tous les grands édifices de Pétersbourg, il vous vient en idée que leur fondateur avait à sa disposition beaucoup d'ouvriers, mais peu d'artistes. Il serait difficile, je crois, de citer ici huit ou dix monumens auxquels un juge sévère, et impartial, n'aurait point à reprocher quelque défaut capital. Pétersbourg renferme à coup sûr dix fois plus de palais que Gênes; mais, sous le rapport de l'art, tel palais de la *Strada nuova* vaut certainement plus

à lui tout seul que tous les monumens de Pétersbourg pris ensemble. Tout le monde ici me paraît possédé de la manie du grandiose, de cette manie qui touche de si près au ridicule. Chacun veut habiter un palais, n'eût-il pour le bâtir que des poutres et des planches et qu'un maître charpentier pour en dessiner les plans. Les colonnades sont partout de rigueur, et l'on se passerait plutôt, j'imagine, d'une toiture que d'un péristyle. De loin ces interminables rangées de colonnes produisent un bel effet; mais de près elles font rire, car alors on découvre bien souvent leur forme et leur pose mal-adroites. D'un autre côté, les Russes ont conservé, depuis l'époque de la fondation de Pétersbourg, l'habitude de bâtir avec une célérité inconnue dans le reste de l'Europe; habitude qui est certainement une précieuse qualité, quand il s'agit d'improviser une capitale, comme Pierre le Grand l'a fait, mais qui devient un grand défaut, lorsqu'il n'est plus question que de l'embellir. Il en résulte que la plupart des constructions, dont les plans sont tracés et exécutés à la hâte, manquent à la fois de grâce et de solidité. D'ailleurs il y a pénurie de matériaux; il faut choisir entre le granit et la terre cuite, et le climat lui-même s'oppose à ce que l'on fasse usage de la pierre autrement que pour les premières assises des habitations. De là presque tous les édifices de Pétersbourg sont en

briques ou en bois, et quelle que soit la constance avec laquelle on veille à leur entretien, quelle que soit même à cet égard la sévérité des réglemens de police, leur fragile origine se trahit presque toujours. C'est chose assez rare de voir un mur parfaitement d'aplomb, de rencontrer une colonne sans lézarde, et je pourrais vous citer plus d'un bâtiment public qu'on dirait élevé du jour au lendemain pour quelque fête extraordinaire. Il m'est démontré, et cette idée a pour moi quelque chose de pénible, que, si l'on essayait de laisser Pétersbourg pendant quarante années seulement sans réparer ses édifices publics et particuliers, cette ville si magnifique ne serait plus qu'une ruine; toutes ces imitations ridicules de l'architecture grecque et romaine seraient dégarnies en peu d'années de leur enduit extérieur; elles laisseraient à découvert leur pauvreté native, qui n'est aujourd'hui cachée que par une couche légère de plâtre et de couleur, et l'on verrait alors que tout cet étalage n'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, que de la brique parvenue, qui bientôt se réduirait en poussière. Mais au milieu de cette ruine générale, que les Russes sauront toujours prévenir, je l'espère, on verrait debout et prêts à défier l'action du temps, plusieurs monumens de granit, qui décorent aujourd'hui la ville et qui sont dignes d'être comparés aux travaux gigantesques que l'antiquité nous a légués.

Les efforts des siècles seraient impuissans surtout contre ces quais superbes qui se déploient le long de la Néva ou de ses canaux secondaires. L'œil se repose avec délices sur ces murs d'une masse si imposante et d'un travail si parfait : ils forment, ce me semble, l'ornement le plus remarquable que Pétersbourg doive à la persévérance du travail de l'homme, et ce luxe de solidité ferait excuser peut-être la fragilité des autres constructions de la capitale, si le contraste lui-même entre l'un et l'autre n'était pas si frappant et, je puis le dire, si blessant pour la vue.

Les rues de Pétersbourg sont tirées au cordeau. Elles ont une largeur que le peu d'élévation des maisons fait paraître excessive; aussi la plupart des quartiers éloignés de la Néva sont d'une monotonie qui me choque déjà moi-même. La ville est située sur un sol si parfaitement uni, qu'on n'y rencontre pas la moindre ondulation de terrain, et ce sol est en même temps si bas, qu'en creusant à deux ou trois pieds on trouve partout une eau bourbeuse et fétide. Le terrain n'étant d'aucune valeur, on l'a trop peu ménagé; la plupart des maisons ne sont qu'à deux étages, et souvent des cours et des jardins les séparent des maisons voisines. Dans les quartiers retirés, où presque toutes les habitations sont bâties en bois, on se borne même généralement à construire de simples rez de chaussée. Vous com-

prenez dès-lors qu'avec une population qui n'égale pas la moitié de celle de Paris, Pétersbourg peut occuper un emplacement presque aussi considérable. C'est à cette extension démesurée qu'on doit attribuer le peu de mouvement et le silence qui règnent dans quelques parties de la ville; car, il faut le dire, on voit beaucoup de rues désertes, et, quelque riant que soit ordinairement l'extérieur des maisons, ces rues sont tristes et n'ont rien d'une capitale. A la vérité, la belle saison éloigne actuellement de Pétersbourg une grande partie de la population, et surtout de la population *à équipages.* Dès que le froid reviendra, un grand nombre d'hôtels, qui sont maintenant sans habitans, se peupleront de maîtres et de valets, et les rues deviendront nécessairement plus animées. Il est d'ailleurs tel quartier du centre de la ville qui aujourd'hui même est effrayant de vie et de bruit. Les équipages vont avec une étourdissante rapidité, qui, pour le voyageur fraîchement débarqué, semble, au premier coup d'œil, l'effet de quelque accès général de folie. On dirait assister à une course de chars perpétuelle; chacun cherche à devancer son voisin, et dans cette émulation générale le galop devient l'allure habituelle des attelages. Les voitures à quatre chevaux sont tellement de rigueur, qu'une berline à deux chevaux passe pour une demi-fortune, et, quant aux équipages plus légers, nos pesans cabriolets et nos

tylburis sont remplacés par des *droschkis*, espèce de traîneaux sur quatre roues, qu'un cheval ou deux font aller avec la vîtesse du vent. Si les rues n'étaient pas si larges et si elles n'étaient munies presque toutes de trottoirs en granit, rien ne serait plus périlleux que de se hasarder à pied dans les quartiers populeux de Pétersbourg; car actuellement déjà on n'a souvent d'autre sauve-garde contre la célérité menaçante des équipages, que la grande adresse des cochers russes et le talent qu'ils ont d'arrêter leurs chevaux sur place, même lorsqu'ils sont lancés ventre à terre.

Quant à la classe des piétons, il serait difficile de trouver dans une autre capitale un empressement plus général de leur part à se ranger sur votre passage, à répondre à vos questions, à vous obliger en toute chose; et l'on s'étonnerait qu'avec un extérieur aussi sauvage on pût être aussi poli, si l'on ne voyait qu'il entre dans cette politesse autant de servilité pour le moins que d'obligeance. Une remarque que nous avons pu faire et qui nous a frappés dès les premiers jours de notre arrivée, c'est qu'on ne rencontre presque point de femmes du peuple dans les rues. La population piétonne se compose presque entièrement de ces êtres à longues barbes, tels que je vous en ai décrit deux dans ma première lettre. On nous a fait connaître la cause de cette singularité, en nous appre-

nant que la dernière classe de la capitale est en quelque sorte exclusivement composée de serfs, qui achètent de leur seigneur la permission de quitter momentanément leur village, pour aller gagner quelques roubles au dehors, et qui arrivent seuls à Pétersbourg, laissant femmes et enfans dans leurs foyers.

Pétersbourg renferme, comparativement aux autres capitales européennes, un fort petit nombre de boutiques élégantes; mais presque tous les magasins ont un grand avantage pour un étranger, celui d'avoir une enseigne en français, en allemand ou en anglais, et de renfermer un chef ou un commis qui saura vous répondre dans l'une ou l'autre de ces langues. Grâce à cet usage hospitalier, un étranger dont les connaissances ne vont pas jusqu'à l'alphabet russe, peut se hasarder seul dans les rues de Pétersbourg, avec cette idée consolante que, s'il vient à s'égarer, quelqu'un sera là pour répondre à ses questions et pour lui enseigner son chemin. Il faudrait d'ailleurs une grande mal-adresse pour se perdre. Rien n'est plus facile que de s'orienter dans Pétersbourg. Sur la rive droite de la Néva les embranchemens du fleuve sont si multipliés, que toujours on trouve dans son voisinage un cours d'eau qui peut servir de guide; sur la rive gauche quatre larges canaux, creusés successivement par les différens souverains de la Russie depuis le règne de Pierre le Grand, vous prêtent le même

secours, et l'on peut s'aider en tous les cas de la disposition régulière des rues. Trois des rues principales, qui traversent la ville dans sa plus grande largeur, se dirigent en forme d'éventail sur l'Amirauté, dont le portique, surmonté d'une immense flèche dorée, devient un brillant fanal pour le curieux égaré.

Nous sommes logés près de la plus belle de ces trois rues, la célèbre *Nevski-Perspective*, qui n'a pas moins d'une lieue de longueur. Six ou sept voitures pourraient y rouler de front, et des deux côtés de la rue se trouvent des allées sablées, plantées de jeunes tilleuls. C'est là, m'a-t-on dit, qu'a lieu en hiver la réunion quotidienne des traîneaux du beau monde; c'est le *Corso* de Pétersbourg, corso glacial dont la seule idée doit faire frissonner un Italien. Je ne sais qui a donné à la Perspective Nevski le nom de rue de la Tolérance; ce nom est bien mérité, car on y trouve à la fois plusieurs églises et chapelles grecques, une église catholique, un temple protestant, une église arménienne et même un oratoire mahométan, où se réunissent les Tatars et les Boukhares que des affaires de commerce amènent dans la capitale.[1]

La façade de l'église cathédrale de Notre-Dame de Kazan donne également sur la Perspective Nevski. Le corps principal de cet édifice tient à deux porti-

1 Onze cultes différens sont publiquement professés à Pétersbourg, et le service divin s'y fait en 15 langues différentes.

ques par des colonnades d'ordre corinthien, qui forment ensemble un gracieux demi-cercle. Les colonnes, au nombre de cent trente, sont d'une pureté d'architecture que l'on apprécie doublement à Pétersbourg; malheureusement elles participent de cette fragilité générale dont je vous parlais tout à l'heure. Elles n'ont pas vingt années d'existence, et elles semblent déjà tout empreintes de vétusté; à peine achevées, elles vous préoccupent d'idées de ruine et de destruction. Mais dès qu'on a pénétré dans l'intérieur de l'église, tout change d'aspect: là tout est marbre, granit ou métal; les portes sont d'airain ou d'argent massif; les pavés et les murs de jaspe ou de marbre; les colonnes d'un seul morceau de granit poli; leurs bases et leurs chapiteaux sont en bronze; tout, enfin, y semble construit pour l'éternité.

J'ai assisté hier à une cérémonie fort imposante, qui a eu lieu dans cette église : au *Te Deum* chanté à l'occasion de la prise d'Erzerum, dont la nouvelle s'est répandue depuis quarante-huit heures. Dès le matin une multitude immense assiégeait les abords de la cathédrale; j'eus de la peine à fendre la foule pour atteindre le péristyle. L'intérieur de l'édifice était occupé déjà par les grands dignitaires de l'empire, par le corps diplomatique, par l'état-major de l'empereur, et par le clergé, qui s'est montré dans cette occasion resplendissant de tout l'éclat de sa richesse. Le tissu des vêtemens de tous ces

prêtres disparaissait sous leurs broderies d'or et d'argent, et leurs coiffures étaient chargées de pierres fines et de perles. Leurs longues barbes et leurs chevelures flottantes, qui retombaient par derrière jusqu'au milieu du dos, mêlaient à cette magnificence du costume un air à la fois patriarcal et sauvage. Bientôt des *hourra* sans nombre annoncèrent l'arrivée des souverains. L'empereur et l'impératrice entrèrent dans la cathédrale, suivis presque immédiatement par des milliers de gens du peuple. Ils allèrent se placer près des marches du sanctuaire, sur un tapis qu'on avait préparé d'avance, et restèrent debout pendant toute la cérémonie, conformément à l'usage, qui défend de s'asseoir dans une église grecque ou même de s'y agenouiller sur un prie-dieu. L'impératrice portait le grand cordon de l'ordre de S. André, distinction que toutes les princesses de la famille impériale partagent avec elle. Ses dames d'honneur l'entouraient, et je vis se placer parmi elles, à une distance respectueuse de la souveraine, une autre souveraine, aujourd'hui pauvre, sans états, sans revenus, vivant d'une pension modique, et qui autrefois avait elle-même des rois pour sujets et pour tributaires. Cette femme était la reine de Géorgie. Depuis vingt-huit ans ses états sont tombés entre les mains de la Russie, avec tous les petits royaumes qui en dépendaient; elle achève aujourd'hui chez ses nouveaux maîtres son

obscure existence. L'expression triste et grave, répandue sur ses traits asiatiques, et la coupe orientale des vêtemens géorgiens, qu'elle a fidèlement conservés, a je ne sais quoi de mélancolique qui intéresse vivement à son sort.

Un officier supérieur lut en langue russe un rapport détaillé sur les nouveaux succès du général Paskéwitsch-Érivanski. Après cette lecture le clergé récita les prières d'usage pour l'empereur et sa famille; enfin le *Te Deum* fut entonné, et une salve d'artillerie en porta la nouvelle dans toute la capitale. Ces chants d'église, exécutés par une centaine de voix d'hommes et d'enfans, firent sur moi l'impression la plus forte; jamais je n'en avais entendu d'aussi purs, d'aussi célestes, pour ainsi dire. Tour à tour pénétrans, doux et majestueux, ils prenaient parfois une force et un éclat incomparables. Vous savez que la musique instrumentale est entièrement bannie des églises russes; la voix humaine a seule le droit d'y retentir. Il en résulte que les chantres, secondés par les dispositions naturelles que les Russes ont pour la musique, s'appliquent et parviennent à donner à leur voix une justesse et une précision admirables, à produire, lorsqu'ils les unissent en chœur, une harmonie qui saisit et remue fortement et qui semble par momens n'avoir plus rien de terrestre.

Aussitôt que le *Te Deum* fut achevé, l'empe-

reur et après lui l'impératrice montèrent les gradins du chœur : ils se dirigèrent vers l'image de Notre-Dame de Kazan, qui, tout étincelante de brillans, était fixée près de la porte du sanctuaire. Ils se prosternèrent devant elle et la baisèrent à plusieurs reprises; puis, se tournant vers les assistans, ils saluèrent tour à tour, avec infiniment de noblesse et de grâce, le clergé, les chantres, la cour, et tous les fidèles rassemblés dans l'église. Avant de partir, ils s'approchèrent encore du métropolitain de Pétersbourg et de quelques autres dignitaires de l'église, pour leur donner la main. Après le tour des souverains vint celui des sujets, depuis les grands seigneurs jusqu'aux serfs; l'enceinte sacrée finit par être inondée de gens du peuple, qui se ruaient pour ainsi dire sur les prêtres et qui prétendaient tous, avec un zèle presque comique, à l'honneur du baisemain.

En quittant la cathédrale de Kazan, je me rendis, avec mon compagnon de voyage, chez M. le duc de Mortemart, ambassadeur de France, qui, depuis notre arrivée à Pétersbourg, ne cesse de nous traiter avec une bienveillance extrême. Il avait eu la bonté de nous inviter à dîner chez lui, avec un pacha et deux colonels turcs. Ces braves gens, prisonniers des Russes depuis le commencement de la guerre, viennent d'obtenir la faveur de regagner leurs foyers, et dans quelques jours ils comptent se mettre en

route pour la Turquie. Le pacha est un homme d'une soixantaine d'années; il fut autrefois élève et compagnon d'armes du célèbre Passvan-Oglou, et en dernier lieu il s'est vaillamment défendu avant de rendre les armes. Sa longue barbe blanche, ses traits réguliers et fortement marqués, ses vêtemens larges et pittoresques, donnent à son extérieur un caractère noble et respectable. En entrant chez l'ambassadeur, il salua la société d'un air parfaitement aimable; puis, laissant ses babouches à terre, il s'assit gravement sur un canapé, les jambes croisées à l'orientale. Il y avait dans la façon dont il s'y établit quelque chose d'aisé, de sans-gêne, qui indiquait dans sa personne une habitude d'autorité fortement enracinée. Mais en même temps ses manières, ainsi que celles de ses compagnons, offraient un mélange de grâce et de dignité, qui faisait pardonner aisément cette trace de hauteur musulmane. A table ils se conformèrent sans contrainte à tous nos usages européens, sauf celui de boire du vin, qu'ils refusèrent, en demandant la permission de s'en tenir à l'hydromel. La conversation avec eux n'avait lieu qu'au moyen d'un interprète, et il était facile de voir, par la traduction de leurs réponses, que l'ignorance seule de notre langue les empêchait de prendre part à un entretien soutenu. L'un d'eux surtout, le plus jeune des trois, ne manquait point d'esprit : ses reparties vives et gaies nous semblaient empreintes à la fois d'une naïveté fort

amusante et d'une galanterie plutôt française que turque. Il y avait dans l'expression de sa figure quelque chose d'un mauvais sujet de bonne compagnie, et nous remarquâmes que lui seul ne fit point sa prière au coucher du soleil. Après dîner il improvisa un quatrain, qu'il inscrivit dans un album, et pendant que ses compagnons s'étaient retirés dans une salle voisine pour invoquer Allah, il se mit gaiement à prendre son café sans sucre et à fumer du tabac turc.

LETTRE III.

Pétersbourg, le 11 Août.

Le hasard m'a fait rencontrer hier un Anglais de ma connaissance. Son premier mouvement dès qu'il m'eut reconnu, fut de me plaindre d'avoir fait le voyage de Pétersbourg. « Eh! que venez-vous faire dans cette galère? me dit-il. Le plaisir que vous cause la beauté de la ville sera de courte durée; bientôt vous verrez que cette écorce magnifique ne cache rien de bon, rien de beau, et vous regretterez alors d'avoir entrepris ce long voyage. Pétersbourg est une ville de palais habitée par des sauvages! c'est Rome envahie par les barbares! On ne trouve ici rien qui puisse rendre agréable la vie d'un étranger; une seule rue de Paris, de Vienne ou de Londres, offrirait plus de ressources que la capitale entière de la Russie. J'y endure des privations de toute espèce; je suis plus mal logé dans le premier hôtel de la ville que je ne pourrais l'être dans le dernier cabaret d'Angleterre; je cherche

en vain des cafés, des cabinets de lecture et même des boutiques. Quand la faim me prend je suis souvent obligé de faire plus d'une lieue avant de trouver un restaurateur, si mieux je n'aime entrer dans une mauvaise taverne, tenue par un rustre à longue barbe, et dans laquelle un homme rasé ne peut se permettre de pénétrer qu'à la dernière extrémité. Et quant aux établissemens du gouvernement, qu'on me vante avec tant d'emphase, leur accès m'est interdit, faute d'avoir su me procurer jusqu'à présent les autorisations qui sont indispensables pour s'y introduire. »

Je n'en finirais pas, si je voulais vous rapporter toutes les doléances de mon ami l'insulaire. Il trouvait, et peut-être avec raison, que la vie d'un étranger qui n'est pas lancé dans la société de Pétersbourg, qui cherche ses distractions et ses plaisirs uniquement dans les rues et les établissemens publics, est peu confortable; et en effet, je convins avec lui qu'un voyageur isolé de la sorte, se trouve entièrement privé de ces ressources de toute espèce, que l'industrie et les arts multiplient autour de lui dans les autres capitales. Le gouvernement lui-même est sous ce rapport d'une nature peu hospitalière : il ne fait rien pour l'agrément des étrangers, et l'on ne peut guère lui en adresser des reproches; car il est rare de voir arriver ici, dans une même année, plus de cinquante ou soixante

voyageurs venus en simples curieux dans une ville qui n'est sur le chemin de rien que de la mer Glaciale.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il faut solliciter ici, chez les ministres ou chez d'autres hauts personnages, des permissions spéciales pour voir des établissemens dont chez nous les portes sont ouvertes à tous les visiteurs munis d'un simple passe-port. L'obligeance des Russes abrège heureusement de beaucoup ces formalités ennuyeuses, et quant à nous, la complaisance infatigable des différentes personnes attachées à l'ambassade de France nous les épargne entièrement. Grâce à la bonté de ces messieurs, au soin qu'ils prennent de nous rendre le séjour de la Russie le plus agréable possible, nous avançons rapidement dans l'examen des différentes curiosités de Pétersbourg.

Je vous parlerai en peu de mots des principaux édifices publics que nous avons visités jusqu'à présent.

Avant-hier on nous conduisit à l'*École des mines*. Le gouvernement fait élever dans cet institut 360 jeunes gens, destinés à présider un jour à l'exploitation des richesses minérales qui donnent une importance si grande aux monts Ourals et à toute la Russie asiatique. Des salles décorées avec luxe renferment une collection de modèles de toutes les machines employées par les mineurs, et des

constructions souterraines les plus ingénieuses qui ont été entreprises dans les mines du gouvernement. A la suite de ce musée mécanique s'en trouve un autre où l'on a réuni avec ordre et méthode des échantillons de toutes les productions minérales du vaste empire russe. On nous y a montré un bloc de malachite pesant 3600 livres, en nous assurant encore qu'il avait beaucoup perdu de son volume il y a quelques années, lorsque, pour le soustraire aux flammes qui dévastaient l'école, on l'avait jeté en toute hâte par une fenêtre. Près de ce rocher précieux se trouve un morceau d'or natif, dont les dimensions, nous a-t-on dit, dépassent de beaucoup celles des pièces du même genre les plus estimées qui sont déposées dans les autres cabinets de l'Europe; il pèse 25 livres. Un morceau de platine natif, du poids de 10 livres, est placé sur la même tablette, et dans le voisinage nous admirâmes une aigue-marine d'un volume si extraordinaire, que les connaisseurs estiment sa valeur à 2 ou 300,000 francs.

Après avoir passé quelques heures à l'école des mines, nous prîmes la direction de la *Forteresse*, petite île située dans le cours principal de la Néva, mais qui n'est séparée de la rive droite que par un étroit canal. C'est sur ce bas-fond que Pierre le Grand, à peine maître de la Néva, traça lui-même le plan du fort qui devait protéger contre

les attaques des Suédois la capitale naissante de son empire. L'intention du fondateur de Pétersbourg était, dans l'origine, que la ville fût construite sur la rive droite de la Néva, c'est-à-dire sur les îles dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, et particulièrement sur celle qui avoisine l'îlot de la forteresse et qui porte encore aujourd'hui par excellence le nom de Pétersbourg. Il éleva sur cette île ses premières constructions, en ordonnant aux nobles et aux marchands d'imiter son exemple; et ce n'est que plus tard, sous le règne de ses premiers successeurs, que la rive gauche se couvrit peu à peu de bâtimens et finit par devenir le centre véritable de la ville.

Dès que Pétersbourg eut pris cette extension nouvelle, la forteresse ne fut plus d'aucune importance pour sa défense; aussi changea-t-elle de destination : boulevard de la capitale durant les premières années de son existence, elle devint la demeure dernière des empereurs et des impératrices. L'église de la forteresse, dont la flèche dorée s'élance à une hauteur de plus de trois cents pieds, renferme les dépouilles mortelles de tous les souverains de la Russie depuis et y compris Pierre le Grand lui-même. Les tombes de ces illustres morts sont rangées symétriquement sur le pavé de l'église, et tout à l'entour on a rassemblé plus de sept cents étendards enlevés aux Turcs, aux Suédois et

aux Persans. Un drap noir, sans ornemens, sans fastueuse inscription, recouvre chaque tombe : tout le monde en approche librement ; le dernier serf de la Russie peut toucher pour ainsi dire les cendres de Pierre I.er, de Catherine la Grande, d'Alexandre.

On nous proposa de monter sur la tour de l'église. L'ascension fut pénible ; mais arrivés là haut, notre fatigue fut bien payée. Un aspect vraiment admirable se déployait devant nous : la grande Néva était à nos pieds ; son cours majestueux dessinait une belle courbe, autour de laquelle se groupait Saint-Pétersbourg, cette ville monumentale, cette Palmyre du nord ; tous ses grands édifices, ses églises, ses colonnades, ses coupoles éblouissantes de dorures, ses dômes, ses palais, semblaient s'élever les uns derrière les autres, en formant un vaste amphithéâtre, au-dessus duquel se balançaient les vapeurs du soir, colorées par le soleil couchant. A notre droite s'ouvrait le golfe de Finlande, avec ses rivages décorés de forêts, d'églises et de châteaux. Cronstadt et la flotte russe se voyaient à l'horizon. Derrière nous, enfin, la Néva se divisait en cinq ou six bras différens, pour former une infinité d'îles, couvertes de jardins et de maisons de plaisance. Dans cet immense panorama rien ne se confondait, rien ne fatiguait la vue, et malgré la richesse des détails, c'était l'ensemble surtout qui frappait : tout s'y divisait en grandes masses ; c'étaient un fleuve,

la mer et de longues rangées de palais qui en traçaient les limites.

Nous quittâmes à regret notre belvédère pour aller voir encore à la nuit tombante, dans le voisinage de la forteresse, un bâtiment qu'on nous avait annoncé comme l'ancienne résidence de Pierre le Grand. Cette résidence est une cabane dans laquelle il se retirait pour se reposer de ses fatigues, après avoir dirigé pendant la journée les travaux de ses ouvriers. Cette chétive baraque renferme deux chambres, petites, basses, étroites, et qui n'ont d'autres meubles qu'une escabelle, façonnée, il y a cent et quelques années, par le vainqueur de Pultava. On y montre également une barque, qui eut, dit-on, la même origine. Pierre I.er, après l'avoir construite de ses mains, s'en servait pour se porter rapidement sur l'une ou l'autre rive du fleuve, partout où sa présence était nécessaire pour fixer et pour activer l'exécution de ses projets, pour hâter la création de sa capitale, qui devait sortir majestueuse du sein des marais de la Néva.

Hier matin nous avons été visiter la *Manufacture impériale des glaces et cristaux*, si connue dans l'Europe industrielle par la beauté de ses produits. Presque tous les ouvriers qu'on y emploie sont Russes; les directeurs au contraire sont allemands. L'empereur est propriétaire de ce bel établissement, mais ses sujets ont le droit d'entrer en

concurrence avec lui. L'industrie, que Pierre le Grand n'avait pu acclimater sur le sol de la Russie qu'en appelant à son secours des fabricans étrangers, en les dotant de priviléges exclusifs, est devenue entièrement libre sous le règne de Catherine la Grande, et aujourd'hui il n'y a plus de monopoles en Russie que pour la fabrication de l'eau-de-vie, pour celle des cartes à jouer et pour la vente du sel.

Nous vîmes dans les magasins de la manufacture différentes glaces dont les dimensions étaient presque colossales et dont les prix étaient de beaucoup inférieurs à ceux des glaces françaises. Quelques-unes d'entre elles devaient être envoyées par l'empereur à des souverains étrangers; elles remplissent ainsi en Russie la destination de nos tapisseries des Gobelins et de nos porcelaines de Sèvres. Du reste, les particuliers en font également grand usage : on trouve des glaces magnifiques dans les appartemens des grands seigneurs de Pétersbourg, et il est presque de rigueur, même chez les riches marchands, de n'employer que des glaces sans tain pour les fenêtres des salons et des boudoirs.

En quittant la manufacture, nous entrâmes dans le *Couvent de S. Alexandre Newski*. C'est une vaste enceinte, renfermant plusieurs cimetières, des jardins, un séminaire, cinq églises et le palais habité par le

métropolitain de Pétersbourg. Pierre le Grand fit construire ce couvent en 1713, et quelques années plus tard il y fit transporter les dépouilles mortelles de S. Alexandre, qui reposaient depuis quatre siècles et demi dans une église de Wladimir. Il voulait que ces cendres révérées fussent déposées sur les rivages de cette Néva que S. Alexandre avait illustrée déjà avant lui, en apprenant aux Russes, dès le treizième siècle, à triompher de leurs rivaux les Suédois. Dans cette même plaine, où quelques siècles auparavant le grand-prince Alexandre I.er avait mérité le glorieux surnom de *Newskii* (le Néwien), où il avait dispersé ses ennemis au milieu de forêts marécageuses, d'où, enfin, il avait su répandre un éclair de gloire sur sa triste patrie, humiliée à cette époque, asservie et tremblante sous la massue des Tatars et des Mongols; dans cette même plaine, couverte aujourd'hui par une capitale florissante, on vit arriver les restes du vainqueur des Suédois, que le peuple, le souverain et les ministres des autels entouraient de leurs hommages, et que l'Église avait depuis long-temps placé au nombre des saints. Actuellement encore le couvent qui renferme le corps d'Alexandre Newskii passe aux yeux des Russes pour un des lieux les plus saints de l'empire, et sans doute Pierre I.er savait bien qu'en assurant à Pétersbourg un avantage de ce genre, il inspirait à son peuple le désir de conserver sa nouvelle ca-

pitale et le rattachait à cet intérêt par le lien le plus fort, par celui des croyances et des pratiques religieuses.

Le tombeau du saint est d'argent massif; il est orné de trophées d'armes et de riches ciselures. Quelqu'un m'assurait qu'on avait employé près de quatre mille livres de métal pour la construction de ce mausolée.

Vous le voyez, mon cher ami, nos journées sont assez bien occupées. Nous employons nos matinées à visiter les curiosités de la ville, et le soir nous fréquentons le monde sous les auspices de nos amis de l'ambassade. Nous courons d'un château, d'une maison de campagne à l'autre, certains d'avance que l'hospitalité russe nous ménagera partout un bon accueil. Presque toutes les personnes qui composent la société de Pétersbourg ont quitté la ville depuis quelques mois pour aller s'établir dans les environs. Elles habitent des milliers de maisons de plaisance, qu'on dirait semées avec profusion par quelque main magique sur les îles de la Néva et sur les rives méridionales du golfe de Finlande. C'est là qu'elles s'entourent pendant deux ou trois mois de tout ce que l'été peut faire éclore de plus séduisant: ce sont des myriades de fleurs, d'orangers, de plantes exotiques; on se croirait sur les bords de l'Arno, sous l'heureux ciel de l'Italie, si les sapins et les bouleaux n'imprimaient à tout ce qui vous en-

toure un caractère septentrional; si le froid vif et subit qui s'élève après le coucher du soleil ne vous rappelait bientôt sous quelle latitude est situé Pétersbourg.

Les îles de la Néva sont d'un aspect enchanteur; rarement il se passe un soir sans que nous les parcourions, et chaque fois nous y découvrons des points de vue nouveaux, toujours plus ravissans les uns que les autres. Des ponts d'une forme élégante et hardie les unissent et sont animés à toute heure du jour et de la nuit par le passage continuel d'une multitude de voitures et de cavaliers; les eaux sont peuplées de barques et de gondoles, et sur les rivages on voit s'élever, à peu de distance les unes des autres, une foule de villas de la forme la plus gracieuse et la plus variée. Leur architecture est toute méridionale; on les dirait construites pour un été perpétuel. Ici ces mêmes seigneurs russes, qui dans la capitale n'habitent que des palais vastes et magnifiques, ont bien voulu réduire les dimensions de leurs demeures et de tout ce qui les entoure; ils n'ont pas dédaigné de morceler entre eux ces petites îles, ces conquêtes de peu d'étendue faites sur les marais du golfe; ils ont appris à se contenter d'un modeste jardinet et d'une maisonnette, qui, le plus souvent, n'a qu'un rez de chaussée surmonté d'une mansarde. Mais, en renonçant à briller par la

dimension, ils ont mis tous leurs soins et leur amour-propre au luxe et à la richesse des détails. Dans leurs habitations, à la fois rustiques et fastueuses, tout est tapissé de fleurs et d'arbustes. Ces plantes étrangères, ces enfans du soleil de l'Afrique et de l'Italie, qui végètent pendant huit ou neuf mois dans des serres chaudes, semblent renaître et vivre doublement en jouissant pour quelques instans d'un air libre et d'une température qui n'est pas factice; on rehausse par d'heureux mélanges l'éclat de leurs couleurs; on en garnit les escaliers, les corridors, les terrasses, les balcons. Dans les salles de larges fenêtres permettent d'apercevoir de tous côtés la campagne d'alentour, dont les gracieux tableaux sont répétés par des glaces nombreuses. Il semble que, pressés de jouir de la belle saison, dont le ciel leur accorde le bienfait pour si peu de jours, les habitans de ces riantes demeures veuillent ne pas quitter une minute de vue tout ce qu'elle produit de plus attrayant, tout ce qui fait briller d'un éclat éphémère ce sol condamné à reprendre bientôt les tristes livrées de l'hiver et des frimas.

C'est dans ces habitations délicieuses que les seigneurs de Pétersbourg transplantent, pendant quelques mois de l'année, les mœurs et les usages de la capitale; car ils continuent à vivre dans les îles comme ils ont vécu pendant neuf mois sur la rive

gauche de la Néva. Ils y sont aussi rapprochés les uns des autres, qu'ils l'étaient dans les rues de Pétersbourg; ce sont les mêmes réunions, les mêmes visites, les mêmes bals; c'est la même fureur du jeu, la même quantité de laquais et de serviteurs. On a été jusqu'à construire, dans l'une des îles, une salle de spectacle assez spacieuse, où les acteurs français, russes et italiens viennent donner les représentations qui ont lieu pendant l'hiver sur le grand théâtre de la ville. Lorsque le soir on traverse les rues des îles, rues charmantes, dont les limites sont marquées par des grilles, des allées et des massifs de fleurs, on aperçoit, dans toutes les directions, des pavillons illuminés; on distingue la foule qui circule dans ces salles élégantes, et les sons d'une musique ravissante parviennent de toute part jusqu'à vous. Si vous pénétrez dans l'une de ces villas pour prendre part à la fête qui s'y renouvelle toutes les semaines, vous trouvez ordinairement la société réunie autour d'une grande table couverte des fruits et des mets les plus délicats. La maîtresse de la maison est entourée d'une cour nombreuse de *dames de compagnie*, âgées pour la plupart, mais parlant toutes les langues de l'Europe, préparant le thé, servant les fruits et les sorbets, et toujours empressées de transmettre les ordres de leur maîtresse aux domestiques et aux *esclaves*, qui circulent ou qui stationnent dans les salons. Après la collation, les

joueurs se dispersent pour garnir les tables de whist ou de *quinze*, ressource ordinaire, qui absorbe les trois quarts de la société, qui attire jusqu'à la jeunesse elle-même, et qui semble bannir les charmes de la conversation. Enfin les violons se font entendre; on parvient à arracher quelques danseurs à la séduction des cartes, et le bal continue souvent jusqu'au lever du soleil.

L'une des îles, celle d'*Yélaguine*, appartient à l'impératrice, qui l'a convertie tout entière en jardins et en promenades. Elle est séparée par un large canal de l'île de *Krestofskoï*, qui est une propriété du prince Biéloselski. Cette dernière, beaucoup plus étendue que l'île d'Yélaguine, porte un caractère tout-à-fait différent. Ici ce ne sont plus ces bosquets où l'on est parvenu, à force de soins, d'art et de dépenses, à mêler le chêne, l'acacia, le hêtre et tous les arbustes les plus gracieux, à la sombre verdure du sapin, au feuillage pâle et tremblant du bouleau; ce ne sont plus ces allées garnies du sable le plus fin, ces étangs couverts de cygnes, et ces fabriques élégantes qui paraissent et disparaissent tour à tour derrière des groupes d'arbres et de fleurs : ce sont de vastes forêts de sapins, parsemées de cabanes russes et percées de longues allées régulières, au bout desquelles on aperçoit le golfe de Finlande avec ses voiles et ses brouillards. Ce contraste plaît, et fait trouver plus de charmes

à la scène animée qui s'ouvre devant vos yeux, lorsqu'en sortant de ces forêts mélancoliques on aperçoit tout d'un coup le palais, les bosquets, les ponts et les gondoles d'Yélaguine.

LETTRE IV.

Pétersbourg, le 13 Août.

Je viens d'assister à la pose d'une des colonnes extérieures de la nouvelle église de S. Isaac. Cette église, l'une des plus anciennes de Pétersbourg, avait déjà été reconstruite en marbre sous le règne de Catherine et sous celui de Paul I.er; mais elle était à peine achevée, qu'elle fut condamnée de nouveau à être abattue, tant elle parut de mauvais goût, même aux Russes. Elle subit donc, dans l'espace de quarante ans, une seconde démolition, et on ne laissa debout que le sanctuaire de l'ancienne église; car tel est ici le respect voué à ce lieu saint, que l'on eût craint de commettre un sacrilége en le renversant. L'église, telle qu'on l'élève actuellement, sera par la suite le monument le plus remarquable de Pétersbourg. Il n'entrera dans sa construction que du granit et du marbre, tirés l'un et l'autre des montagnes de la Finlande[1]; quant à ses dimensions, elles

1 On trouve en Finlande plus de vingt espèces différentes de marbre et autant de variétés de granit.

rivaliseront avec celles de S. Pierre à Rome et de S. Paul à Londres. Sa coupole dorée, dont la forme doit rappeler celle du dôme des Invalides, dominera les flèches les plus élevées des autres églises de Pétersbourg; enfin, quarante-huit colonnes de granit poli orneront ses quatre péristyles, auxquels on montera par d'immenses escaliers de la même pierre.

C'est une de ces colonnes que nous avons vu poser aujourd'hui. Leur fût est d'une seule pièce; quand elles arrivent brutes de la Finlande, elles ont cinquante-quatre pieds de longueur sur huit de diamètre. Ces colosses sont taillés dans une carrière qui se trouve sur le bord de la mer, à trente ou quarante lieues de Pétersbourg. On a construit pour leur transport des navires d'une forme particulière, dont la longueur égale celle d'une frégate; deux colonnes seulement peuvent y être placées à la fois. Lorsqu'elles sont arrivées dans les chantiers de la nouvelle église, on commence par les dégrossir; puis on les polit : opération longue et difficile, mais au moyen de laquelle on parvient à rendre leur surface aussi lisse et aussi luisante que celle de l'acier le plus fin. L'érection des colonnes se fait avec une promptitude, une simplicité et une hardiesse de procédés vraiment admirables. A voir cette masse immense soulevée par le travail de seize cabestans, qu'une centaine d'hommes seulement mettent sans effort en mouvement; à voir l'ensemble et la facilité qui pa-

raissent présider à cette œuvre difficile, on est prêt à oublier combien elle est gigantesque; on ne peut comprendre qu'un travail comparable aux créations de l'ancienne Égypte se fasse avec tant d'aisance pour ainsi dire; on oublie que cette colonne, que l'on a vue gissante à terre, et qui en moins de vingt-cinq minutes était debout sur sa base, pèse plus de trois cent vingt mille livres.

L'architecte qui a tracé les plans de l'église de S. Isaac, et qui préside à sa construction, est un Français, M. de Montferrand. Il se propose, dit-on, de faire connaître par la voie de l'impression les procédés ingénieux dont il s'est servi pour la pose des colonnes, et afin de mieux en prouver l'efficacité, il doit les appliquer bientôt à un travail encore plus étonnant. Il doit élever, sur la place du palais impérial, une colonne dont la hauteur totale sera de cent cinquante pieds; le fût aura quatre-vingt-quatre pieds d'élévation, et sera d'un seul morceau de granit rouge; le piédestal et le chapiteau seront en bronze, et l'on compte employer pour leur confection les canons enlevés aux Turcs dans la guerre actuelle; enfin, une statue représentant la religion doit être placée sur le sommet de la colonne. Ce monument sera consacré à la mémoire de l'empereur Alexandre.

Vous concevez que des travaux de ce genre n'exigent pas seulement un goût exquis et des connais-

sances étendues de la part du chef qui les dirige, mais qu'ils supposent encore dans les ouvriers mêmes de l'adresse, une grande intelligence, parfois aussi du sang-froid et du courage. M. de Montferrand nous disait à cet égard qu'il avait trouvé dans les gens du peuple russe des auxiliaires précieux, tels qu'on en chercherait vainement dans toute autre partie de l'Europe. Les *moujiks* (c'est ainsi qu'on appelle en russe les paysans, et par assimilation tous les gens de la dernière classe) ont la conception prompte et une facilité étonnante pour l'imitation de toute espèce de travail manuel, facilité qui est secondée par la souplesse naturelle de leur corps. Il leur suffit d'un maître habile, ou d'un modèle bien choisi, pour être en peu de mois, souvent en quelques semaines, au fait du métier le plus difficile. Un serf, arrivant de son village pour amasser un léger pécule dans une ville, se présente indistinctement pour toute espèce d'ouvrage auquel on voudra l'employer; on le voit dans une même année quitter l'aiguille pour la hache et la truelle, le rabot pour la palette et les pinceaux. Puis, quand il reviendra dans son hameau, il sera choisi peut-être pour entrer au service de son seigneur: il deviendra cocher, valet de chambre ou cuisinier; on l'enrégimentera dans la chapelle, et dans cette célèbre musique des cors, où chaque musicien ne fait jamais qu'une seule et même note; il deviendra le *ré*, l'*ut* ou le *sol* de son

maître; et, s'il prend fantaisie à ce dernier d'avoir un théâtre et des ballets, on lui fera chausser le cothurne ou battre des entrechats. Toutes ces métamorphoses, pour lesquelles la vie d'un homme semblerait ailleurs à peine suffisante, un Russe les subit en quelques années, sans peine, sans efforts et sans soumettre la paresse naturelle qu'on lui reproche à l'épreuve fatigante d'une application soutenue. Il est à regretter pour la Russie, qu'avec des dispositions si grandes pour apprendre et pour imiter, ses habitans n'aient point l'imagination vive qui est nécessaire pour inventer et perfectionner. « Les Russes, disait Fréderic le Grand, ont le talent qui copie; mais ils n'ont pas le génie créateur. »

L'église de S. Isaac est située sur un prolongement de la place de l'amirauté, place immense, sur laquelle on pourrait passer en revue une armée de cent mille hommes, et dont la forme irrégulière est marquée par une quantité de constructions magnifiques, entre autres par le palais de l'amirauté, par celui de l'empereur, par les hôtels de différens ministères, par les bâtimens de l'état-major, qui se développent en demi-cercle avec leur double portique surmonté d'un quadrige en bronze, enfin par une portion des quais de la Néva. A l'une des extrémités de cette place, près du pont de S. Isaac, se trouve le chef-d'œuvre de notre compatriote Falconet, la célèbre statue de Pierre le Grand, que

l'Europe entière connaît de réputation. Le tsar est placé sur un cheval qui écrase dans sa course un monstrueux serpent, et qui arrive en se cabrant au sommet d'un rocher de granit. Il étend son bras droit, comme pour bénir la ville de sa création, comme pour promettre la gloire et la durée à son empire; et l'expression calme et majestueuse de ses traits semble donner quelque chose de prophétique à la figure du héros. Le cheval est d'une beauté remarquable; son encolure est pleine de grâce, et sa position au sommet d'une roche escarpée, quelque forcée qu'elle soit en effet, paraît naturelle, tant l'ensemble porte un caractère de noblesse et de majesté[1]. Le choix qu'on a fait pour l'emplacement du monument ajoute à sa beauté; Pierre le Grand domine cette Néva, dont la possession lui avait semblé si nécessaire pour affermir la puissance et assurer la civilisation de son peuple; à sa droite s'élève l'amirauté, immense palais dont la richesse et les dimensions conviennent bien au rang élevé que

---

1 La queue seule du cheval est d'un mauvais effet; Falconet a fait reposer en partie sur elle le poids de la statue et lui a donné pour cette raison une longueur excessive. On pourrait également, ce me semble, critiquer le bras droit du tsar, qui est un peu trop long, ainsi que son costume, qui n'est ni ancien ni moderne, ni grec ni russe, et qui prête à rire par sa ressemblance avec une robe de chambre.

Pierre voulait assigner à sa marine; derrière lui l'on pose actuellement les colonnades de S. Isaac; à sa gauche, enfin, l'on verra s'élever sous peu le nouveau palais du sénat, tandis qu'en face, sur la rive droite de la Néva, la vue s'arrête sur les façades imposantes de la bourse, du palais des sciences, du S. Synode, de l'académie des arts et de l'école des mines.

Le rocher qui sert de piédestal au monument, a été trouvé dans un marais à trois lieues de Pétersbourg et conduit ici avec des peines infinies. On prétend qu'il pèse plus de trois millions de livres.

Ce soir la Néva était fortement houleuse; le souvenir des désastres arrivés en 1824 occupe à un tel point les esprits, que cette circonstance, qui nous semblait insignifiante, agitait les habitans de Pétersbourg. Assurément leurs craintes sont excusables : quand on a été spectateur d'une catastrophe aussi effrayante que celle de 1824, il est permis de ne voir qu'avec effroi tout ce qui peut en faire appréhender le retour. On nous a donné sur l'inondation de Pétersbourg des détails qui font frémir. Vous savez qu'un vent d'ouest très-violent en fut la première cause. Il refoula les eaux de la mer dans le lit de la Néva, et le fleuve, arrêté de cette manière dans son cours, grossit avec une rapidité menaçante; ses eaux croissaient à vue d'œil;

bientôt elles dépassèrent les limites des quais, et se répandirent avec violence dans la capitale, dont tous les quartiers furent inondés en moins d'une heure à la hauteur de six jusqu'à douze pieds. Des vagues immenses, soulevées par l'ouragan, se débattaient avec furie au milieu de la ville. Des rues entières furent complétement dévastées. Les misérables baraques qui garnissent les faubourgs ne purent résister à la violence des eaux; elles étaient entraînées pêle-mêle, et leurs malheureux habitans, luttant vainement pour leur salut, finissaient par être engloutis dans la Néva, ou par être écrasés sous des décombres. Les barques, les chaloupes étaient emportées au milieu de la ville, et les vaisseaux de guerre eux-mêmes, arrachés de leurs ancres, se brisaient contre le rivage, ou se fracassaient en se heurtant les uns contre les autres. A Cronstadt un vaisseau de ligne de cent canons, lancé au milieu d'une place publique, renversa tous les bâtimens qui se trouvaient sur son passage. On voyait flotter dans les rues des débris de toute espèce, des meubles, des voitures, des cadavres, et jusqu'à des ossemens humains, que les vagues avaient soulevés dans des cimetières. Le nombre des victimes fut considérable; et l'on a recueilli d'affreux détails sur l'agonie de quelques-unes d'entre elles. Hier encore on nous parlait de la mort de plusieurs prisonniers qui se trouvaient dans les cachots de la

forteresse; ces malheureux, enfermés dans un caveau dont les fenêtres donnaient sur la Néva, avaient été oubliés par leurs gardiens dans le premier instant de trouble, qui faisait perdre la tête à tout le monde. Sans doute ils se jetaient contre la porte de fer qui leur refusait à la fois la vie et la liberté. Un seul tour de clef aurait suffi pour les sauver; mais l'eau, croissant avec une vîtesse effroyable, avait atteint la hauteur du plafond avant qu'on eût essayé de les délivrer. Dans une des casernes de la ville, les soldats avaient cherché un refuge sur les toits; en peu d'instans les vagues avaient ébranlé le bâtiment; il s'écroula, et tous ces malheureux disparurent sous les eaux. Des scènes d'horreur de ce genre se répétèrent de tous côtés pendant le petit nombre d'heures que dura l'inondation; et Dieu sait si la capitale entière, avec ses palais de briques et ses colonnades de plâtre, eût pu résister long-temps à la fureur des élémens. Heureusement le vent d'ouest s'était calmé après trois heures: dès-lors les eaux commencèrent à se retirer, et bientôt la ville fut à sec. Aujourd'hui l'on retrouve dans toutes les rues, et presque à chaque maison, des marques rouges qui indiquent l'élévation que l'eau avait atteinte. On est effrayé d'en reconnaître souvent jusqu'au niveau du premier étage.

C'est la troisième fois depuis un siècle que Pétersbourg est exposé à des ravages de ce genre.

Il est triste de penser que d'un jour à l'autre un ouragan peut compromettre l'existence d'une aussi populeuse cité. Vous voyez qu'il faut encore plus d'insouciance pour habiter les bords de la Néva, que pour vivre au pied de l'Etna ou du Vésuve.

LETTRE V.

Pétersbourg, le 15 Août.

L'arrivée de Khosrew-Mirza, petit-fils du schah de Perse et fils du célèbre Abbas-Mirza, nous a procuré l'occasion de faire une course fort agréable. Le prince persan était parti de Moscou, il y a quelques jours, et on l'attendait hier à *Péterhoff*, château impérial, situé sur le bord de la mer à vingt-six *werstes*[1] de Pétersbourg. Le désir d'assister à sa réception attira vers Péterhoff une foule de curieux de la capitale; nous fûmes de leur nombre. Dès le matin de bonne heure nous quittâmes Pétersbourg, et grâces à la complaisance d'un de nos amis, nous roulions dans un équipage tel qu'il est de rigueur d'en avoir un pour se rendre à la campagne; c'était une calèche ouverte, traînée par quatre chevaux attelés de front. Notre cocher, vêtu d'un ample cafetan russe, la poitrine couverte de sa longue barbe, était prompt à tenir compte de nos cris de *scarré! scarre!* (plus vite! plus vite!) l'un des pre-

1 Une werste est un peu plus qu'un quart de lieue.

miers mots russes que nous ayons appris, et il faisait courir son attelage avec une vîtesse effrayante. Les campagnes de l'Ingrie semblaient voler de droite et de gauche, et bientôt nous eûmes atteint les rivages du golfe. La route, rapprochée d'un côté de la mer, et longeant de l'autre les contours d'une chaîne de collines, couvertes de parcs et de châteaux, faisait succéder à nos regards les points de vue les plus agréables. Nous traversâmes rapidement *Strelna*, petite ville avec un château appartenant au grand-duc Constantin, et en moins de deux heures nous étions rendus à Péterhoff. Khosrew-Mirza devant arriver vers le soir seulement, nous profitâmes de la matinée pour visiter à loisir ce séjour impérial.

Le château de Péterhoff, qui doit sa première origine à Pierre le Grand, et ses différens embellissemens aux successeurs de ce prince, n'est remarquable ni par son architecture, ni par la richesse ou le bon goût de ses décorations intérieures. Ses coupoles et ses tourelles moscovites méritent à peine quelque mention. Sa position, au contraire, est extrêmement belle: placé au sommet d'une colline peu élevée, mais très-rapprochée de la mer, il domine en même temps les bosquets du parc et les eaux grisâtres du golfe, qu'on voit sillonnées en tous sens par des bâtimens de guerre et de commerce, et au-delà desquelles on aperçoit les premières hauteurs de la Finlande. Devant le château s'étend une large

terrasse ; les voûtes qui la soutiennent livrent passage à deux volumes d'eau considérables, qui, tombant de cascade en cascade, vont se réunir dans un bassin de marbre pour s'écouler ensuite dans la mer. L'architecture, la sculpture, l'art du peintre et du doreur, ont été mis à contribution pour l'ornement de ces cascades et de ce bassin ; mais tous ces soins et toutes ces dépenses n'ont abouti qu'à une production à la fois magnifique et grotesque. On trouve encore ici les effets de ce singulier contraste entre la grandeur du souverain, qui a voulu des créations imposantes, et le mauvais goût, l'ignorance, l'imagination barbare des sujets qui étaient chargés de les exécuter. Un sauvage, en voyant à Péterhoff des nappes d'eau se briser sur des rochers d'or et d'azur, en apercevant une réunion de gladiateurs, de cigognes, de nymphes et de crapauds dorés qui lancent dans les airs des jets d'eau d'une hauteur prodigieuse, se prosternerait, j'imagine, pour adorer ces merveilles ; mais un habitant de la vieille Europe est obligé de se faire effort pour les regarder sans rire, et il les quitte avec plaisir pour s'enfoncer dans les belles allées du parc.

Là, tout éveille le souvenir de Pierre le Grand. Ces chemins, il les a tracés de sa main ; ces chênes centenaires, peu faits dans l'origine pour ce pays septentrional, il les a plantés lui-même ; il a su les protéger contre les premières atteintes du froid, et

les a fait triompher de ses rigueurs. Au milieu de leurs branchages touffus l'on aperçoit deux maisons, deux modestes retraites qu'il a fait construire et qu'il a souvent habitées. L'une porte le nom de *Marly*. Elle renferme quatre ou cinq petites chambres, garnies encore des meubles simples et presque grossiers qui servirent au plus grand empereur de la Russie. Ses habits de matelot, ses habits de cour, ses robes de chambre, y sont conservés avec un soin religieux, et l'on y montre également une collection de ses redoutables cannes, devant lesquelles tremblèrent plus d'une fois les boyards de Moscou. L'autre maisonnette a reçu le nom de *Mon-plaisir*. Celle-là semble prête encore à recevoir l'hôte illustre qui l'habita il y a déjà plus d'un siècle : dans sa chambre à coucher tout est maintenu tel qu'il l'avait laissé à sa mort; ses pantoufles sont placées auprès du lit découvert; sa robe de chambre est posée sur le dos d'une chaise, et son bonnet de nuit, brodé par Catherine I.re, est préparé sur l'oreiller. On dirait que le tsar va pénétrer dans cette chambre pour y prendre du repos, et dans un mouvement machinal de crainte, on est tenté de se retirer. A côté de là se trouve la cuisine de Pierre le Grand, véritable cuisine d'ouvrier : petite, basse, et garnie des plats d'étain sur lesquels l'ancien matelot de Saardam ne dédaignait point de prendre ses repas.

Une portion des bâtimens de Mon-plaisir a été

construite et meublée à neuf par les successeurs de Pierre I.er; c'est là qu'on avait apprêté un logement pour Khosrew-Mirza. L'heure fixée pour son entrée à Péterhoff n'étant plus éloignée, nous remontâmes au château. Au bout de quelques instans nous vîmes arriver l'empereur, à la tête d'un régiment des *Cadets*. Il était à cheval, sans suite, sans aide-de-camp, je crois même sans décorations; mais il y avait dans sa pose, dans ses mouvemens et dans l'expression de ses traits, je ne sais quoi qui indiquait le souverain. En l'apercevant de loin, nous l'avions deviné avant de l'avoir reconnu, et nous trouvâmes que c'est à juste titre qu'il passe pour l'un des plus beaux cavaliers de son empire. Nous le vîmes alors s'acquitter d'un soin qui nous causa quelque surprise. C'était lui qui s'amusait à placer les sentinelles, à disposer la haie des Cadets, chargés de présenter les armes au prince persan, à remplir enfin le service d'un adjudant. On nous expliqua cette conduite de l'empereur, par la juste prédilection qu'il ne cesse de témoigner aux différens régimens des Cadets. Pépinière des officiers de son armée, ce corps mérite, par l'avenir réservé à ceux qui en font partie, d'attirer l'attention particulière du souverain. En exerçant les talens naissans de ces jeunes militaires, en se mêlant lui-même à leurs travaux et en plaçant au milieu d'eux son fils, le grand-duc Alexandre, l'empereur Nicolas sait gagner l'affection de cette classe im-

portante de ses sujets, tout en préparant de bons officiers pour les armées de son empire. Il passait et repassait devant leurs rangs, les appelait par leurs noms et leur parlait d'un ton de bienveillance et de gaieté, comme un vieux colonel parlerait à ses vieux soldats. Enfin il descendit de cheval, et rejoignit l'impératrice et sa cour, qui se trouvaient sur le balcon du château.

Bientôt l'on vit approcher le petit cortége de Khosrew-Mirza. Il se composait de trois voitures de la cour, autour desquelles carracolaient plusieurs officiers supérieurs. Dans la première, attelée de six chevaux, se trouvait le fils d'Abbas-Mirza : il occupait seul le fond de la voiture; un général russe était en face de lui. Khosrew est un jeune homme de 17 à 18 ans : ses traits réguliers et portant l'empreinte du caractère national, ne manquent point de beauté : le soleil de la Perse a bruni son teint; mais des moustaches, des sourcils et des cheveux du noir le plus prononcé, lui donnent un certain éclat. Ses yeux, d'une couleur foncée, ont une expression douce et mélancolique, qui répand beaucoup de charmes sur sa physionomie. Il portait ses regards autour de lui d'un air curieux et bienveillant, sans marquer trop d'étonnement de tout ce qu'il voyait, mais sans non plus y paraître indifférent. Saluant avec grâce la foule rassemblée sur son passage, il s'acquittait assez

bien de son rôle de prince qu'un jour peut-être il maudira dans le fond d'un cachot de Téhéran, où l'aura jeté quelque rivalité de succession. On fait l'éloge de son esprit, et l'on cite de lui des paroles qui prouvent du jugement et de la finesse. Dernièrement, par exemple, on lui faisait voir à Moscou des habits de matelot de Pierre le Grand, et quelqu'un de sa suite s'étant mis à rire à cette vue, il se retourna brusquement vers lui, et l'apostrophant avec sévérité : « Silence! lui dit-il, sachez que si Pierre n'avait porté ces humbles vêtemens, la Russie n'aurait point de marine, et ne serait pas puissante comme elle l'est aujourd'hui ! » Quelquefois aussi son ignorance des usages de l'Europe amène des scènes assez plaisantes; ainsi l'on parle de son désappointement comique, lorsque le soir, en revenant d'un bal à Moscou, il demandait qu'on amenât chez lui quelques-unes des dames qui avaient le mieux su lui plaire, et qu'on refusait de satisfaire sa galanterie orientale; mais, en général, on s'accorde à dire qu'il se conduit avec beaucoup de discernement et de tact.

Dans les deux voitures qui marchaient après la sienne, se trouvaient plusieurs personnes de sa suite; elles portaient, comme le prince, des vêtemens de Cachemire. On nous fit remarquer parmi elles un officier français, que le schah de Perse a pris à son service depuis quelques années.

Le cortége ne s'arrêta point et descendit aussitôt dans le parc. Dès qu'il eut dépassé la terrasse du château, l'empereur fit avancer un droshki traîné par un seul cheval; jetant sur ses épaules un grand manteau gris, semblable à celui des simples officiers, il alla se placer sur ce modeste équipage, et se mit à traverser le parc en tous sens; il s'arrangea de manière à se trouver encore plusieurs fois sur le passage de son jeune hôte mahométan, dont il semblait s'amuser beaucoup. Et l'impératrice elle-même, partageant la gaieté et la curiosité de son mari, parcourait incognito les allées du parc en cherchant l'occasion de revoir le fils d'Abbas.

L'audience solennelle, dans laquelle Khosrew-Mirza doit donner satisfaction à la Russie du meurtre commis récemment à Téhéran, sur la personne de son ambassadeur, aura lieu dans quelques jours, ainsi que l'entrée du prince à Pétersbourg. Quelque envie que nous aurions d'assister à ces fêtes, nous nous sommes décidés à ne pas les attendre, pour commencer immédiatement notre voyage dans l'intérieur de la Russie. Nous avons hâte de voir Moscou; et nous voulons d'ailleurs nous rapprocher davantage encore de l'Asie. Tout le monde nous parle de la foire de Nijneï-Novgorod, qui se tient dans le moment actuel au confluent du Volga et de l'Oka, et l'on nous assure que la Russie

ne peut offrir un spectacle plus intéressant à la curiosité du voyageur. Nous allons donc nous mettre en route et parcourir rapidement un espace de plus d'un millier de werstes. Nous traverserons Moscou sans nous y arrêter, afin de continuer directement notre excursion jusqu'à Nijneï-Novgorod, qui est à quatre cents werstes plus loin, dans la direction des monts Ourals.

LETTRE VI.

Moscou, le 21 Août.

Que de peines, que d'ennuis pour quitter Pétersbourg ! Combien de courses fatigantes pour se mettre en règle avec la police, avec l'administration des postes, avec les autorités civiles et militaires! En éprouvant les effets de la surveillance inquiète que l'on exerce en Russie sur tous les voyageurs, on se demande si la partie la plus abjecte des autres nations de l'Europe se donne donc habituellement rendez-vous dans ce pays, pour que tout étranger mérite d'être traité par le gouvernement avec une méfiance si injurieuse? Des formalités de toute espèce retardèrent notre départ de près de quarante-huit heures, et ce ne fut que dans la soirée du 16 que nous parvînmes à nous mettre en route. Après un voyage assez pénible de trois jours et de quatre nuits, nous sommes arrivés hier dans l'antique métropole des Russes.

Le trajet de Pétersbourg à Moscou demande à être fait rapidement. Le pays que l'on traverse

est sans aucune variété. C'est une plaine immense, légèrement ondulée, et dont les plateaux les plus élevés n'atteignent pas la hauteur de mille pieds au-dessus du niveau de la mer; de tous côtés on la voit s'étendre à perte de vue, sans que jamais une ligne de montagnes arrête et repose à l'horizon la vue fatiguée par cette constante monotonie. A peine une succession de ravins étroits et profonds indique-t-elle la région des sources du Volga, du Borysthène et des plus grands fleuves de la Russie. Tout est plat, tout est fade à l'œil, si l'on peut s'exprimer ainsi; et sur ce terrain si peu pittoresque on ne retrouve, depuis les portes de Pétersbourg jusqu'à celles de Moscou, que les mêmes objets, rarement disposés d'une manière un peu différente. Ce sont des forêts de sapins et de bouleaux, des marais étendus, des champs sablonneux et des villages du plus misérable aspect. Parfois on aperçoit une ville ou quelque monastère élégant, qui viennent interrompre, mais à grandes distances seulement, cette désolante uniformité; les villages même sont clair-semés, et quant aux villes, celles que nous avons traversées n'étaient, à peu d'exceptions près, que de chétives bourgades, renfermant des cabanes ou des maisons de brique qui menaçaient ruine.

Les habitans de ce triste pays avaient éveillé d'abord notre intérêt par leur extérieur étrange, par leur dévotion superstitieuse et par toute leur ma-

nière d'être, singulier mélange de gaìeté et de servilité; mais bientôt leur saleté rebutante nous inspira un dégoût insurmontable, et à la longue ils nous parurent aussi monotones que le pays qu'ils habitent. Partout c'étaient les mêmes hommes et les mêmes accessoires ; jamais la moindre variation dans l'expression des physionomies, dans les costumes, dans la construction, et jusque dans les plus petites détails des habitations. On eût dit que sur une route aussi longue il n'y avait qu'un seul village, qui venait de temps à autre se replacer sur notre passage avec sa population grossière.

Au milieu de ce pays et de ce peuple barbares l'on retrouve fréquemment les traces d'une civilisation avancée, mais d'une civilisation d'emprunt, qu'il faut encore introduire d'une manière violente et brusque, et souvent en appelant à son aide des secours étrangers. Ainsi l'on établit des canaux et des routes; mais ce sont des officiers français qui dirigent ces travaux : on organise des postes; mais pour fonder une institution qui chez nous marche si facilement, il a fallu créer une caste particulière : enfin, l'on s'efforce d'améliorer la culture des terres; mais, pour y parvenir, on est obligé de faire arriver à grands frais des colons étrangers, ou d'enrégimenter tyranniquement de malheureux serfs, et d'introduire la discipline la plus sévère jusque dans les travaux de la campagne.

Les détails que j'ai à vous donner sur le pays que nous avons visité, se ressentiront, je le crains, de son uniformité. Je tâcherai de les raccourcir et me bornerai à vous faire connaître ce que nous avons remarqué de plus saillant.

En quittant Pétersbourg, on parcourt pendant quelques heures une plaine qui participe aux embellissemens artificiels répandus sur tous les environs de la capitale. Autrefois désert marécageux, cette plaine s'est couverte en moins d'un siècle de jardins et de châteaux. Elle est traversée par des routes plantées de beaux arbres et soignées comme des allées de parc; des colonnes milliaires en granit, des fontaines de marbre entourées de jolis bouquets d'arbustes, et des villages d'une construction propre et soignée, lui donnent un air de coquetterie que l'on aime à trouver dans les alentours d'une grande ville. Ces décorations se prolongent sur un espace de cinq ou six lieues, jusqu'au château impérial de Tsarskoë-Sélo, près duquel nous passâmes à la nuit tombante. Mais dès le lendemain matin nous vîmes les plaines de la Russie dans toute leur tristesse naturelle. Nous étions au milieu d'une forêt peuplée de pins, de sapins, de bouleaux et d'aunes, et qui portait de nombreuses traces d'incendies. J'hésite à vous dire la cause à laquelle on attribue ces accidens; je crains que vous ne restiez incrédule à mon récit, comme je l'étais d'a-

bord moi-même et comme je pourrais l'être encore, si plusieurs personnes dignes de foi n'avaient ajouté leur témoignage à celui des postillons et des gens du peuple que nous avons questionnés à ce sujet. On nous assure que ces incendies, qui ont éclaté il y a quelques années, ont été occasionés par la chaleur seule de l'atmosphère : c'était dans un de ces étés courts, mais brûlans du Nord, pendant lesquels le soleil prolonge tous les jours durant vingt heures son action, qui n'est point alors tempérée par une rosée abondante. La pluie avait manqué entièrement, et après quelques semaines d'une chaleur comparable à celle de l'Égypte ou des Indes, on vit de toutes parts le terrain se fendre; d'anciens marais se desséchèrent; les blés, l'herbe, les roseaux finirent par prendre feu, et les forêts elles-mêmes, composées en grande partie de bois résineux, furent réduites en cendres.

Une quinzaine de werstes avant Novgorod le pays s'éclaircit. A de longues distances s'étendent des champs fertiles, couverts de productions variées, et une multitude de couvens et d'églises, répandus dans la plaine, annoncent les approches de l'antique cité, dont on aperçoit à l'horizon les nombreuses coupoles. Nous traversâmes l'ancienne forteresse de la ville. Ses murs crénelés, jadis les boulevards de fiers républicains, ne sont aujourd'hui que des ruines; leurs débris ont comblé les fossés,

où l'on voit actuellement des saules blanchâtres et de vieux bouleaux croître parmi les décombres. Les coupoles d'or et d'argent massif de la célèbre cathédrale de Sainte-Sophie, l'une des premières églises chrétiennes du Nord, dominent ces ruines, et semblent seules avoir été respectées par le temps et par les souverains moscovites, qui ont réduit, il y a quelques siècles, les hommes libres de Novgorod à la condition d'esclaves. En sortant de la forteresse, on passe le Wolkoff, rivière large et rapide, qui porte les eaux du lac Ilmen dans l'immense lac de Ladoga. La ville proprement dite s'élève sur l'autre rive; sans les soixante églises, qu'on y trouve encore, on la prendrait pour quelque bourgade ignorée. Autrefois sa population était plus considérable que ne l'est celle de Pétersbourg et de Moscou; aujourd'hui l'on y compte à peine 3 ou 4000 habitans.

Au-delà de Novgorod recommence une de ces forêts, qui couvrent presqu'en entier le Nord de la Russie. Nous y avançions tristement depuis quelques heures, lorsque nous aperçûmes, à une faible distance, des masses épaisses de fumée, qui s'élevaient au milieu des bois. En nous rapprochant davantage, une scène digne des crayons d'un *Callot* s'offrit à nos regards : une vingtaine de tentes étaient dressées au milieu des broussailles et adossées contre de vieux sapins; des charrettes, des caisses et des meubles

grossiers étaient réunis pêle-mêle auprès de ces habitations portatives; tandis que des troupeaux de chevaux aux crinières flottantes, errant sans liens ni surveillans, cherchaient une maigre nourriture dans les marécages d'alentour. Ce camp était habité par une centaine de Bohémiens. Les uns s'occupaient à attiser leurs feux immenses au risque d'incendier la forêt, pendant que d'autres achevaient de dresser à la hâte quelques tentes, et que les femmes préparaient leur triste repas. Dès qu'ils virent arriver une voiture, ils postèrent sur notre passage une troupe d'enfans à moitié nus, à qui on avait appris à faire le signe de la croix avec une inconcevable rapidité, afin d'implorer la charité d'une manière qui fût agréable à la dévotion russe. Ils étaient conduits par des vieilles femmes, dont les cheveux épars, les vêtemens flottans, les yeux creux et égarés, nous rappelèrent les sorcières d'Écosse que Shakspeare et Walter Scott nous ont dépeintes. A leur suite venaient plusieurs jeunes filles, drapées plutôt que vêtues de quelques haillons misérables : l'une d'elles portait une mauvaise guitarre, dont elle tirait des sons discordans ; les autres joignaient leurs cris et leurs chants sauvages à cette détestable musique et dansaient autour de notre voiture, en s'étudiant à imprimer une expression voluptueuse à leurs pas et à leurs gestes.

On apprécie doublement la nouveauté d'un pa-

reil épisode sur la route de Moscou, qui d'ailleurs offre si peu de mouvement et de variété. Il nous est arrivé plus d'une fois d'y faire en plein jour trois ou quatre lieues sans rencontrer un seul être vivant. Néanmoins, quelquefois aussi des passans de toute espèce, hommes ou animaux, tenaient en éveil notre intérêt et notre curiosité. Tantôt c'étaient des voituriers dont les charrettes, attelées d'un seul cheval et placées en longues files, portaient des provisions et des fournitures aux troupes qui combattent les Musulmans; tantôt d'immenses caravanes de bœufs qu'on amenait des plaines d'Astrakhân et des steppes kirghises, pour l'approvisionnement des provinces du Nord; puis de malheureux condamnés, déjà *knoutés* par le bourreau, qu'on traînait en Sibérie sur de grossières carrioles. Souvent nous dépassions de véritables migrations de serfs, qui venaient de la capitale pour retourner chez eux. Lorsque la nuit surprend ces braves gens, ils se couchent à terre, se blotissent dans une peau de mouton et dorment paisiblement en attendant le jour; maintefois la nuit, en traversant les villages, nous les trouvions étendus par centaines au milieu des rues, comme des troupeaux.

La rencontre d'une diligence est une chose extrêmement rare; il n'en existe, m'a-t-on dit, qu'une seule, qui fait une ou deux fois par semaine

le service entre les deux capitales. Sur la plupart des autres routes de l'empire on n'en a pas établi jusqu'à présent, de même qu'en général les institutions créées en grand nombre, dans d'autres pays, pour l'agrément des classes moyennes, sont encore inconnues dans celui-ci.

Jusqu'à Waldaï, petite ville située à 314 werstes de Pétersbourg, nous avions trouvé une route excellente. Mais à partir de là nous retombâmes dans l'ancienne voie, que nous fûmes obligés de suivre jusqu'à Kline, sur un espace de 90 lieues environ. La nouvelle route est une création du règne d'Alexandre; elle fut commencée il y a une quinzaine d'années, et l'on espère que bientôt elle sera viable de l'une à l'autre capitale. Toutes les parties de cette construction qui sont déjà terminées nous ont paru d'une solidité remarquable : les ponts, les parapets et les autres ouvrages de maçonnerie, sont en granit et joignent aux avantages d'une grande durée ceux d'une parfaite élégance.

Le grand nombre d'ingénieurs et d'ouvriers spécialement chargés de l'entretien de cette route, permettra de la maintenir en bon état. De six en six werstes on a construit de petites casernes, habitées par douze ouvriers, que commande un sous-officier; à la tête de six casernes de ce genre est chaque fois un sous-ingénieur, qui reçoit à son tour les ordres d'ingénieurs d'un rang plus élevé. La con-

dition des ouvriers est à peu près la même que celle des soldats de l'armée russe sous le rapport du recrutement, de la paie, etc. Ils font le service de nos *cantonniers*, et comme ils sont armés et tenus de veiller à la sûreté de la voie publique, ils remplacent en même temps nos gendarmes. Depuis que l'on a introduit cette nouvelle organisation, l'on voyage avec sécurité, tandis qu'autrefois le brigandage était exercé d'une manière assez inquiétante dans les forêts qu'il faut traverser pour se rendre de Pétersbourg à Moscou.

L'établissement des routes en Russie est un problème difficile à résoudre. Dans la plupart des provinces les bons matériaux manquent presque entièrement, et le gouvernement, auquel sa triste situation financière ne permettra point de dépenser les sommes énormes qu'exige le seul transport des pierres, sera bien forcé, dans ces provinces, de s'en tenir aux chemins de bois. Pour la construction de la nouvelle route de Moscou, l'on a fait usage des fragmens de granit roulé que l'on trouve en dimensions colossales dans les gouvernemens de Twer et de Novgorod, et que jadis peut-être, à la suite de quelque commotion du globe, la mer détacha des montagnes de la Finlande, pour les lancer au milieu de ces plaines marécageuses. Mais déjà cette ressource commence à s'épuiser; on est obligé de chercher les pierres à la distance moyenne de douze

werstes, et cet inconvénient grave est de nature à empirer toujours.

L'ancien chemin, que nous eûmes le chagrin de suivre pendant près de quarante-huit heures, présente une succession continuelle de fondrières, de sables profonds et de planchers construits en troncs de sapins, qui se prolongent quelquefois sur un espace de vingt à vingt-cinq werstes. Ces planchers semblent imaginés pour le supplice des voyageurs. Les troncs d'arbres qui les composent ne sont que grossièrement équarris : il en résulte une continuité de secousses, petites, mais bien marquées, qui se combinent ou, pour mieux dire, se contrarient avec celles plus fortes que l'élasticité des planchers produit à son tour. Mais ce n'est pas tout. Très-souvent ces routes de bois reposent sur un sol marécageux, imprégné d'une eau sale et fétide; cette eau, pressée par un plancher qui cède sous le poids des voitures, se fait jour à travers les poutres, jaillit en l'air et vient inonder le voyageur de ses gerbes noirâtres.

Le service des postes entre les deux capitales n'est point confié, comme chez nous, à des entrepreneurs. A chaque station c'est le village entier qui est obligé d'y pourvoir, et qui forme à cet effet une espèce de corporation, dotée de priviléges particuliers. Les habitans de ces villages, auparavant simples serfs de la couronne, ont été affranchis

d'impôts et du service militaire, à charge de s'acquitter de celui de la poste. Ils sont tenus de fournir des chevaux à toute personne munie d'un *podrojna* du gouvernement, moyennant une rétribution qui se monte à la somme modique de huit copecks (huit centimes) par werste et par cheval[1]. Tous les paysans prennent part à la distribution de cette taxe des voyageurs, proportionnellement au nombre de chevaux qu'ils fournissent à la communauté; car chacun est obligé d'entretenir un cheval au moins. Il est inscrit sur une liste de service, dont l'ordre ne peut être interverti, et celui qui vient à manquer de chevaux, lorsqu'il est désigné pour en fournir, doit s'en procurer à tout prix et sur-le-champ. Le malheureux est alors rançonné par ses confrères, qui ne manquent jamais de profiter de sa position embarrassante, sauf à souffrir eux-mêmes quelque jour de cette inhumanité qu'ils ont admise en principe.

Nous traversâmes de nuit la ville de Torjock, et le 19 au point du jour nous étions dans le bourg de Mednoïé, où nous vîmes les traces encore fumantes d'un incendie qui avait consumé soixante-douze habitations de moujiks. Ce spectacle était plutôt fait pour attrister que pour inspirer de la surprise; car il est impossible d'imaginer, pour la

---

1 Douze sous par poste française.

construction d'un village, une méthode plus dangereuse, plus absurde même, que celle qui paraît généralement adoptée par les paysans de la Russie. Un village russe (et lorsqu'on en a vu un seul, on les connaît tous) se compose d'une double rangée de cabanes, construites et couvertes en bois résineux, et qui sont si rapprochées les unes des autres que leurs toits se touchent. Tout indique que des constructions de ce genre devraient être isolées les unes des autres, dans un pays surtout dont le climat rigoureux nécessite, pendant huit mois de l'année, un chauffage continuel, et dont les rivières, les lacs et les étangs sont couverts de glace durant un hiver prolongé. Malgré l'évidence du danger, les paysans s'obstinent à ramasser leurs habitations sur l'espace le plus restreint. Il est vrai que la police des incendies est admirable. Les secours sont portés avec une promptitude dont chez nous on n'a point d'idée. Chaque paysan est obligé d'accourir au premier signal par lequel on annonce que le feu vient d'éclater, et d'apporter un instrument propre à contenir ses progrès; et pour qu'il n'y ait point de confusion, l'on a adopté l'usage de peindre sur la porte des maisons l'ustensile dont ses habitans doivent être munis en cas d'incendie.

J'ai trouvé beaucoup de ressemblance entre les maisons des paysans russes, et celles que l'on voit sur le grand Saint-Bernard et dans le pays des Gri-

sons. La construction est la même. Il n'y entre ni pierres, ni mortier, ni briques; les fondations, les côtés, les toits, les planchers et les plafonds sont en bois de sapin ou de pin. Les parois sont bâties en troncs d'arbres, auxquels on a laissé leur forme naturelle; ces rondins, posés les uns sur les autres dans la direction horizontale, s'emboîtent aux quatre angles avec une extrême précision. On remplit de mousse et d'étoupe le joint de ces différens troncs, de manière à empêcher le passage de l'air; aucun autre revêtement, ni extérieur, ni intérieur, ne garantit du froid les habitans de ces frêles demeures. L'immense poële russe est à la vérité le meuble le plus important de ces maisons de bois; il occupe à lui seul le quart de la chambre principale, et durant l'hiver on y entasse avec profusion le bois, qui n'est d'aucune valeur dans ce pays. Les fenêtres d'ailleurs sont fort petites et calfeutrées, et les chambres sont si basses et si bien peuplées, qu'il devient facile de les chauffer. Nous avons pénétré dans quelques-uns de ces humbles appartemens. Leur disposition intérieure est presque toujours la même : c'est une grande chambre carrée, munie de trois petites fenêtres donnant sur la rue; dans l'un des angles s'élève le poële, construit en briques et en ciment; une large banquette règne le long des parois de la pièce, dans laquelle on voit encore des escabelles et plusieurs tables massives; quelques paniers, sus-

pendus par des cordes à des clous du plafond, servent de berceaux à la jeune population; enfin, dans l'un des coins de la chambre on aperçoit une image sainte, peinte sur bois et couverte de ciselures en cuivre, en argent, ou même en or; une lampe est fixée devant elle et sert à l'éclairer dans les grandes occasions. Derrière la maison s'ouvre une cour, entourée d'un large hangar, sous lequel on place les charrettes et les instrumens aratoires : c'est là que les paysans passent la nuit, dans la belle saison. Car l'usage des lits est inconnu parmi les basses classes du peuple; dès que l'été s'établit, on couche en plein air sur des planches ou sur du foin, et pendant l'hiver on s'entasse pêle-mêle sur et sous les poëles.[1]

Chez nous la vue d'un village égaie le pays; ici elle ne fait qu'attrister davantage une contrée déjà si triste par elle-même. Les rues, véritables prisons de bois, sont privées d'air, obscures et si complétement entourées d'habitations, qu'on ne peut y avoir aucune échappée de vue sur la campagne. Jamais un arbre ou une broussaille n'interrompent l'uniformité de ces longues rangées de cabanes. Les églises sont les seuls bâtimens un peu solides que l'on y remarque. On les construit d'ordinaire en briques et en

---

1 On attribue à cette habitude mal-saine la nubilité précoce des jeunes filles russes.

plâtre; elles sont peintes avec soin et placées à la sortie du village, afin de mieux les soustraire aux dangers du feu. Dans le gouvernement de Novgorod nous en avons cependant vu un grand nombre qui étaient bâties, à l'instar des simples maisons de moujiks, en rondins et en planches. L'une d'elles surtout nous a frappés par sa forme bizarre. Elle reposait sur un pivot, comme un moulin à vent. On y montait par deux escaliers extérieurs, et son toit, construit en forme de coupole et garni de tourelles, portait les caractères de l'architecture asiatique, tandis que les cloisons mêmes de l'église rappelaient ces jolis chalets que l'on rencontre sur les pâturages des Alpes.

Il est inutile d'ajouter que c'est la surabondance des forêts dans le nord de la Russie qui y a fait adopter le mode de construction suivi dans les campagnes. Le bois y est à vil prix, quoique les forêts soient négligées, maltraitées même, avec un mépris de leurs richesses, que l'on retrouve à peine à un degré semblable sur les hauteurs les plus inaccessibles de l'Helvétie. Une coupe équivaut à une entière destruction, et il n'est pris aucune mesure pour protéger le repeuplement des bois. Si le gouvernement et les particuliers ne cherchent point à porter remède à cette absence de soins, il en résultera par la suite de graves inconvéniens pour la Russie, dont la popu-

lation augmente avec une rapidité prodigieuse[1] et dont la partie méridionale est d'ailleurs presque entièrement dépourvue de forêts. Jusqu'à présent les paysans cherchent au hasard leur bois de chauffage dans les domaines de leurs seigneurs ou de la couronne; ils coupent à peu près sans contrôle et sans surveillance, et n'ont pas même à cet effet besoin d'une permission spéciale. Le bois de construction leur est également délivré gratuitement; mais, pour l'obtenir, ils doivent en adresser la demande aux intendans de leurs maîtres.

La plupart des villages que nous avons traversés sont habités par des paysans de la couronne[2]. Je croyais autrefois que l'empereur Alexandre avait affranchi tous les serfs de ses terres; et si mes souvenirs sont exacts, cette opinion est assez répandue en Europe. J'ai su depuis qu'il n'en était pas ainsi. L'empereur Alexandre n'a accordé la liberté qu'à ses paysans d'Esthonie, de Livonie et de Courlande, et les seigneurs de ces trois provinces ont imité son exemple. Dans les autres parties de l'empire, sauf

---

1 La proportion des naissances aux morts est en Russie comme 16 : 10. (De Weydemeyer.)

2 Près de la moitié des serfs de la Russie appartiennent à la couronne, et la capitation qu'ils paient forme une des branches principales du revenu public. En 1817, sur 36 millions de serfs qui existaient en Russie, le souverain en possédait 15.

quelques exceptions, le sort des serfs de la couronne n'a subi que peu de modifications. Leur condition est semblable à celle des paysans de la noblesse, avec cette différence que le montant de leur capitation et de leurs redevances est réglé d'une manière plus fixe et moins arbitraire. On les dit heureux; peut-être sont-ils trop grossiers pour sentir ce que leur position a de pénible et d'humiliant.

Quant aux serfs de la noblesse, il est difficile de prononcer un jugement général sur leur sort, qui est modifié à l'infini d'après l'humeur, le caractère, la fortune de chaque seigneur, d'après les mesures plus ou moins paternelles qu'il adopte dans l'administration de ses terres, enfin, d'après le choix qu'il fait de ses agens subalternes. Dans tous les cas le mal existe en principe. La volonté, la tyrannie des seigneurs est contenue par des mesures insuffisantes, lorsqu'elle ne l'est point par leurs propres sentimens de justice et d'humanité, ou quelquefois aussi par des calculs d'intérêt. Ils déterminent arbitrairement la part qu'ils s'adjugent dans le produit du travail des serfs, et sont en droit de ne laisser à ceux-ci que la portion qui leur est strictement nécessaire pour ne point mourir de faim; voilà du moins ce que des Russes mêmes nous ont dit. Avec une pareille latitude de prérogatives les seigneurs peuvent réduire leurs paysans à la condition la plus misérable; mais en même temps il doit exister

à cet égard de grandes différences d'une province à une autre, d'une terre à la seigneurie voisine. On s'accorde à dire que les serfs des petits propriétaires, de ceux principalement dont la fortune est en mauvais état, sont pressurés de mille manières par leurs impitoyables maîtres. Les serfs au contraire des grands seigneurs de l'empire, de ces petits souverains-esclaves, qui possèdent parfois jusqu'à 100 ou 150,000 paysans mâles, seraient les plus heureux de la Russie, s'ils n'étaient souvent à la merci des intendans et des hommes d'affaires.

La nature de la redevance prélevée sur les paysans n'est pas toujours la même. Un grand nombre d'entre eux paient simplement une capitation, qui peut être considérée comme le fermage des terres dont la jouissance leur est abandonnée. D'autres sont obligés de travailler à la corvée pendant deux, trois, quatre jours de la semaine, soit pour cultiver les champs que les seigneurs se réservent, soit pour prendre part aux divers travaux qu'il plaît à leur maître de faire exécuter; souvent aussi les mêmes paysans paient la capitation et travaillent de plus à la corvée. Il en est enfin qu'on emploie comme manœuvres dans des fabriques et des mines, ou qui sont choisis pour servir en qualité de domestiques.

La capitation est payée par les serfs mâles seulement. Le montant de cet impôt est fixé par les

seigneurs, et par conséquent il est très-variable. Terme moyen, on l'estime à vingt-cinq roubles (vingt-six francs), et chez différens propriétaires, comme par exemple chez le comte Chérémétieff, il ne va pas au-delà de dix roubles. Cette charge est faible. Mais afin de l'estimer à sa juste valeur, il faut se rappeler que le souverain prélève sur chaque paysan seigneurial une capitation supplémentaire de trois à cinq roubles[1]; que d'ailleurs le prix des matières premières est excessivement bas en Russie, et qu'une somme de vingt-cinq roubles équivaut, pour un moujik, à une somme peut-être triple et quadruple en France et en Allemagne. Il suffit, pour le prouver, de citer le prix du pain de seigle, qui est de deux à trois centimes la livre.

Cependant, si même la redevance des serfs est légère, leur sort n'en est pas moins triste et digne de compassion. Un contrat de vente, une mort, un mariage, un caprice les fait passer dans d'autres mains, et peut devenir pour eux le signal de mille maux et de mille souffrances. Ils sont *des choses*, *des meubles*, dont le seigneur dispose à son gré et qu'il met à l'enchère quand bon lui semble, avec le sol qui les nourrit. Mais il y a plus encore, il les vend séparément; il les débite en détail. Un ou-

---

1 Cet impôt est payé en bloc par les seigneurs, qui le répartissent ensuite entre les serfs.

kase a interdit, il est vrai, les ventes individuelles de serfs, qui se font sans l'aliénation des terres. Mais les dispositions de cette loi sont violées tous les jours; des ventes de ce genre se concluent ouvertement et s'appliquent surtout à des hommes auxquels on a fait apprendre un métier. Quelquefois aussi on les met en jeu, et l'existence de ces malheureux dépend d'une partie d'impériale ou d'écarté.

Peut-être les émigrations forcées des serfs, de l'une à l'autre terre d'un même seigneur, sont-elles plus cruelles encore que ces ventes partielles, et cependant il n'existe point de lois pour les prohiber. Un propriétaire peut faire traîner au milieu des forêts désertes du gouvernement de Perme, une famille qui vivait dans les riches campagnes de l'Oukraine. C'est par des mesures de ce genre, m'a-t-on dit, que M. D..... est parvenu à peupler dans les Ourals une ville de 20 à 30,000 ames.

Les levées de troupes deviennent également pour les serfs une source abondante de souffrances et d'oppression; le gouvernement se borne à déterminer le nombre de soldats à fournir par chaque possesseur de terres, et la désignation des hommes est entièrement abandonnée aux seigneurs et à leurs subordonnés. On leur laisse à cet égard une latitude immense: ils peuvent les choisir depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de trente ou trente-deux, et rien ne les empêche de céder dans les choix qu'ils font, à des

ressentimens, à des antipathies et au désir de venger quelque offense légère, en condamnant irrévocablement leur victime à un esclavage militaire de vingt-cinq années.

La police des campagnes est une autre arme de vengeance et de tyrannie, toujours levée sur les paysans. Un seigneur fait donner à volonté la bastonnade à tout serf de ses domaines, ainsi qu'à chaque domestique qui se trouve à son service en qualité de serf. Ce droit, dont souvent l'exercice est abandonné au bon plaisir des hommes d'affaires, peut donner lieu aux abus les plus révoltans, et l'empereur Alexandre n'y a remédié que faiblement, en faisant placer dans chaque village un employé du gouvernement, qui seul a le droit d'appliquer la bastonnade ordonnée par le seigneur.

D'après ces détails on conçoit que l'existence des paysans peut devenir excessivement pénible, et que les propriétaires ont les moyens, je dirai même le droit, de les traiter avec barbarie. Depuis quelques années cependant la conduite des seigneurs est soumise à une certaine surveillance; on a même accordé aux serfs contre leurs maîtres un droit de recours devant les tribunaux pour quelques cas extraordinaires, et il n'est pas rare de voir les terres d'un gentilhomme mises sous tutelle pour cause d'abus de pouvoir. On nous a montré, sur notre route, la maison de campagne d'un général

qui a été condamné à l'exil en Sibérie pour avoir fait périr sous les verges deux de ses paysans. Ces velléités de sévérité de la part du gouvernement sont un acheminement vers un meilleur ordre de choses; mais voilà tout.

Du reste, si les lois autorisent le despotisme territorial, on n'en trouve du moins pas toujours l'application. Il serait facile de citer un grand nombre de domaines dont les habitans sont heureux; et parmi les seigneurs russes il en est beaucoup d'humains et de justes, qui prennent à cœur de rendre l'existence de leurs paysans douce et tranquille. On est étonné de rencontrer souvent au milieu du peuple esclave des campagnes quelques institutions démocratiques, fondées et protégées par les maîtres. C'est ainsi que dans un grand nombre de villages les serfs élisent entre eux un conseil des anciens, et un chef de la commune, qui réunit les attributions de juge, d'administrateur et d'officier de police, et qui parfois est même chargé de surveiller le paiement des redevances. Il arrive assez fréquemment que les seigneurs de ces républiques d'esclaves consentent à ratifier les décisions de leurs magistrats électifs, fussent-elles même de nature à limiter leur pouvoir ou à diminuer le montant de leurs revenus.

On m'a parlé d'un usage qui s'est maintenu dans beaucoup de domaines et qui présente un singu-

lier mélange de bonhomie, de barbarie et de simplicité; c'est la manière dont se font les mariages des paysans. A certains jours de l'année l'on réunit dans une salle de l'habitation seigneuriale toute la jeunesse nubile du village. Les jeunes filles sont rangées d'un côté; de l'autre on place un nombre égal de garçons; puis on leur fait tirer au sort des numéros : loterie d'un nouveau genre, qui distribue au hasard des maris et des femmes. Les numéros correspondans équivalent à la demande en mariage, aux fiançailles, à tout ce qui précède la cérémonie nuptiale chez un peuple civilisé, et l'on conduit immédiatement à l'autel les jeunes gens qui les ont tirés. Cet absurde usage est moins fréquent aujourd'hui qu'il ne l'était autrefois; mais celui des achats de femmes est encore très en vogue et se renouvelle chaque fois qu'un serf veut épouser une paysanne d'une terre étrangère: il est obligé, dans ce cas, de payer un prix de vente au propriétaire de cette seigneurie, qui est en même temps possesseur de *l'ame de sa femme*.

A côté de la classe des serfs cultivateurs, à laquelle s'appliquent principalement les détails que je viens de vous donner, il en existe deux autres, qui se recrutent dans celle des paysans. Ce sont les *dvarovés* ou serfs domestiques, et ceux à qui les seigneurs accordent des *passe-ports*, au moyen desquels ils circulent librement dans l'intérieur de l'empire

Les *serfs à passe-port* sont des journaliers, des artisans ou des marchands, qui cherchent des moyens de subsistance hors des terres de leur maître. Je vous ai dit qu'ils forment en quelque sorte exclusivement la basse classe dans les deux capitales et dans la plupart des villes de la Russie. Le passe-port, dont ils doivent être munis, n'est délivré que pour une année. Ce terme écoulé, ils s'en procurent un autre et paient à leur seigneur une capitation dont le montant varie, suivant que leur industrie est plus ou moins productive. On a vu de ces esclaves devenir millionnaires et finir par acheter leur affranchissement et celui de leurs enfans, pour des sommes immenses, trop heureux d'avoir su vaincre l'obstination de leurs maîtres, qui souvent refusent d'entrer dans des marchés semblables par suite d'un sentiment d'orgueil ou d'un odieux calcul d'avarice. L'existence de cette classe non sédentaire de serfs est un obstacle qui rendra pendant long-temps encore l'affranchissement complet du bas-peuple à peu près impossible. Il est tel seigneur dont plus de la moitié des revenus consiste en capitations payées par les serfs à passe-port, et qui serait ruiné, si ces gens, devenus libres, avaient le droit de s'établir hors de ses terres sans lui payer une redevance. Il n'en est pas de même des serfs cultivateurs; ceux-ci deviendraient fermiers et paieraient un prix de bail qui pourrait

équivaloir à la capitation et aux corvées dont ils sont actuellement tenus. Mais il serait impossible d'accorder la liberté aux uns, sans affranchir également les autres.

Je ne dois pas quitter ce sujet sans vous entretenir d'un autre obstacle que l'affranchissement rencontrerait dans une grande partie de la Russie. C'est la résistance que lui opposeraient les serfs eux-mêmes; ceux du moins des seigneuries qui jouissent des bienfaits d'une administration paternelle. Quelque étrange que paraisse une semblable supposition, elle est fondée. Car, il faut le dire, si le sort des moujiks est misérable, si la seule idée d'une position pareille attriste et révolte les habitans de l'Europe civilisée, il est également incontestable que le servage leur présente certains avantages, que n'auraient point les paysans libres. Les seigneurs sont obligés de veiller à leur entretien, de fournir tout ce qui est indispensable à leur existence et à celle de leur famille. Dans les années de disette ils remplacent les récoltes manquées par des secours extraordinaires. Enfin, les vieillards, les infirmes, les veuves et les orphelins sont entretenus par eux ou, d'après leurs ordres, par la communauté des habitans de chaque village. Ces différens devoirs des propriétaires, négligés ou mal remplis par les uns, sont religieusement observés par d'autres. Mais si l'affranchissement rompait les liens qui existent

aujourd'hui entre les serfs et leurs maîtres, ces derniers ne seraient plus tenus à l'égard des simples métayers de leurs domaines aux obligations qui leur sont imposées vis-à-vis de malheureux attachés à la glèbe, et la misère serait alors peut-être effrayante parmi les habitans de la campagne, qu'un long esclavage a rendus paresseux et insoucians. La possibilité d'une résistance de la part des serfs n'a donc rien de surprenant; le fait d'ailleurs s'est déjà présenté; et un oukase de l'empereur Alexandre a ordonné que l'affranchissement d'un village ne pourra jamais avoir lieu sans le *consentement de ses habitans.* Dernièrement le comte P.... me disait qu'il avait affranchi l'un de ses serfs en punition d'un délit assez grave, et que ce malheureux s'était prosterné plusieurs fois devant lui, pour le supplier, avec l'accent du désespoir, *de le rendre à l'esclavage.*

Voici un exemple du mauvais parti que les paysans de la Russie tirent souvent de la liberté : sous le règne de Boris Godounof, plusieurs serfs avaient fait preuve d'un noble dévouement à la famille Romanof, qui était alors en butte aux persécutions du tyran moscovite. Lorsque Mikaïl Féodorowitch, l'aïeul de Pierre le Grand, et le premier souverain de la maison des Romanof, eut obtenu la couronne par les suffrages de la nation, il se souvint de la fidélité de ces courageux serviteurs : il leur fit don de la liberté et leur concéda, pour eux et leurs descen-

dans, le droit de ne payer aucun impôt, de n'être tenus à aucune prestation, ni publique ni municipale, et d'être exempts du service militaire. Après avoir joui pendant plus de deux siècles de ces priviléges exorbitans, les familles de ces paysans, loin d'avoir su en profiter pour se créer une existence agréable, croupissent aujourd'hui dans la misère.

Les *dvarovés* sont des domestiques héréditaires, sur lesquels les seigneurs conservent les mêmes prérogatives que sur les autres serfs; mais qui, grâces à l'avantage qu'ils ont d'approcher la personne du maître, se persuadent qu'ils appartiennent à une classe beaucoup plus relevée que celle des simples paysans. On les trouve dans toutes les maisons russes, tant à la ville qu'à la campagne, en troupes si nombreuses qu'on peut les comparer aux esclaves qui encombrent chez les Orientaux les habitations des grands. Ils se marient entre eux, et les enfans deviennent à leur tour dvarovés du seigneur de leur père, à moins que le maître ne prenne le parti plus sage et même plus économique de leur faire apprendre quelque métier.

Les dvarovés ne reçoivent des gages que s'il plaît à leurs maîtres d'en accorder. Ordinairement on se borne à leur payer une somme de deux ou trois centimes par jour, et à leur délivrer, pour leur nourriture, une certaine quantité de farine ou

de pain. J'ai dit plus haut que les seigneurs leur faisaient appliquer la bastonnade chaque fois qu'une pareille opération leur paraissait convenable ou divertissante. Mais à part ce droit barbare, il est encore mille circonstances où les malheureux dvarovés sont traités avec une dureté qui indigne un étranger. Il nous est arrivé par exemple de rencontrer les équipages de plusieurs gentilshommes qui se rendaient de Pétersbourg à Moscou, en voyageant nuit et jour, et dont les domestiques étaient placés derrière la voiture, tantôt debout, tantôt assis sur une mauvaise planche, garnie d'un peu de paille ou d'une peau de mouton.

Avec cet entourage asiatique, on est servi mal et salement, et quelle que soit la parcimonie que l'on met à son entretien, il est une charge pesante pour les nobles. Fort peu d'entre eux ont le bon esprit de s'en affranchir, en accordant la liberté à leurs domestiques. Cette mesure ne trouve place en général que dans le testament des gentilshommes qui meurent sans laisser d'héritiers directs, et l'on assure qu'elle est accueillie le plus souvent comme un fléau du ciel par les esclaves nonchalans, qui se jugent incapables d'en profiter. Quelqu'un m'a cité plusieurs nobles, dont la fortune est dans le dernier délabrement et qui conservent encore quarante ou cinquante dvarovés. Parmi les gentilshommes d'ailleurs qui, loin du séjour des grandes villes, nourrissent en-

core de vieux préjugés moscovites, on rencontre quelquefois, comme au temps de Pierre le Grand, un attachement opiniâtre à d'anciens usages, une aversion déraisonnable pour toute innovation; c'est un motif de plus pour tenir à cette espèce de cour sauvage, dont l'origine remonte à l'époque des Boyards.

Quelques heures après avoir quitté Mednoïé, nous étions à Twer, ville de 10,000 ames, qui est chef-lieu d'un gouvernement de plus de 900,000 habitans. Les approches en sont tristes; le pays est plat, sablonneux et couvert de longues forêts de sapins; mais la ville elle-même, qui embellit l'horizon de la forme orientale de ses monumens, est d'un aspect grandiose. Vue de près, cependant, cette magnificence est un peu délabrée; les églises seules sont en bon état; les rues sont larges, régulières, mais désertes. La ville est bâtie sur les rives du Volga, qui reçoit ici la Tverza et la Tmaka, et cette position, très-favorable au commerce, devient une source de prospérité pour une partie de ses habitans. Nous avons passé ce fameux Volga, qui n'est encore à Twer qu'une rivière peu considérable; ce Volga,

qui traverse du nord au midi l'empire russe presqu'en entier, qui joint la mer Caspienne à la Baltique et à la mer Blanche, au moyen de ses affluens et de plusieurs canaux, et dont le cours, d'environ mille lieues, surpasse en longueur celui de tous les autres fleuves de l'Europe.[1]

Twer n'est pas une ville d'une haute antiquité. Son origine remonte au douzième siècle. Elle eut, comme la plupart des villes de la Russie centrale, ses princes particuliers, qui faisaient partie de la nombreuse descendance de Rurik, et qui, depuis l'invasion des Tatars, allaient mendier leur investiture auprès des khans de la grande horde et portaient devant ces maîtres redoutés les plaintes, les calomnies et les bassesses dont ils se faisaient une arme contre leurs parens et leurs frères. En 1490, Twer fut réuni à la grande-principauté de Moscou, dont elle fit toujours partie depuis cette époque.

Hier matin de bonne heure nous touchions aux portes de Moscou. Un brouillard épais couvrait la terre. J'apercevais difficilement les églises et d'autres édifices publics, qu'on distinguait parfois, lorsque

---

1 La superficie du territoire dont les eaux sont tributaires du Volga, est trois fois supérieure à celle de la France entière. On la porte à 30,000 milles carrés d'Allemagne, tandis que le versant du Danube n'a que 14,000 m. c., et celui du Rhin que 3600.

le vent chassait les vapeurs dont nous étions enveloppés; et quand nous arrivâmes à l'hôtel où nous comptions nous arrêter, une pluie froide tombait par torrens.

En entrant à Moscou, nous avions traversé l'un de ses faubourgs les plus tristes, passant en revue plusieurs rangées de baraques, qui nous rappelaient les chétives bourgades de la route de Pétersbourg. Les quartiers, que nous avions dépassés ensuite, n'avaient que faiblement ranimé notre enchantement déjà prêt à s'éteindre. Nous avions trouvé la répétition exacte des rues de Pétersbourg, avec un caractère moins imposant et moins régulier; et dans ces rues, moins larges et moins magnifiques, c'étaient les mêmes boutiques, les mêmes enseignes, la même physionomie des passans de toute classe; c'étaient ces mêmes équipages riches, sales et rapides; ces mêmes marchands de liqueurs, de groseilles et de melons qui nous croisaient en tous sens et nous assourdissaient de leurs cris sauvages; en un mot, il nous semblait avoir fait un voyage de quinze cents werstes pour voir un autre quartier de Pétersbourg.

Vers le soir cependant la pluie avait cessé; le soleil perçait les nuages et lançait sur la ville des rayons éclatans; nous profitâmes de ce retour du beau temps pour monter au Kremlin. Combien nos regrets prématurés se changèrent promptement en

extase et en admiration! Nous étions parvenus sur la terrasse du sud et nous embrassions d'un seul coup d'œil les murs crénelés, les tours, les palais du Kremlin, et tout l'ensemble de Moscou, qui s'étendait à nos pieds, divisé en masses immenses par le cours de la Moskva et par les contours des collines qui supportent la ville. Restés jusque-là dans l'intérieur des rues, nous étions étrangers, peu d'instans auparavant, à tout ce qui donne à Moscou son aspect pittoresque; nous n'avions pas aperçu ces quatre cents églises et monastères échappés à la fureur des flammes, ces forêts de coupoles, de flèches, de minarets, surmontés de croissans, d'aiguilles et de croix dorées, tout ce vaste entassement de monumens, dont la vue transporte l'imagination au milieu des contrées où régnèrent les califs, à Bagdad, au Caire, ou sur les collines de Constantinople. Dominant à la fois les murs et les toits plats des maisons de la ville, nous les avions perdues de vue; bâtimens éphémères, ils tombent et se relèvent avec un nouvel aspect, chaque fois que leurs habitans font un pas de plus vers la civilisation. Aussi paraissent-ils maintenant des enfans de la vieille Europe, et rien ne prouverait ici que les Moscovites doivent aux Orientaux les premiers germes de culture, si les masses antiques de leurs monumens pieux ne dessinaient, avec leurs contours élégans, des formes que nous avons coutume de chercher dans l'an-

cienne Byzance, ou bien au milieu des ruines asiatiques.

On ne saurait décrire les groupes délicieux que forment ces édifices, lorsque, s'élançant les uns derrière les autres, ils marient ensemble leurs coupoles, leurs toits dorés et ces flèches transparentes, où l'on voit le goût moresque s'unir aux formes les plus séduisantes de l'architecture gothique. L'éclat du soleil couchant versait des teintes méridionales sur ce tableau ravissant. Les peines, les fatigues du voyage étaient oubliées : elles étaient payées par ce coup d'œil unique, qui semblait le produit de quelque féerie brillante. Jamais je n'avais mieux senti la distance qui me séparait de la France, j'allais dire de l'Europe.

Absorbés dans la contemplation de la scène admirable qui se déployait devant nous, nous restâmes long-temps sur la terrasse du Kremlin. Déjà le soleil se couchait et ses rayons pâlissaient sur la coupole d'Ivan-Véliki, quand nous quittâmes l'enceinte sacrée pour descendre vers la Moskva. Nous traversâmes la rivière et longeâmes les quais situés en face du Kremlin, les yeux toujours fixés sur l'imposante majesté de ses murs et les riches monumens qu'ils renferment. Bientôt la nuit nous força de regagner notre demeure. Nous rentrâmes saisis d'un véritable enthousiasme pour Moscou la superbe, pour Moscou, la ville aux toits dorés.

Ce matin nous avons fait les préparatifs de notre départ pour Nijneï-Novgorod. M. le Consul de France, qui nous a fait l'accueil le plus aimable, nous a munis de lettres de recommandation ; la police nous a fourni passe-port et permis de chevaux, et nous avons complété ces mesures préliminaires, en achetant des provisions pour la route. Cette précaution est indispensable, et même, si nous voulions nous mettre à la hauteur des usages moscovites, nous prendrions le parti de traîner avec nous des matelas et des literies, et de faire voyager à notre suite un habile cuisinier, avec tout son arsenal. Nous partons dans la soirée.

LETTRE VII.

Nijneï-Novgorod[1], le 26 Août.

Nous voici enfin débarqués à Nijneï-Novgorod; et ce n'est pas sans avoir éprouvé de la fatigue et de l'ennui. Le trajet de Moscou jusqu'ici, par Vladimir et Mourome, n'est que de cent vingt lieues environ; il nous a fallu, pour le franchir, trois jours et quatre nuits. Impatientés des lenteurs de notre marche, nous avons fini par tomber dans un découragement qui nous rendait injustes peut-être envers le pays que nous traversions; dans notre humeur nous le comparions souvent aux gouvernemens de Twer et de Novgorod, quoiqu'il soit effectivement moins dépourvu d'agrémens. Ce ne sont

1 Nijneï-Novgorod signifie en russe : *Ville neuve inférieure.* Il y a en Russie plusieurs villes du nom de Novgorod. Dans la lettre précédente il a été question de celle qui se trouve sur la route de Pétersbourg à Moscou.

On donne souvent à Nijneï-Novgorod le nom de *Nijégorod*, ou simplement celui de *Nijneï*.

plus ces éternels bois de sapins et de pins, qui suivent longuement la route et ne font place qu'à des champs maigres et peu fertiles. Les forêts sont moins fréquentes, mais mieux fournies et mieux traitées. Le peuplier, le chêne, le sorbier, le tremble, coupent, par des mélanges agréables, la monotonie des sapins et des bouleaux. La culture est plus étendue : elle a de la variété ; on voit s'étendre au loin de vastes carrés de seigle, d'avoine, de chanvre et de lin. La terre, enfin, lorsqu'elle n'est pas trop sablonneuse, paraît susceptible de produire les moissons les plus riches. Les mouvemens de terrain sont beaucoup plus marqués et présentent quelquefois des points de vue pittoresques; en approchant de Nijneï surtout, les plateaux et les vallées qui les séparent, prennent un caractère décidé, et l'on voit avec plaisir les rives de l'Oka et du Volga bordées de collines, hautes de plusieurs centaines de pieds. Néanmoins ce pays de coteaux, couvert de champs fertiles et de vastes forêts, mais entrecoupé de longues plaines, de marécages et de landes stériles, paraît un désert à qui vient de l'Europe méridionale.

Les routes sont ici plus mauvaises encore que de Waldaï à Kline, et elles le sont précisément parce qu'on s'est donné la peine de les tracer. Il y a vingt ans on allait de Moscou à Nijneï en traversant constamment des landes, des pâturages ou des percées pra-

tiquées dans les forêts; l'espace qu'on abandonnait aux voyageurs avait près d'un quart de lieue de largeur, et sur un tel emplacement on trouvait toujours quelque endroit uni, sur lequel on pouvait rouler à plaisir. Mais l'empereur Alexandre, revenant de France et d'Allemagne, où des communications faciles avaient frappé son attention, était jaloux d'enrichir ses États de routes régulières : il en fit tracer un grand nombre, entre autres celle de Nijneï-Novgorod, à laquelle on assigna la largeur de nos routes de première classe. A défaut de pierres, on posa et laissa croître du gazon sur le chemin; ce gazon, n'ayant qu'une assise mouvante et sablonneuse, ne peut résister à la pression des voitures, surtout dans cette largeur réduite, et déjà la nouvelle route est dans le dernier état de dégradation. Ajoutez à cela les habitudes des postillons russes, qui semblent tenir de la hardiesse et de la stupidité. Pour un moujik, éviter une fondrière, c'est alonger inutilement sa route; passer avec précaution sur un pont qui tombe en ruine et que le moindre choc peut ébranler entièrement, c'est prolonger le danger; ralentir sa marche et se servir du sabot de la voiture, quand il s'agit de descendre une colline à pic, c'est négliger une occasion de faire courir ses chevaux : dans toutes ces rencontres le Russe se sert avec une ardeur nouvelle de son knout et de sa langue;

les chevaux, lancés ventre à terre, franchissent le danger, au lieu de l'éviter, et le voyageur, meurtri, couvert de contusions, essaie vainement, par ses menaces et ses cris, de changer l'allure du conducteur.

Nous avons quitté Moscou le 21 dans la soirée. A quelque distance des barrières de la ville on nous a fait remarquer une enceinte circulaire, dans laquelle le peuple moscovite se presse tous les dimanches pour assister à des combats d'ours. Nous avions à notre gauche un parc impérial, où sont renfermées des troupes nombreuses d'ours, de cerfs et de chèvres sauvages. Sur notre droite la terre du comte Rasoumofski se développait avec ses collines, ses rivières, ses châteaux et ses forêts immenses. A cette propriété, qui égale presque en étendue telle principauté de la confédération germanique, succéda celle du prince Gallitzin, dont la résidence d'été s'offrit bientôt à nos regards : c'est un élégant château, qui tient par deux colonnades circulaires à des bâtimens de dépendance. Il s'élève dans une position pittoresque,

au sommet d'une colline, dont la base est baignée par un lac de peu d'étendue; des kiosques, des serres, et de jolies fabriques, embellissent les bosquets du parc.

Dès les premières stations, nous eûmes à lutter contre la mauvaise foi des maîtres de poste, dont les vexations devaient nous poursuivre et nous impatienter pendant tout le cours de notre voyage. Ce ne sont plus ici, comme sur la route de Pétersbourg, les villages entiers qui tiennent la poste; on a chargé de ce service des employés du gouvernement, qui sont obligés de fournir aux voyageurs les chevaux que l'administration leur confie. Ils touchent un modique traitement, et se dédommagent de son insuffisance, en trompant les voyageurs. La réponse qu'ils donnent le plus souvent, quand on leur demande des chevaux, est que leur écurie se trouve vide, mais qu'ils s'empresseront de vous fournir des chevaux de paysans pour un prix, habituellement exorbitant. Là-dessus, dispute entre le voyageur et le maître de poste; dispute qui, après une heure de débats, se termine par quelqu'arrangement à l'amiable, mais dont l'un des épisodes les plus ordinaires est une volée de coups de bâton, appliqués au maître de poste par le voyageur, pourvu que ce dernier porte un uniforme.

Le 22 nous dépassâmes dans la matinée Pokrow, ville de huttes et de cabanes, et nous arrivâmes de

nuit à Vladimir. Dans la soirée, un spectacle assez curieux nous avait fourni une preuve nouvelle de la simplicité grossière de mœurs qui règne parmi les moujiks. En gravissant un de ces plateaux de sable, au haut desquels six chevaux pouvaient à peine nous traîner, nous aperçûmes près de la route une dizaine de femmes occupées à couper l'avoine; elles n'avaient d'autres vêtemens qu'une simple chemise, liée par une ceinture rouge au milieu du corps, et qui se terminait à la hauteur des genoux par un liséré de la même couleur. Ces femmes, dont quelques-unes ne manquaient ni de grâce, ni de beauté, étaient coiffées d'un petit diadème de carton, recouvert d'une étoffe écarlate; elles ne portaient point de sandales ni de bas, et vous devinez combien la décence se trouvait compromise, lorsqu'elles se baissaient, pour manier la faucille ou rassembler les gerbes.

A Moscou déjà le hasard nous avait fait assister à un spectacle du même genre. En nous promenant sur les quais de la Moskva, dans le quartier le plus animé de la ville, nous vîmes sur le bord de l'eau quelques blanchisseuses, occupées à laver du linge; l'une d'elles était complétement nue, et avait profité de la circonstance pour laver ses vêtemens. Elle passait sa chemise à notre arrivée; l'aisance et la lenteur qu'elle mettait à cette opération prouvaient assez que cette femme n'avait nullement blessé la pu-

deur nationale, en restant pendant plus d'une heure exposée aux regards des passans dans le simple état de nature.

Les moujiks qui peuplent les gouvernemens de Vladimir et de Nijneï, m'ont cependant paru d'une nature un peu moins sauvage que ceux de Twer et de Novgorod. Ils n'ont rien à reprocher à ces derniers, quant à la saleté du corps et des vêtemens; mais je leur savais gré d'avoir un air un peu moins servile. Souvent les réponses qu'ils faisaient à nos questions étaient prononcées d'un ton plein de gaieté, quelquefois même de moquerie, et ce n'était pas chose rare d'entendre la foule des curieux manifester sans aucune gêne la plus franche hilarité, en écoutant quelques mots russes que nous nous efforcions de prononcer. En général, la gaieté inaltérable des gens du peuple russe me remplit tous les jours d'étonnement. Elle me semble un phénomène remarquable dans ce pays glacial. Je n'ai vu dans les villages pour ainsi dire que des figures riantes, des gens en train de plaisanter, et certes il faut à ces malheureux un fonds inépuisable de bonne humeur pour supporter leur esclavage aussi gaiement.

Contenus depuis une longue suite de siècles par une autorité despotique; esclaves à la fois, et pendant plus de deux cents ans, des Tatars et des princes de leur propre race; courbés ensuite, lors-

que la souveraineté fut de nouveau concentrée dans les mains d'un seul, sous le joug de ces tsars redoutés, qui régnaient sur eux par la terreur et l'anéantissement de tous les priviléges de la nation; soumis, enfin, durant le cours du dernier siècle, à une autorité qui, pour être plus éclairée, n'en fut pas moins arbitraire, les Russes doivent porter l'empreinte de ces tristes vicissitudes, et leur caractère, façonné par une longue servitude, doit être entaché d'une partie des vices qu'engendre le despotisme. Aussi leur reproche-t-on de rompre assez facilement leur parole, de porter dans les affaires, et jusque dans les relations ordinaires de la vie, peu de bonne foi et de sincérité, d'avoir même une inclination à tromper, dont les étrangers sont fréquemment victimes. On les accuse d'avoir recours, quand leur intérêt l'exige, à la bassesse et à la dissimulation, et d'être enfin peu sensibles au point d'honneur; reproche qui n'étonnera pas, si on se rappelle qu'au commencement du siècle dernier on administrait des coups de bâton aux sénateurs et aux ministres, et que cette peine ne passait point alors pour infamante.

Si la servitude a imprimé des traces profondes dans le caractère de la nation russe, elle n'a pas effacé du moins plusieurs qualités qui l'honorent, et qu'on trouve surtout parmi les gens de la basse classe. Les paysans russes ont une bonté natu-

relle, qui les rend doux et humains, et les porte à faire volontiers des sacrifices pour soulager le malheur. Chez eux, l'hospitalité n'est pas moins sacrée que chez les Orientaux. Leur sang-froid, leur mépris pour le danger et la mort, en font d'excellens soldats, tandis que l'amour de la patrie, qui prend une force nouvelle dans leur ignorance même, et dont ils ont donné, en 1812, des preuves si éclatantes, pourrait en faire de bons citoyens. Ils corrigent leur servilité par une bonhomie et une espèce de franchise qu'on prendrait pour une réminiscence d'une époque primitive de liberté. Un serf se prosterne devant son seigneur; il ne rougit point de lui baiser les pieds. Mais on le voit ensuite se relever avec un reste de fierté, exposer sans détour ses griefs et ses plaintes, et secouer pour un instant cette triste empreinte d'esclavage, qui, chez lui, mérite plutôt la compassion que le mépris.

Un des travers les plus communs parmi le bas peuple russe, est la passion des liqueurs fortes. Quelqu'idée que je m'en fusse formée avant de venir dans ce pays, j'ai trouvé que la réalité allait encore au-delà. L'eau-de-vie semble être pour un Russe ce qu'est le sommeil pour un malheureux : le remède universel pour tous les maux, un paradis par anticipation. Il se fait dans ce pays une consommation effrayante de liqueurs spiritueuses, et la mo-

rale publique est si indulgente pour le vice de l'ivrognerie, que dans un grand nombre de maisons, m'a-t-on dit, les domestiques reçoivent une fois par semaine de l'argent pour s'enivrer à jour et heure fixes.

Mais il est difficile d'être ivre d'une manière plus inoffensive, et moins inquiétante pour la sûreté publique, que ne l'est ordinairement un Russe. Un moujik, lorsqu'il est pris d'eau-de-vie, redouble de civilité. Et c'est beaucoup dire, car il est impossible de voir des gens du peuple pousser la politesse, même entre pairs, à un excès plus plaisant. Quand deux paysans s'accostent ou se croisent sur la route, ils ne manquent jamais d'ôter leur chapeau. J'en ai vu se parler pendant plus d'une demi-heure, en restant la tête découverte et en s'adressant à tout moment de profondes révérences. La vue d'une femme surtout les met en frais d'urbanité, et rien alors n'est plus risible que la recherche de grâce et de courtoisie qui se peint dans leurs traits et qui perce à travers la gaucherie de leur salut.

Revenons à Vladimir. Après avoir passé une nuit détestable dans le meilleur hôtel de la ville, nous nous mîmes en devoir d'en visiter les curiosités. Vladimir est bâtie sur un groupe de collines, qui s'élèvent au milieu d'une plaine fertile et variée. Les ravins qui séparent ces collines de peu d'élévation, mais

à formes brusques et pittoresques, sont garnis de beaux vergers, dont la verdure se marie agréablement aux tours et aux coupoles de la ville. La Cliazma, rivière assez large, vient en serpentant baigner ses murs, et la plaine d'alentour, couverte de villages, de jardins et de riches moissons, se termine, à la distance d'une ou deux lieues, au pied d'une chaîne de collines ornées de belles forêts de sapins. Nos yeux, depuis long-temps fatigués par la vue d'une contrée sauvage et nue, se reposaient avec délices sur le joli pays que nous dominions.

Nous fîmes le tour extérieur de la ville, en nous arrêtant à plusieurs reprises pour dessiner des points de vue ravissans. Retournant ensuite dans Vladimir, nous visitâmes quelques-unes de ses églises. Elles sont bâties dans le style oriental, et j'en ai remarqué deux ou trois qui, couvertes à l'extérieur d'ornemens assez semblables à des hiéroglyphes, m'ont paru d'une haute antiquité.[1]

Nous quittâmes d'assez bonne heure Vladimir, dont la position seule mérite de fixer l'attention du voyageur. Autrefois elle était riche et puis-

1 La cathédrale de la Vierge passe pour l'une des églises les plus saintes de la Russie. De 1299 à 1381, Vladimir fut le siége du métropolitain russe, qui avait fui de Kief, son ancienne résidence, pour se soustraire à la domination des Tatars.

sante. Pendant près de cent soixante-dix ans elle fut la métropole des Russes, jusqu'à l'époque où Ivan Kalita établit à Moscou le siége de la grande-principauté (1328). On assure qu'au milieu du treizième siècle l'enceinte de Vladimir avait plus de six lieues de circonférence. Mais deux fois la ville fut saccagée par les Tatars, entre autres par Batou-Khan, petit-fils de Gengis-Khan, qui la réduisit en cendres et massacra ses habitans[1]. Aujourd'hui, quoique chef-lieu d'un gouvernement de 900,000 ames, elle ne compte que 3000 habitans, et tire les seules ressources qui lui restent, du séjour des autorités provinciales et du passage des marchandises asiatiques.

En sortant de Vladimir, un embarras de voitures arrêta notre marche. Aussitôt les curieux nous entourèrent. Un mendiant fendit la foule et vint nous demander la charité, par signes, car il était muet, et surtout par signes de croix, car il était Russe. Mon compagnon de voyage lui jeta six copeks, c'est-à-dire un peu plus d'un sou de France, et la vue d'un don si inespéré parut le transporter de joie. Il envoyait à son bienfaiteur des baisers de gratitude. Puis, montrant à tous les passans les copeks qu'il tenait d'une main, de l'autre il indiquait mon ami, comme pour le recommander à l'admiration des

---

1 En 1257.

spectateurs. Je fus curieux de faire une expérience psychologique sur le pauvre homme. Lui ayant fait signe d'approcher, je lui remis à mon tour une pièce d'argent de la valeur de quarante copeks. Ce malheureux sembla frappé de stupeur. Il me considéra pendant quelques instans, sans doute pour sonder mon intention véritable. Voyant que la pièce était bien à lui, il se prosterna devant moi. J'aurais pu le croire renversé par la foudre, tant ce mouvement fut rapide; son front, couvert de cheveux blancs, touchait la terre, et ses yeux se mouillaient de larmes.

Le lendemain nous arrivâmes à *Mourome*, petite ville, composée de baraques, d'églises et de monastères. Elle est située sur un plateau d'une médiocre élévation, au pied duquel l'Oka, rivière tributaire du Volga, s'est creusé un lit large, mais peu profond.

Je ne sais ce qui nous valut l'honneur d'exciter l'intérêt des habitans de Mourome; le fait est qu'en peu d'instans nous eûmes à notre suite un nombreux cortége, qui grossit encore lorsque nous commençâmes à dessiner l'un des jolis points de vue qu'offre la situation de la ville.

Jeunes et vieux, hommes et femmes, popes et soldats, en un mot, la population entière vint se presser autour de nous et nous menacer de sa vermine et de sa curiosité. La police elle-même se mit en mou-

vement, et bientôt un *officier* s'approcha pour nous notifier, successivement en russe et en allemand, qu'il était défendu de *lever le plan de la ville*. Intimidé par nos éclats de rire (car, dans les idées russes, il n'est permis de rire de la police que lorsqu'on a droit de la braver), notre interrogateur finit par se retirer, et peu de temps après il nous fit faire les plus humbles excuses.

En quittant la ville, nous traversâmes l'Oka sur un bac, et nos six chevaux attelés de front nous firent voler à travers des pâturages de plusieurs lieues d'étendue.

Long-temps nos regards restèrent fixés sur les coupoles de Mourome, qui, s'élevant à l'horizon, donnaient à la ville un aspect grandiose. En général, les villes russes d'origine ancienne présentent un coup d'œil fort agréable, pour peu qu'elles occupent un sol inégal. Sur un espace étendu, les habitations s'entremêlent de jardins et de bouquets d'arbres; de toute part on aperçoit, au sommet des collines ou dans la plaine d'alentour, des églises, des chapelles et des couvens. Parfois on en trouve dans une bourgade plus qu'il n'en existe dans mainte cité populeuse de France ou d'Italie, et la forme élégante de leur toiture prête un charme toujours nouveau à l'effet de ces constructions.

Hier matin, au point du jour, nous atteignîmes la dernière station qui précède la ville de Nijneï.

Quelques instans auparavant deux ours d'une belle taille avaient traversé la route à peu de distance de notre équipage.

Nous étions alors sur un plateau fort élevé, qui s'étendait à perte de vue à notre droite, tandis que vers la gauche il se terminait brusquement et rejoignait par une pente escarpée la plaine immense du Volga. Nous distinguions les premières sinuosités du fleuve, à la distance de sept ou huit lieues, et son cours majestueux se dessinait à nos yeux depuis ce point éloigné jusqu'aux environs même de Nijneï. Quelquefois un ravin, creusé par la pluie, nous permettait également de plonger sur les eaux de l'Oka, dont le cours se déroule au pied du plateau sur lequel nous avançions, et suit jusqu'à Nijneï les contours de sa base sablonneuse. Cette échappée nous laissait voir sur le terrain plat qui sépare les deux fleuves en avant de leur jonction, la masse compacte des bazars de la foire, dont nous ne pouvions saisir encore que les larges dimensions, sans en distinguer les détails.

Enfin nous touchions aux premiers faubourgs de Nijneï, et une descente escarpée nous rapprocha des rivages du Volga, en nous introduisant dans la ville proprement dite.

Un grand mouvement y régnait. Les rues étaient encombrées de marchands et de détaillans, qui étalaient, colportaient, prônaient leurs marchandises,

et dont les conversations, les disputes et les cris produisaient un bourdonnement assourdissant. Cette cohue avait l'air d'un immense marché de campagne plutôt que d'un marché national, où vingt peuples divers viennent échanger les produits de leur industrie. En effet, ce n'était autre chose, et nous apprîmes alors seulement que la foire de Nijneï ne se tient point dans la ville, mais sur le rivage opposé de l'Oka, où nous résolûmes de chercher un logement.

Nous traversâmes les deux bras du fleuve. La foule devint encore plus impénétrable. Nous ne pouvions avancer qu'au pas, malgré le zèle de plusieurs cosaques, qui cherchaient vainement à nous frayer un passage, en distribuant des coups de lanières aux piétons. Après de longs efforts nous parvînmes près du bazar, immense carré de bâtimens, dont l'extérieur régulier porte trop peut-être l'empreinte de la civilisation, pour s'accorder bien avec le mouvement sauvage qui règne à l'entour.

Bientôt nous eûmes atteint *Kounavina*, petit village situé non loin du centre de la foire. On nous avait conseillé d'y prendre un logement; il nous fut difficile d'en trouver un. Les baraques du village étaient occupées par des marchands étrangers, principalement par des Tatars, et nous ne fûmes redevables du succès de nos recherches qu'à une circonstance que nous découvrîmes plus tard. On nous ap-

prit que les années précédentes notre domicile rustique avait servi de retraite à des filles publiques, dont près de deux mille se rassemblaient ici à l'époque de la foire. Cette année, à peine établies dans leur bazar ordinaire, ces malheureuses furent chassées par le gouverneur de la province. Leur exil laissa des logemens vacans.

Nous habitons une petite chambre, entièrement construite en bois de sapin. Nos meubles consistent en une table, quatre chaises de bois et une image de S. Nicolas, devant laquelle on a fixé une petite lampe. Il nous est impossible d'obtenir des lits. Nous avions exprimé le vœu de nous étendre sur de la paille fraîche; mais notre hôte, après deux heures d'absence, est rentré, portant, d'un air de triomphe, quelques poignées de foin d'une propreté fort équivoque. Nous payons cet appartement six roubles par jour.

Nos premiers arrangemens pris, nous eûmes hâte de retourner vers la scène mouvante, que nous avions traversée rapidement en arrivant.

Nous parcourûmes les bazars, les ponts, l'île sablonneuse de l'Oka. A chaque instant quelque objet nouveau réveillait notre intérêt et ralentissait notre marche. Nos courses s'étaient ainsi prolongées à notre insçu; le jour avançait et nous n'avions pris aucune nourriture. Dans les environs du bazar on nous avait montré des cafés russes, tavernes in-

fectes, où des moujiks et des Asiatiques s'abreuvaient de *kwass* et d'eau-de-vie. Mais les exhalaisons qui s'échappaient de ces réduits avaient suffi pour nous ôter le courage d'y pénétrer. On nous avait alors assuré que dans la ville nous trouverions un habile restaurateur. Aussitôt nous sommes en route, et, après une demi-heure de marche, nous arrivons, haletans, défaillans, couverts de poussière, à l'autre extrémité de Nijneï.

Cependant, notre guide se trouble, il hésite, se retourne, cherche de tous côtés, ne voit point son restaurateur, et vient enfin nous dire qu'il faut monter au Kremlin, si nous voulons nous mettre à table.

La faim nous laissait à peine la force de nous traîner jusqu'aux portes de ce Kremlin, dont les murs antiques couronnaient à quelques cents pieds au-dessus de nos têtes la crête escarpée de la colline. Arrivés sur le plateau, nous étions épuisés. Mais, en me retournant j'avais oublié la fatigue; j'étais tout entier à l'admiration. Une vue dont les vastes proportions formaient un ensemble majestueux, s'ouvrait devant nous. Je plongeais à la fois sur l'emplacement que nous avions parcouru depuis notre arrivée, et sur le pays d'alentour, dont les dernières ondulations bleuâtres se perdaient dans un horizon vaporeux. La ville elle-même de Nijneï couvrait le premier plan, qui s'échappait devant nous, pour rejoindre en gra-

dations brusques les rives de l'Oka et la plaine. Les maisons, bâties sur une pente aussi rapide, s'échelonnaient à nos pieds avec un charmant désordre et se rattachaient à la rangée régulière de jardins, d'églises et de maisons, qui garnissait la plage unie entre le fleuve et la base du plateau. Venait ensuite l'Oka, rivière large et tranquille, couverte de navires et de barques, et qui allait mêler ses eaux vers la droite à celles du célèbre Volga. Un large banc de sable occupait le milieu de son cours, et cette plage mobile était jointe aux deux rives par des ponts de bateaux sur lesquels s'agitait une foule bruyante. Des troupeaux de chevaux, des monceaux de marchandises, des milliers de chariots, de baraques, de tentes, couvraient cette île aride. Sur la rive gauche les bazars se développaient dans toute leur imposante régularité. Au-devant des longues rangées de boutiques s'élevait un palais d'une architecture élégante, qui rompait l'uniformité de ces lignes symétriques de toits et de magasins. Deux rangées de *Balagans* chinois dessinaient dans les airs la forme capricieuse de leurs toits irréguliers, surmontés par des flammes et de longues banderolles que les vents agitaient. Enfin, pour compléter l'ensemble de cet immense bazar, habité par des hommes d'origine, de mœurs, de religions si différentes, on voyait, à peu de distance les unes des

autres, une église grecque, une église arménienne et un temple mahométan.

Le Kremlin ou fort de Nijneï, dans lequel nous étions, est entouré d'antiques murailles, qui lui donnent un aspect pittoresque. Il renferme dans son enceinte différens monastères, un palais archiépiscopal et deux églises cathédrales, dans lesquelles on montre aux voyageurs les tombeaux des anciens souverains de Nijneï et celui du célèbre Cosme-Minine, le libérateur de la Russie au dix-septième siècle.

En nous levant de table, un nouveau désappointement nous attendait : j'avais envoyé quelqu'un dans la ville s'informer du logement des négocians français pour lesquels nous avions des lettres de recommandation. Notre messager revint au bout d'une heure et nous apprit que ses recherches avaient été sans résultat. Il nous restait l'espoir d'être plus habiles que lui. Nous allâmes quêter des renseignemens chez le gouverneur, à la police, à la poste; mais en vain. Jusqu'à présent nous sommes abandonnés à nous-mêmes, et à chaque instant nous éprouvons davantage le besoin de trouver un interprète, un guide expérimenté, au milieu de la foule industrieuse qui nous entoure.

LETTRE VIII.

Moscou, le 3 Septembre.

Notre excursion à Nijneï-Novgorod s'est terminée heureusement. Ma dernière lettre a dû vous apprendre que nous étions arrivés dans cette ville sous d'assez mauvais auspices; au moment où je vous écrivais, nous y étions sans amis, sans connaissances et presque sans dîner.

Cette position fâcheuse ne fut point de durée. Dès le lendemain nous trouvâmes les négocians auxquels nous étions recommandés, et leur obligeance devint pour nous une ressource précieuse.

Le hasard nous fit également faire une connaissance des plus agréables, celle du comte Polier, officier français, qui s'est fixé depuis quelques années en Russie. M. de Polier nous fit l'accueil le plus aimable; sa maison devint la nôtre, et l'amitié avec laquelle nous y étions traités, doubla pour nous les agrémens du séjour de Nijneï.

Nos journées presque entières étaient remplies par de longues promenades sous les bazars. Là nous

entrions tour à tour dans les magasins les plus curieux. Quelquefois nous pénétrions jusque dans les appartemens les plus retirés des Orientaux, pour nous accroupir avec eux sur des tapis, et partager une collation offerte avec grâce et cordialité.

Au coucher du soleil nous montions à la mosquée. Puis, quittant l'Asie pour l'Europe, nous terminions notre soirée dans les salons du palais impérial.

Nous ne négligions aucune occasion de profiter de la complaisance et des souvenirs de nos amis, pour recueillir quelque fait nouveau sur Nijneï-Novgorod et le mouvement commercial qui s'y reproduit tous les ans. Les indications qu'ils nous fournirent, jointes à nos propres observations, finirent par nous donner un ensemble de notions sur le marché le plus considérable qui se tienne en Europe et peut-être dans le monde entier.

La *foire de Nijneï-Novgorod* ou de *Makariew* doit son origine aux sanglans démêlés qui s'élevèrent entre les grands-princes moscovites et les tsars mongols, lorsque la Russie fut parvenue à s'affranchir du joug des Tatars et à contenir ses anciens maîtres dans les limites des royaumes de Kazan, d'Astrakhân et de Crimée. A cette époque il se tenait à Kazan un marché considérable, que les Russes fréquentaient en grand nombre. Il arriva qu'en 1506 le tsar Méhémet-Amine fit massacrer

tous les Russes qui s'étaient réunis dans sa capitale. Le grand-prince de Moscou, Wassili-Iwanowitch, défendit aux commerçans de son pays de se rendre sur le territoire de ses ennemis et leur désigna comme lieu de réunion avec les Asiatiques, le couvent de Makariew, situé sur la rive gauche du Volga, à vingt-cinq lieues environ de Nijneï. Ce marché nouveau, peu fréquenté d'abord, acquit progressivement de l'importance, et devint plus tard le centre des opérations commerciales de la Russie avec l'Asie. Au commencement du siècle présent il se tenait encore à Makariew. Il fut arrêté, sous le règne d'Alexandre, qu'il serait transféré à Nijneï-Novgorod.

Les magasins que le gouvernement fit alors construire sont disposés dans des bâtimens étroits et très-longs, qui forment ensemble un carré, coupé à l'intérieur par un grand nombre de rues et de places. Les boutiques sont au nombre d'environ quatre mille, et l'on m'assurait qu'en les plaçant toutes à la suite les unes des autres, elles auraient un développement de plus de quatre lieues.

Quelles que soient les dimensions de cette cité marchande, les magasins qui la composent ne pourraient contenir la totalité des marchandises apportées à Nijneï. Celles qui ne se détériorent point à l'air ou qui arrivent en chargemens trop considérables, sont exposées le long des rives de l'Oka et du Volga, soit en plein air, soit sous des tentes et

des hangars. Tels sont, par exemple, le thé, le sel, le fer, les pelleteries communes, les écorces d'arbres, etc.

Ces marchandises, jetées confusément sur un banc de sable inégal, entourées à toute heure de la journée par la foule des chalands, présentent l'aspect le plus pittoresque. Plus on se rapproche du pont de l'Oka et plus le mouvement devient animé : c'est là le passage pour se rendre à la ville; c'est là qu'on vient chercher les porte-faix et les commissionnaires, et c'est encore là que sont plusieurs centaines de cafés, de tavernes et de cuisines publiques, où plus de cinquante mille bouches prennent journellement une grossière nourriture.

Mais sur le pont le désordre est à son comble. Vous avez vu quelquefois une masse de piétons se heurter en courant dans un passage étroit : à la place de chacun de ces passans représentez-vous une voiture, un drochki, une charrette traînée par quatre chevaux et suivie par un troupeau de huit ou dix chevaux de rechange; figurez-vous ces attelages lancés au galop sur un pont dont les poutres se soulèvent avec un bruit épouvantable; placez, enfin, dans cette effroyable mêlée, des moujiks montés sans selle et sans bride sur des chevaux presque sauvages, des cosaques dont les coursiers sont toujours lancés ventre à terre, et plusieurs centaines

de piétons en costume oriental; et vous aurez une idée de la foule d'hommes, de chevaux et de voitures qui encombrent le pont de l'Oka.

Assis au bord de la rivière, je contemplais souvent ce désordre, et j'admirais également la beauté du tableau qui s'offrait à mes yeux. La ville de Nijneï se développait sur l'autre rive. Adossée contre une côte escarpée, elle semblait couronnée par les murs et les tourelles de son Kremlin. Devant la ville les eaux verdâtres du fleuve portaient plus d'un millier de navires. Les uns, construits par les Tatars du Volga, brillaient des couleurs variées dont ils étaient bizarrement peints; d'autres étaient ornés au sommet des mâts d'un grand soleil, dont les rayons, artistement travaillés, étaient resplendissans de dorures et d'une couche épaisse de couleur écarlate. Je distinguais avec étonnement trois bateaux à vapeur au milieu de cette navigation presque asiatique, et partout des détails piquans ajoutaient le charme de la nouveauté à l'ensemble de cette image d'un port de mer.

Mais c'est à la foule elle-même des marchands que nous aimions plus encore à nous mêler. Là chaque personne devenait pour nous un objet de curiosité.

La population ordinaire de Nijneï est de 12 à 15,000 ames. A l'époque de la foire elle s'élève jusqu'à 200,000, et parmi les élémens divers dont elle se compose alors, les Russes sont en majorité. Mais

l'on y compte également les Asiatiques par milliers. Les Boukhares, les Tatars et les Sibériens sont en première ligne. Après eux viennent les Persans, les Arméniens, les Kirguises, les Kalmouks, les Bachkirs, les Turcs de l'Asie mineure; enfin, quelques Indiens, Thibétains et Cachemiriens. Depuis long-temps les Chinois n'ont plus paru à Nijneï; leurs marchandises, amenées à Kiakhta sur les frontières de la Sibérie et du pays des Mongols, y sont achetées par les Sibériens, qui les transportent sur les rives du Volga.

Cette année les *Boukhares* sont entrés en Russie avec deux caravanes. La première était forte de 1500 chameaux; la seconde en comptait 2000[1]. Obligés à de longs détours par la crainte de se rencontrer avec des peuplades ennemies, ces caravanes mettent quelquefois au-delà d'une année pour arriver de la grande Boukharie jusqu'à Nijneï-Novgorod. Les marchandises qu'elles apportent consistent principalement en cotons bruts et filés, auxquels les Boukhares ajoutent des cachemires, des fourrures, du lapis-lazuli, du sable d'or, des turquoises et des perles. Ils vendent aussi une grande quantité de toiles de coton imprimées, qui, quoique très-mauvaises, sont d'un débit facile. La teinture seule en est bonne. Celle-ci même est remarquable;

---

1 Les chameaux ne sont point amenés à Nijneï. Habituellement on les laisse dans les environs d'Orenbourg.

car, à l'instar des Indiens et des Chinois, les Boukhares ont poussé l'art de la teinture à un haut degré de perfection.

Les marchands Boukhares portent une longue tunique en étoffe de soie ou de coton, liée par une ceinture au milieu du corps. Par-dessus ce premier vêtement ils passent un ample cafetan, à manches pendantes. Leur pantalon est fort large, et leur chaussure se compose d'une paire de bottes, dont ils garantissent les semelles avec des babouches de maroquin. Ils portent le turban et partagent également avec les Tatars l'usage des petites calottes ornées de galons d'or et d'argent, et celui des bonnets de drap garnis de pelisse.

La physionomie des Boukhares est empreinte d'une expression mâle, et souvent elle ne manque point de beauté. Leur tête est absolument dégarnie de cheveux. Chaque semaine ils la rasent, et même, lorsqu'ils tiennent à l'élégance, ils répètent cette opération tous les trois ou quatre jours. Leur barbe est l'objet de soins particuliers. Ils s'appliquent à la faire descendre à partir des oreilles jusqu'au-dessous du menton, en lui faisant suivre exactement la forme de la mâchoire inférieure. Les poils qui dépassent cette limite scrupuleusement observée, sont épilés, afin de laisser la peau absolument lisse.

C'est parmi les Boukhares qu'il faut chercher

les Orientaux les plus riches que la foire de Makariew attire en Russie. Ils arrivent ordinairement entourés d'une suite nombreuse de commis et de domestiques, qui leur obéissent au moindre signe.

On nous a fait l'éloge de leur caractère. Chacun vante leur droiture, et même la douceur de leurs mœurs domestiques. Et en effet nous avons fait la connaissance de plusieurs d'entre eux, dont les manières n'avaient rien de rude ni d'incivilisé : elles étaient affables et prévenantes.

Il en est un grand nombre auxquels on pourrait se fier sans crainte, pour pénétrer dans l'Asie centrale, et ce serait même une manière d'atteindre avec sécurité ces régions lointaines, dont je conseillerais le choix à ceux que tenterait une pareille entreprise.

Une dernière remarque que je dois vous communiquer sur les Boukhares, c'est qu'ils vendent à Nijneï plus de marchandises qu'ils n'en achètent pour les transporter chez eux. Ils emportent en monnaie d'or, et de préférence en ducats, l'excédant de numéraire qui reste en leurs mains.

Les *Tatars*, qui paraissent à la foire en plus grand nombre que les Boukhares, partagent la réputation de probité dont jouissent ces derniers.

Les provinces russes de Kazan, Simbirsk, Saratow et Astrakhân, que le Volga traverse depuis sa sortie du gouvernement de Nijneï jusqu'à son embouchure dans la mer Caspienne, sont habitées

par les descendans des Tatars qui régnaient autrefois sur ces pays. C'est de là que viennent principalement ceux que l'on voit à Nijneï et qui remontent le fleuve avec leurs chargemens de cuirs, de suif, de savon, de potasse, de chanvre et de crins. Le pays de Kazan en envoie une grande quantité, qui servent en qualité de porte-faix, d'interprètes et de commissionnaires. [1]

Les Tatars sont presque tous d'une laideur divertissante. Leur tête, exactement rasée, laisse paraître à nu les dimensions monstrueuses de leurs oreilles. Ils ont les os de la joue fort saillans, peu de barbe, une petite moustache et quelques poils très-longs, qui tombent sous leur menton. J'en ai vu dont les

---

1 La ville de *Kazan* est en grande partie mahométane. Les seuls chrétiens à peu près qu'on y rencontre, sont les employés du gouvernement, les seigneurs et leur suite. A *Astrakhân* il y en a moins encore, et l'on trouve dans cette dernière ville, outre les Tatars, un grand nombre de Persans et d'Arméniens, et des Indiens, auxquels on a permis d'élever une pagode.

Kazan a été incendiée il y a une dizaine d'années. L'empereur Alexandre a fait rebâtir la ville, qui est actuellement l'une des plus belles de l'empire. Plusieurs édifices, construits autrefois par les tsars mongols, ont échappé aux flammes.

A *Bolgari*, village situé à une trentaine de lieues au midi de Kazan, l'on voit les ruines de plusieurs bâtimens en brique et en pierres de taille, qui furent au treizième siècle la résidence de Batou-Khan.

traits comiques, et les petits yeux relevés à leur extrémité, m'ont rappelé la physionomie des Chinois. Le costume des hautes classes, c'est-à-dire celui des princes et des marchands, diffère peu de celui des Boukhares. Les ouvriers, au contraire, se distinguent par des vêtemens particuliers : un chapeau pointu de feutre gris leur sert de coiffure, et ils se couvrent le corps d'une blouze de toile blanche, traînant jusqu'à terre, garnie de rubans sur les coutures, et chargée d'ornemens en toile rouge et bleue, de la forme la plus bizarre.

Plus d'une fois nous avons mis à l'épreuve la bonhomie des Tatars. Il nous est arrivé de témoigner à plusieurs d'entre eux le désir de les dessiner, et quoique cette demande leur parût étrange, ils s'y prêtaient de bonne grâce. Ils posaient avec patience. D'autres se groupaient alors autour de nous, en prenant soin de ne pas intercepter la lumière : ils suivaient des yeux les progrès de notre travail et s'amusaient beaucoup de son exactitude, lorsqu'ils trouvaient quelque ressemblance dans les portraits que nous tracions.

Ces manières douces et tranquilles ne sont point le résultat d'une habitude de servilité. On dit les Tatars moins rampans que les Russes, et il était facile de s'apercevoir qu'à Nijneï l'action de la police s'exerçait avec plus de ménagemens que dans les autres villes de l'empire.

Les marchands *sibériens*, presque tous d'origine russe, portent le costume moscovite. Ils amènent en Russie les productions de leur pays glacial (des fourrures, des métaux, des dents de mammouth, etc.) et les marchandises que les Chinois leur vendent à Kiakhta, c'est-à-dire du thé, des nanquins, des étoffes de soie et d'autres articles d'une moindre importance, comme par exemple le musc, la rhubarbe et les porcelaines [1]. Il y a parmi ces marchands des gens qui sont plus que millionnaires, et c'est avec surprise que j'en trouvai qui s'exprimaient facilement en français et en anglais.

Les *Arméniens*, et plus encore les *Persans*, se font remarquer par la coupe pittoresque de leurs vêtemens et les brillantes couleurs des ceintures, des brodequins et des vestes de cachemire, qui relèvent l'élégance de leur costume.

Le commerce des eaux-de-vie de la Russie méridionale (entre autres celles de Kizlar et des plaines qui s'étendent au nord du Caucase) est principalement entre les mains des Arméniens.

Les Persans amènent peu de marchandises de leur pays [2]. Ils se bornent à faire le métier de reven-

---

1 A *Kiakhta* les Chinois prennent, en échange de leurs marchandises, des draps, des fourrures, des cuirs de Russie, des maroquins, etc.

2 La soie brute que la Russie tire de la Perse n'est point apportée à Makariew. Elle va directement à Moscou et dans

deurs. Leur trafic de schales turcs et d'autres étoffes du Levant, n'a pas beaucoup d'importance.

On doit placer dans la même catégorie les *Grecs* et les *Turcs*. Depuis deux ans, les hostilités entre la Russie et la Porte ont même empêché ces derniers de se rendre à Nijneï.

Les *Géorgiens* venaient autrefois en grand nombre à Makariew; actuellement on ne les y voit presque plus. Leur absence, nous a-t-on dit, est le résultat de la faculté de transit que le gouvernement leur a concédée à travers la Russie méridionale. Grâce à cet arrangement, le commerce d'exportation de la Géorgie s'est tourné vers l'Allemagne. Toutefois ce privilége n'est que temporaire. Il doit s'éteindre en 1831, et l'on croit qu'à cette époque la Russie reviendra sur une concession qui n'est pas sans préjudice pour sa prospérité intérieure.

Les *Kalmouks*, les *Kirguises* et les *Bachkirs* étaient également peu nombreux cette année. Ces nomades, qui vendent annuellement en Russie plusieurs milliers de chevaux sauvages, avaient conclu

---

quelques autres villes manufacturières, d'où souvent les soieries retournent dans leur première patrie, pour rivaliser avec celles que fabriquent les Persans.

Depuis une trentaine d'années l'éducation des vers-à-soie a été introduite dans le Midi de la Russie, et elle prend chaque année plus d'extension.

dès le printemps leurs marchés avec le gouvernement, dont les besoins en chevaux de trait et de cavalerie étaient doublés par suite des pertes éprouvées dans la campagne dernière.

Parfois on voit arriver à Nijneï, à la tête d'une partie de leurs troupeaux, des sultans kirguises, qui possèdent plus de 10,000 chevaux dans les steppes immenses où ils mènent une vie errante.

Quelques-unes des hordes qui obéissent à ces sultans, sont dépendantes de la Russie et fixées dans les plaines d'Orenbourg et d'Astrakhân. Tributaires des Russes, ces peuplades conservent néanmoins leur gouvernement particulier, mélange bizarre de liberté et de despotisme. Chez ces enfans du désert les affaires importantes sont décidées par un conseil de vieillards et de nobles, espèce de chambre représentative, où les coups de poignard et de massue servent quelquefois d'argumens aux orateurs. Les procès sont terminés par ces mêmes assemblées, et ce sont elles qui élisent les sultans et le *Khan*, chef suprême qui commande aux tribus réunies. Le khan est ordinairement choisi parmi les membres d'une famille dans laquelle cette dignité est depuis long-temps héréditaire. Son élection doit être confirmée par l'empereur, et le nouveau souverain, avant d'être couronné, prête serment d'obéissance à la Russie et jure de ne pas enfreindre les libertés traditionnelles de son peuple.

Pour achever de vous faire connaître la foule asiatique qui afflue à Nijneï-Novgorod, je dois vous citer encore les hordes de race *Tchoude* ou *Finnoise*, qui séjournent dans les gouvernemens limitrophes de l'Asie. Ces peuplades ne sont pas, comme celles dont je viens de parler, de sang tatar ou mongol, et ne suivent point comme elles la religion de Mahomet. Originaires d'Asie, elles sont étrangères aux Slaves, aussi bien qu'aux Tatars. Ce sont les débris d'un peuple qui, émigrant autrefois vers l'Occident, s'est fixé, il y a plus de dix siècles, dans la Finlande, la Laponie, les provinces Baltiques et dans une partie de la Lithuanie, contrées dans lesquelles les Tchoudes se sont maintenus jusqu'aujourd'hui au nombre à peu près de deux millions d'individus. Une partie de cette ancienne nation s'était arrêtée sur les confins de l'Asie. Elle s'y est démembrée en plusieurs tribus, qui, soumises tour à tour aux Tatars et aux Russes, sont entièrement déchues de leur puissance et sont restées plongées jusqu'à présent dans leur grossièreté primitive. Ces peuplades portent les noms de *Tchouvaches*, de *Tchérémisses*, de *Vogoules*, de *Morduans*, de *Permiens*. Elles vivent en nomades, chasseurs ou agriculteurs, dans les plaines qui s'étendent des monts Ourals aux rivages de la Kama et du Volga. Jusqu'à nos jours elles ont conservé leurs mœurs, leur costume et même en partie leur culte idolâtre. L'obstination qu'elles montrent à ne point

s'allier aux Russes, empêchera long-temps la fusion des deux nations, et sans doute il se passera des siècles avant que la civilisation fasse quelques progrès parmi ces tribus presque sauvages.[1]

A l'exception des Asiatiques, la foire de Makariew n'attire qu'un petit nombre de négocians étrangers. C'est principalement par l'entremise du commerce russe que ce centre d'échanges est mis en rapport avec le reste de l'Europe.

Les *Russes* forment, ainsi que je l'ai dit, la moitié au moins de la population commerçante de Nijneï.

Parmi ces marchands nationaux on en trouve de toute espèce, depuis des princes jusqu'à des esclaves. Le gros des affaires est entre les mains des négocians proprement dits, parmi lesquels on compte un grand nombre de *serfs à passe-port*. Quant aux seigneurs qui se mêlent des affaires commerciales, il y en a qui, propriétaires d'une partie des monts Ourals, viennent diriger la vente des fers, du cuivre ou du sel, qu'ils tirent de leurs domaines. D'autres arrivent à Nijneï avec des chevaux ou des ballots de laine, produits des haras et des troupeaux qu'ils possèdent dans les provinces les plus rapprochées; une troisième classe, enfin, se compose de gentilshommes ruinés,

---

1 Ces différentes peuplades forment ensemble un nombre d'environ 800,000 individus. Les Tchoudes ou Finnois ne sont autres que les anciens Scythes. (Schnitzler.)

qui cherchent à rétablir une fortune délabrée par des spéculations commerciales.

En parlant des différens peuples qui prennent part au commerce de Nijneï, j'ai eu l'occasion de nommer les principales marchandises qu'ils y apportent; il me reste à vous donner quelques détails sur ceux de ces objets dont le débit est le plus considérable.

Dès le premier jour, la vue de certaines marchandises étalées en quantités prodigieuses, me laissait entrevoir les proportions colossales des affaires qui se font à la foire. Tels étaient, par exemple, le *thé*, les *pelleteries* et les *cuirs*.

En arrivant nous avions passé devant plusieurs rangées de boutiques entièrement remplies de ballots de thé. Notre étonnement fut grand, en apprenant que c'étaient de simples échoppes de détaillans. On nous conduisit sur les bords du Volga; là nous vîmes, sur un espace de plusieurs werstes, d'immenses entassemens de ballots renfermant du thé; nous apprîmes que les caravanes de Sibérie en avaient apporté 2,000,000 de livres et que déjà le tout était vendu pour une somme d'environ 12,000,000 de roubles.[1]

---

[1] Il n'est question dans le cours de ces lettres que de roubles-papier. La valeur d'un rouble-papier est la même, à peu

Les pelleteries affluent à Makariew de toutes les parties de l'Asie septentrionale. Mais ce sont les contrées sibériennes qui fournissent les plus belles et les plus nombreuses. On en vend chaque année pour 8 à 9 millions.

Le cuir est envoyé principalement par le pays d'Astrakhân. Produit des troupeaux innombrables que les Tatars, les Kalmouks et les Kirguises élèvent dans cette province, il est ensuite répandu, non-seulement dans la Russie, mais dans l'Europe entière.[1]

En général le commerce de Nijneï présente, dans

---

de chose près, que celle d'un franc; il se subdivise en cent copeks.

Le commerce du thé est entre les mains de plusieurs riches négocians de Pétersbourg et de Moscou. Les caravanes qu'ils font arriver de Kiakhta remportent, au-delà des Ourals, tant pour les Chinois que pour la consommation des Sibériens, du vin, des liqueurs, des drogues, de l'indigo, de la cochenille, des cuirs, mais surtout des draps et de la toile.

1 Dans le gouvernement d'Astrakhân le prix d'un bœuf d'une belle taille ne se monte pas à plus de 25 ou 30 francs. Une grande partie du bétail qu'on y tue est exclusivement destiné à la fabrication du *suif*. A cet effet la chair est soumise à une opération qui la dessèche entièrement et lui donne la dureté du bois. La Russie exporte annuellement pour 30 à 40 millions de suif, et Nijneï est un des principaux lieux d'entrepôt de cette marchandise. Les cuirs vendus à la foire ont une valeur de 3 à 4 millions.

chacune de ses branches, un immense développement. Concentrées dans l'espace de quelques semaines, ses opérations embrassent la plus grande partie des échanges qui se font d'une moitié de l'empire à l'autre, des provinces du Nord à celles du Midi, de l'Orient à l'Occident, de l'Europe à l'Asie.

Ainsi, par exemple, les *étoffes de coton*, apportées à Nijneï, et qui sont presque toutes de fabrication russe, ont une valeur de 15 à 18 millions. Les *toiles de chanvre et de lin* y viennent en assez grande quantité pour approvisionner le Nord de l'Asie. On vend 1,650,000 quintaux de *sel*. Les *eaux-de-vie* (distillées dans les plaines du Midi) sont envoyées dans toute la Russie septentrionale.[1] On estime de 9 à 10 millions la valeur des *soieries* provenant des manufactures de Moscou et de l'étranger. On fait des achats de *savons* pour 600,000 roubles; de *denrées coloniales* pour huit à dix millions; de *liqueurs* et de *vins étrangers* pour

1 La culture de la vigne, introduite dans le midi de la Russie depuis un siècle environ, a pris, sous le règne d'Alexandre, beaucoup d'extension sur les rives du Don et dans les plaines entre Azow et la mer Caspienne. Soit inhabileté de la part des vignerons, soit mauvaise qualité du sol, les résultats obtenus ne sont pas très-satisfaisans, et l'on est obligé de convertir en eau-de-vie la plus grande partie du vin récolté.

plus de quatre millions, et de poissons salés pour 1,500,000 roubles.

Les divers objets fabriqués avec le bois de pin, de cèdre, de chêne et de tilleul, dans les provinces limitrophes des monts Ourals, couvrent un espace de près d'une lieue. Ce sont de longues rangées de tonneaux, remplis d'une potasse excellente; des milliers de chariots et de *Kibiktes;* des jantes de roues, façonnées avec une seule branche de chêne, que l'on a pliée dans sa verdeur, et qui, disposées symétriquement, s'élèvent dans les airs comme les murs et les tourelles d'une forteresse. Plus loin les Tatars de Kazan exposent les nattes, les couvertures, les toiles d'emballage, les sandales et les câbles, qu'ils confectionnent avec les filamens intérieurs de l'écorce du tilleul. Partout les marchandises, rassemblées par monceaux, semblent préparées pour servir à la consommation d'une moitié de notre continent.[1]

---

1 Les *cotons de Boukharie,* qui cette année formaient la charge de 2 à 3000 chameaux, arrivent ordinairement bruts; mais on en vend également qui ont été ouvrés dans les filatures de Samarkand et de Bokhara. Les Boukhares, dont le voisinage dispense les Russes de chercher au-delà des mers une denrée coloniale devenue un objet de première nécessité, prennent à leur tour à Nijneï des toiles de chanvre et de lin. Ils en emportent, ainsi que les Tatars et les cosaques du Tanaïs, des chargemens considérables dans les qualités communes et mi-fines.

Les *laines,* que la Russie fournit en abondance, ne sont

Mais ce sont surtout les productions métalliques dont l'abondance excite l'étonnement des étrangers. Amenées à Nijneï-Novgorod de tous les points de la chaîne ouralienne, elles sont envoyées ensuite dans chaque province de la Russie d'Europe, ou dirigées, par milliers de quintaux, sur les ports de la Baltique, de la mer Noire et de la mer Blanche, pour être expédiées à l'étranger.

L'exploitation des richesses enfouies dans le sein des monts Ourals est aujourd'hui d'une haute importance, et son influence sur la prospérité de la

---

apportées à la foire qu'en petites quantités. La noblesse des provinces orientales entretient des troupeaux de moutons, dont la race s'améliore tous les jours; mais l'époque habituelle de la foire de Makariew correspond à celle du lavage des laines, de manière que l'on a établi pour cette seule marchandise, dans plusieurs villes de l'intérieur, des marchés périodiques, qui se tiennent au printemps et en automne. La valeur des draps et autres marchandises de laine vendues à Nijneï, se monte à 3 millions.

Les chargemens de *sel*, annuellement amenés par les bateliers du Volga et de la Kama, équivalent au quart de la consommation totale de l'empire. Ils se montent à cinq millions de pouds. Autrefois ils étaient de sept millions. Mais l'importation du sel d'Angleterre dans les ports de la Baltique ayant été permise depuis quelques années, les provinces les plus rapprochées de la mer ont cessé de s'approvisionner à l'intérieur. Le sel est d'une extrême abondance dans les collines servant de contre-forts aux Ourals et dans les plaines

Russie, sensible déjà depuis plusieurs années, pourra quelque jour devenir décisive. Car, en effet, pour ne parler ici que des mines d'or, l'on conçoit combien l'augmentation de leurs produits hâterait le développement d'un pays qui trouve dans l'abondance et l'extrême variété de ses productions les premiers élémens de force, mais dont les progrès sont arrêtés par la faiblesse de ses revenus publics, par le mauvais état de ses finances; en un mot, par le défaut d'argent, qui se fait sentir dans les caisses des spéculateurs aussi bien que dans

---

qui les avoisinent. On le trouve par couches de plusieurs centaines de lieues d'étendue, et l'on exploite également un grand nombre de sources et de lacs salés. A Nijneï le poud (33 livres de France) se vend 1 rouble 50 copeks, y compris un droit de 60 copeks, prélevé par le gouvernement.

Les bateaux plats sur lesquels on amène le sel sont d'immenses bâtimens, dans la construction desquels il n'entre que du bois de sapin et pas la moindre parcelle de fer. Le tonnage de chacun de ces navires est d'environ 1,800,000 livres, et tel est dans ce pays le peu de valeur du bois, qu'après avoir été déchargés, ils sont vendus 3 à 400 roubles pièce.

Les *denrées coloniales*, envoyées par l'entremise du commerce maritime de Pétersbourg, de Riga et d'Arkhangel, sont expédiées dans la moitié orientale de la Russie, dans la Sibérie et le Turkestan. Elles sont même transportées en partie jusqu'en Chine; car les caravanes sibériennes achètent beaucoup de cochenille mexicaine, pour la revendre aux Chinois qui fréquentent les marchés de Kiakhta.

celles de l'État[1]. Si l'exploitation de ces mines précieuses devait prendre, comme tout le fait présager, un accroissement rapide, la rareté du numéraire cesserait d'exister. Tout prendrait une face nouvelle. Des fonds plus considérables seraient appliqués à l'armée, à la marine, aux diverses branches d'administration, actuellement en souffrance. Les capitaux afflueraient vers l'industrie, encore si languissante, et lui donneraient un essor qui lui a manqué jusqu'à présent. La Russie, devenue à l'intérieur plus active et mieux administrée, serait plus indépendante et plus menaçante au dehors; car elle produit au-delà des besoins de ses habitans, et, sans l'insuffisance de son industrie, elle pourrait, mieux qu'aucun autre pays, s'affranchir des secours étrangers.

Nos relations nous ont permis de recueillir quelques renseignemens sur les mines d'or, et en général sur toute la chaîne ouralienne.

Ces montagnes, qui couvrent un espace de 7000 lieues carrées d'Allemagne, se prolongent du Nord au Midi, depuis la mer Glaciale jusqu'au milieu des steppes Kirguises, en suivant une direction presque droite, semblable à celle des Cordillères d'Amé-

---

1 Les évaluations les plus élevées portent les revenus de la Russie à 450,000,000 de francs, avec une dette de 1,200,000,000.

rique. La barrière naturelle qu'elles forment entre l'Asie et l'Europe n'est point d'un accès difficile. A peine leurs cimes les plus élevées atteignent-elles une hauteur de cinq à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et leurs sommets aplatis, doucement inclinés vers les vallées, présentent en beaucoup d'endroits une continuité de plateaux, qui rendent le passage très-facile. Garnies de forêts, souvent vierges encore, sillonnées par des vallées sauvages, et traversées par de nombreux cours d'eau, leur aspect, dans la région moyenne, retrace, dit-on, celui de l'intérieur des Vosges et de la Forêt-Noire.

Les Ourals, précédés du côté de l'Europe par des montagnes secondaires et des chaînes de collines, se perdent dans les plaines par gradations légères. Vers l'Asie la descente est plus rapide; on y trouve moins de terres accumulées contre les roches primitives, et les richesses minérales s'y montrent presque à découvert. Cette circonstance a fait concentrer la plupart des mines et des usines sur le versant oriental.

Les productions minérales de la chaîne ouralienne sont d'une extrême variété. Les filons et les couches de fer, de cuivre, d'or et de sel y sont d'une abondance extraordinaire ; l'on y trouve également du plomb, de l'argent, du platine, du soufre, de l'alun, du charbon de terre, plusieurs

espèces de pierres précieuses[1], du marbre, de l'amiante, du gypse et un grand nombre d'autres substances d'une utilité plus ou moins générale.

Ces richesses, négligées pendant une longue suite de siècles, avaient été mises à profit, du moins en partie, à une époque reculée. Les vestiges d'anciens travaux souterrains, découverts de nos jours, ont fourni la preuve irrécusable que les mines de l'Oural furent autrefois exploitées par un peuple, venu sans doute de l'intérieur de l'Asie; mais dont le nom et les destinées sont également inconnus.

Après sa disparition ces mines restèrent fermées jusque vers le milieu du dix-septième siècle. On en rouvrit alors quelques-unes. A cet effet les souverains moscovites firent venir d'Allemagne un certain nombre d'ouvriers qui dirigèrent les premiers travaux. Mais ces entreprises avaient lieu sur une petite échelle. Pierre le Grand comprit le premier l'importance qu'on pourrait leur donner; il fit ouvrir de nouvelles mines, fonda la ville d'Écatherinenbourg, établit à ses frais différentes usines, et encouragea, par des concessions de terres, les efforts des particuliers. Sous son règne, cependant, et celui de ses premiers successeurs, les mines de fer et de cuivre étaient les seules à peu près que l'on exploitât. Plus tard l'existence des

---

1 Des topazes, des améthistes, des chrysolithes, et depuis peu des diamans.

filons d'or fut reconnue; mais une législation tyrannique ne permit guère d'en profiter. Un oukase avait ordonné que tous les filons découverts à l'avenir reviendraient de droit à la couronne, avec le terrain nécessaire pour les exploiter, sans que l'ancien possesseur du fonds pût exiger la moindre indemnité. Dès ce moment toutes les voix qui avaient proclamé la possibilité d'ouvrir une foule de mines d'or gardèrent le silence, et le gouvernement, qui pensait mettre la main sur les richesses d'un autre Pérou, se vit en face d'un grand nombre de propriétaires, résolus à nier l'existence des veines d'or qui traversaient leur sol.

On prit alors le parti d'envoyer en Sibérie des commissaires chargés de faire des fouilles. L'ignorance d'une partie de ces agens permit aux seigneurs de les tromper facilement; les autres se faisaient payer leur silence, ou profitaient de leur ministère pour exercer des vexations tyranniques. Alexandre mit un terme à ce scandale. Dès le commencement de son règne les lois sur les mines éprouvèrent des modifications importantes, et en 1822 un oukase régla définitivement cette matière. Cette ordonnance permet la libre exploitation des veines d'or découvertes dans les domaines privés, et n'impose d'autre charge au propriétaire que le paiement d'un droit fixe de dix pour cent du produit. Aussitôt les filons et les bancs de sable aurifère reparurent en abondance. On s'em-

pressa de les exploiter, et cette industrie prend tous les ans plus d'extension.

Dans le courant de 1819 on n'avait recueilli dans les Ourals que 25 pouds d'or (825 livres de France). En 1823 le produit fut de 4500 livres, et dans cette même année, sept à huit mille ouvriers étaient occupés dans les mines et les lavages. Enfin, cette année-ci le poids de l'or recueilli a été de 9900 livres.[1]

La plus grande partie du travail est aujourd'hui concentrée sur les sables aurifères, dont on a trouvé des couches considérables au pied de la chaîne ouralienne, sur un développement d'environ 2000 werstes en ligne droite et une surface de plus de 2500 lieues carrées.[2]

---

1 Le quart à peu près des mines d'or appartient à la couronne; les autres sont des propriétés particulières.

2 On suppose que ces sables sont des débris d'anciennes montagnes, que des commotions successives ont fait disparaître. Ils gisent ordinairement à deux pieds de profondeur, dans des terrains gypseux et argileux, contenant des cailloux de quarz et de serpentine, ainsi que du cristal de roche et du spath commun. Souvent on recueille, dans les lavages de l'Oural, des morceaux d'or vierge, pesant deux, trois et quatre livres. Leur forme arrondie et bosselée, et la couleur grisâtre de leur surface, leur donne beaucoup de ressemblance avec des pommes de terre. Dans le lavage de Tsarewo-Alexandrof, l'un des plus célèbres de Sibérie, on a donné le nom de *Jardin des pommes de terre*, à un terrain qui s'était trouvé particulièrement riche en productions de ce genre.

L'occasion de voir de l'or brut des monts Ourals ne s'est pas présentée pour nous, soit que les ventes se fassent en Sibérie même, soit que l'on prît soin de cacher une marchandise aussi précieuse au fond de quelque magasin, connu des seuls acheteurs.

Je n'ai visité que les entrepôts de métaux communs, de cuivre, de fer et de plomb. Chaque année l'on apporte à Nijneï pour environ 2,500,000 roubles de *cuivre*. La vente du *plomb* est peu considérable. Celle des *fers* se monte à dix millions, et comme leur prix est fort modique, cette évaluation peut donner quelque idée de l'immensité des chargemens qu'envoient les maîtres de forges.

Les transports se font autant que possible par eau; ils occasionnent néanmoins beaucoup de frais, car la distance des lieux de fabrication aux différens points de vente est ordinairement de plusieurs centaines de lieues. L'imperfection des machines, dans un grand nombre d'usines, diminue également les bénéfices des propriétaires; et l'on assure que les employés placés par ces derniers à la tête de leurs établissemens, ne possèdent pas toujours des connaissances théoriques suffisantes.

Les résultats obtenus n'en sont que plus remarquables. Nulle part peut-être la fabrication du fer n'a été poussée à un plus haut degré de perfection : les échantillons qu'on nous a montrés feraient honneur

aux usines les plus renommées d'Angleterre et d'Allemagne.

L'abondance du fer dans les Ourals est extrême. On en trouve de toutes parts des veines inépuisables. Dans le district de Verkhotourié on a même découvert une colline, d'une circonférence considérable et d'une grande hauteur, entièrement composée de fer magnétique pur.

Une peuplade Vogoule avait autrefois choisi le plateau de cette montagne métallique (nommée le *Blagodat*) pour y célébrer les grossiers mystères de son culte. En 1735 un homme de cette horde se laissa entraîner à dérober les offrandes déposées sur l'autel de son fétiche. Il s'enfuit à Ékatherinenbourg, et apprit aux Russes l'existence de la colline consacrée. Comblé de présens par le gouvernement, il consentit à recevoir le baptême; puis il eut l'imprudence de retourner au milieu de sa tribu. Bientôt après les Vogoules, en punition de sa trahison, le brûlèrent à petit feu sur la cime même du Blagodat. Les Russes ne tardèrent point à en prendre possession, et ils élevèrent à cette même place une petite chapelle et un monument en fer à la mémoire du néophyte.

Depuis le milieu du dernier siècle on a constamment exploité le Blagodat. Chaque année on en retire environ 500,000 quintaux de minérai, qui sont mis en fusion dans les hauts-fourneaux du

voisinage; et cependant l'on s'aperçoit à peine aujourd'hui que l'on ait entamé ce trésor.

Les entrepôts dans lesquels on traite à Nijneï de la vente du fer et du cuivre, portent les noms de plusieurs familles des plus distinguées. On nous a montré successivement les bureaux de la comtesse Strogonof, de MM. Démidoff et de la comtesse P...

L'origine industrielle de quelques illustrations nobiliaires ne doit point surprendre dans un pays où les chefs de l'État s'arrogèrent pendant long-temps le monopole du commerce, où la bourgeoisie fut presque toujours faible et méprisée, où les priviléges de la noblesse reviennent de droit à tous ceux qui s'élèvent au-dessus de la foule.

Les comtes Démidoff sont les descendans d'un maître mineur, qui possédait une petite usine sur les confins de la Sibérie. Pierre le Grand voulut récompenser son activité, et lui fit don du district qui l'entourait, avec liberté entière d'y étendre son industrie. Cette augmentation de terrain fut la source d'une fortune immense : le sol concédé renfermait les mines de fer les plus abondantes de la Russie, et par la suite leur produit fut employé à l'achat de différentes mines d'or des plus abondantes de l'Oural. [1]

---

1 Le noble usage que plusieurs Démidoff ont fait de leur fortune, mérite d'être cité. L'hospice des orphelins à Mos-

Héritière de la maison de Strogonof, la comtesse P... compte parmi ses ancêtres *Anika Strogonof*, riche marchand, que les annales moscovites nomment souvent avec respect et dont l'esprit d'entreprise a puissamment contribué à la conquête de la Sibérie. Anika vivait au milieu du seizième siècle, et c'est au pied des monts Ourals, sur les rives presque désertes de la Tchoussovaïa (dans le pays de Perme), qu'il avait établi le centre de son commerce.

Il exploitait dans ces solitudes des salines considérables. Les populations des contrées environnantes étaient devenues en quelque sorte tributaires de son industrie, et de toutes parts lui venaient des pelleteries, qui formaient alors encore la monnaie courante dans une partie de ces provinces. Parfois des hommes d'une physionomie et de mœurs étrangères se montraient aussi pour prendre part à ce commerce d'échange. Leur patrie lointaine, presque inconnue aux Russes, était située au-delà des Ourals; ils apportaient des fourrures supérieures en finesse à celles de la Russie même, et tout

---

cou doit à leurs donations une partie de ses immenses richesses. Ce fut également un membre de cette famille qui, en 1805, créa l'Institut des hautes sciences et le pensionnat noble à Jaroslaw. En 1772, un Démidoff fonda la première école de commerce de Russie.

semblait indiquer que leur pays en fournissait abondamment. Strogonof s'en assura. Peu de temps après, ses propres caravanes traversaient les monts Ourals, descendaient en Sibérie et trafiquaient avec les Tatars, les Ostiaks et d'autres peuplades qui habitaient cette triste région. Les richesses d'Anika croissaient ainsi de jour en jour. Mais la tyrannie moscovite, avide de s'approprier toutes les sources de prospérité, eut bientôt connaissance de celle-ci. A cette époque le trône de Moscou était occupé par le tsar Ivan IV Wassiliévitch, qui avait réuni sous son sceptre les différentes principautés russes, et continué le système d'envahissement, commencé par son grand-père Ivan III, et poursuivi jusqu'à nos jours par tous les souverains de la Russie. Ivan IV voulut obtenir par les armes les avantages que Strogonof s'était assurés par ses paisibles entreprises. Il envoya des troupes en Sibérie. Cette première tentative n'eut d'autres résultats que des massacres injustes. Dès que les soldats moscovites eurent repassé l'Oural, les Sibériens recouvrèrent l'indépendance.

Quelques années plus tard un célèbre aventurier se présente chez Anika, traînant à sa suite une horde de six mille brigands, braves et déterminés comme lui-même. C'était *Yermak Timophéiévitch*, un chef de cosaques.

Il venait des rives du Tanaïs, d'où, pendant long-temps, il avait répandu la désolation sur la

Russie méridionale. Ivan Wassiliévitch, fatigué des incursions des cosaques sur les terres de la tsarie, avait envoyé contre eux une armée formidable : il les avait écrasés par le nombre, et d'après ses ordres on avait mis à mort les chefs qui étaient tombés entre les mains de ses généraux. Yermak seul s'était échappé. Remontant le Volga, puis la Kama, et enfin la Tchoussovaïa, il était arrivé près des salines d'Anika Strogonof.

Le marchand lui fit bon accueil et prodigua des secours à ses compagnons épuisés; recourant ensuite au moyen le plus sûr de s'affranchir de la présence d'un hôte aussi turbulent, il fit luire à ses yeux l'espoir du butin, parla de la Sibérie, de ses fourrures, de ses richesses, et lui traça la route qu'il devait suivre à travers les Ourals pour trouver cet Eldorado hyperboréen. Yermak se mit en route à la tête de ses fidèles cosaques. C'était en 1580. Il franchit l'Oural avec des peines infinies, et lorsqu'il parvint dans les plaines asiatiques, il n'avait plus avec lui que cinq cents guerriers. Cependant il n'hésita pas de se porter au centre du royaume de Coutchoum-Khan, prince mongol, du sang de Gengis-Khan, qui avait établi sa résidence sur les bords de l'Irtyche. Il lui livra bataille, le défit, s'empara de sa capitale et s'y fortifia. Mais, voyant s'affaiblir tous les jours davantage la poignée de braves qui l'entouraient, il prit le parti d'envoyer un de

ses officiers auprès du tsar moscovite, avec ordre de faire hommage de sa conquête à cet ancien ennemi et de lui demander des secours, afin qu'il pût s'y maintenir. Ivan, qui depuis long-temps connaissait le secret d'agrandir ses États sans affronter des périls personnels, saisit avec empressement cette occasion de valider le titre de *Souverain des contrées sibériennes*, qu'il s'était arrogé depuis la tentative exécutée quelques années auparavant. Il envoya des troupes à Yermak. Avant leur arrivée en Sibérie, celui-ci avait péri. Les Russes poursuivirent ses conquêtes. Successivement on les poussa davantage vers l'Orient, et un siècle après la mort d'Yermak, l'autorité des tsars était reconnue dans l'Asie septentrionale, sur une étendue de 8,000 werstes, jusqu'aux rivages du grand Océan. Cinq cents cosaques avaient préparé la soumission d'un pays dont la surface dépasse de beaucoup celle de l'Europe entière.

Les Strogonof, qui, pour ainsi dire, avaient ouvert le chemin aux armées russes, ne furent point oubliés; ils obtinrent la concession d'une immense étendue de terres, et sous le règne de Pierre le Grand le chef de cette famille possédait à lui seul la plus grande partie du gouvernement de Perme, c'est-à-dire un terrain, presque désert à la vérité, mais qui égalait en superficie le tiers du royaume de France.

Ce riche patrimoine a été morcelé depuis. Ses débris sont tombés en partage à un grand nombre d'héritiers, et tel d'entre eux retire aujourd'hui des usines établies sur ses terres, 3 à 400,000 quintaux de sel, autant de fer et de cuivre, et plusieurs centaines de livres d'or. L'un d'eux me parlait d'un procès que ses hommes d'affaires avaient commencé pour lui relativement à la propriété d'une forêt de 600,000 arpens, et l'issue de cette contestation semblait à peine l'intéresser. Quelle valeur, il est vrai, le bois peut-il avoir dans une province où le voyageur fait souvent, à travers une même forêt, trente ou quarante lieues en ligne droite, sans rencontrer la moindre trace d'habitations humaines?

Nijneï-Novgorod est le point central où le commerce russe se rencontre avec celui de l'Asie, et c'est principalement un entrepôt commun pour le négoce intérieur de l'empire. Les opérations commerciales qu'on y traite et dont j'ai esquissé quelques détails, s'appliquent annuellement, dans leur ensemble, à un total de marchandises d'une valeur

de 100 millions environ. Trois cinquièmes au moins de ces marchandises sont d'origine russe; le reste provient des autres parties de l'Europe et de l'Asie, ainsi que des plantations américaines.

A côté de ce commerce, qui ne traite que par masses et par chargemens de caravanes, il s'en fait un autre, dont l'étendue est plus restreinte et qui intéresse le pays de Nijneï seulement et quelques provinces environnantes : c'est un trafic de détail, embrassant toutes les marchandises que j'ai nommées et quelques autres d'une moindre importance. C'est ainsi que nous avons trouvé plusieurs magasins occupés par des jouailliers, des horlogers et des marchandes de modes parisiennes. D'autres, qui étaient encombrés de croisées déjà garnies de leurs vitres, de meubles, de cartons et de papier, de coffres sibériens ornés de ciselures et de ces images saintes, dieux pénates des Russes, qui parfois sont peintes avec toute la naïveté, mais aussi toute la roideur de l'école allemande du seizième siècle.

On a dit que l'existence de ces marchés périodiques, sur lesquels la population entière d'un pays vient se pourvoir d'objets de toute espèce, était le plus souvent une preuve de la difficulté des communications, de la langueur du commerce et de l'insuffisance d'une industrie qui a pris racine dans quelques localités seulement. Le spectacle de la foire de Makariew m'a confirmé dans cette idée. J'ai vu dans

les bazars différentes marchandises qui font les plus grands détours pour parvenir chez les fabricans, et ensuite chez les consommateurs. Les peaux d'Astrakhân, par exemple, passent sur le Volga devant Kazan pour arriver à Nijneï; elles y sont achetées par des tanneurs de Kazan, et ceux-ci reviennent l'année suivante avec ces mêmes peaux converties en cuir, qui sont en partie rachetées par des Tatars d'Astrakhân.

Gêné par l'immensité des distances, restreint par la rareté des grandes fortunes et des connaissances industrielles, entravé par l'instabilité d'une législation capricieuse et par l'empire de la routine, le commerce intérieur de la Russie n'a pas établi sur tous les points des relations directes et rapides.

L'état des fabriques et des manufactures répond moins encore aux besoins de la population. Et cependant la nature a mis des ressources incalculables à la disposition des Russes. Tous les objets de première nécessité et un grand nombre de ceux qu'on transforme aisément en articles de luxe, sont produits par leur pays en quantité surabondante. Que l'industrie vienne à s'exercer sur ces masses inertes, qu'elle se répande, active et entreprenante, sur le sol entier de cette immense contrée, et la Russie, l'on n'en saurait douter, deviendra de tous les États de l'Europe celui qui pourra le mieux se

suffire à lui-même. Cette époque, du reste, est encore éloignée. La composition de la nation russe arrête l'essor de l'activité industrielle, et cet obstacle n'est pas de nature à être promptement surmonté.

Depuis le commencement du siècle actuel le nombre des fabriques s'est considérablement augmenté; les souverains ont secondé de leur mieux cette ardeur nouvelle, et dès aujourd'hui Moscou, Riga, Pétersbourg, Toula et quelques autres cités, méritent le nom de villes manufacturières. Mais ce ne sont là que des commencemens; l'impulsion générale n'est point donnée et ne pourra l'être de long-temps.[1]

---

1 Les chiffres suivans pourront servir à prouver la faiblesse comparative de l'industrie russe. En 1829 le nombre des établissemens industriels de tout genre, qui existaient en Russie, s'élevait, d'après des documens officiels, à 5244, et celui des ouvriers qu'on y employait, à 225,000. En admettant donc que sur la population totale, qui est de 60 millions d'ames, 200,000 familles ou 1 million d'individus soient adonnés à l'industrie, on sera sûr d'être plutôt au-dessus qu'au-dessous de la réalité. D'un autre côté, des calculs authentiques établissent qu'en Angleterre le nombre des familles employées dans l'industrie est au nombre total des familles comme 1 : 2 $\frac{1}{3}$. Cette proportion étant en Russie, ainsi qu'on vient de le voir, comme 1 : 60, il s'ensuit que l'Angleterre renferme, proportion gardée, 25 *fois plus d'industriels* que la Russie.

Parfois deux cent mille hommes sont réunis à Nijneï; je vous ai parlé des affaires qui les y amènent; il me reste à dire quelques mots sur leurs plaisirs.

Ceux du peuple n'ont rien de caractéristique. Comme chez nous, c'étaient des bateleurs, des écuyers, des ménageries, et surtout des tavernes qui faisaient les frais des divertissemens.

Des cafés particuliers étaient réservés aux classes plus relevées. La foule qui s'y rassemblait offrait un mélange pittoresque de costumes, de physionomies et d'habitudes. On parlait à la fois, dans ces salles, toutes les langues européennes et presque toutes celles de l'Asie, et l'on pouvait y voir, assis autour d'une même table, le Mahométan, le Catholique, le Grec, le Protestant, le Juif et l'Arménien.

Dans la soirée ces réunions se reproduisaient au palais impérial, où l'on ouvrait au public plusieurs salons décorés avec luxe.

Nous assistâmes dans ces appartemens à l'un des bals de souscription qu'on y donne tous les quinze jours. La fête était brillante. Les dames, presque toutes de la noblesse de Nijneï, se distinguaient par l'élégance et le luxe de leur toilette. La société des hommes était mêlée, et, chose étonnante pour

la Russie, l'aristocratie ne craignait point de déroger en dansant avec cette foule plébéienne.

La plupart des personnes qui assistaient au bal s'exprimaient facilement en français; beaucoup d'entre elles paraissaient même se servir de notre langue de préférence à la leur, et cet usage, répandu sur les confins de l'Asie, à plus de mille lieues de Paris, était bien de nature à nous inspirer un certain orgueil national.

Une salle de spectacle a été construite auprès des bazars. Il est curieux d'y voir un public composé de Russes, de Tatars et de Boukhares, applaudir avec enthousiasme les œuvres de Mozart ou de Rossini.

On ne saurait trop louer le gouvernement des soins qu'il a pris pour faciliter à chacun le libre exercice de son culte.

La Russie est un des pays où la tolérance est exercée avec le moins de restrictions. Le Mahométan peut y bâtir sa mosquée, l'Indien son temple, le Juif sa synagogue, et l'idolâtre lui-même offre librement à son fétiche ses hommages et ses sacrifices. [1]

1 On compte en Russie 4 millions de Mahométans. Ils habitent surtout la Tauride et les gouvernemens qui faisaient autrefois partie des tsaries d'Astrakhân et de Kazan. Les Arméniens sont au nombre d'environ 400,000, les Juifs de 600,000. Quant aux idolâtres, qu'on trouve principalement

A Nijneï les Grecs, les Luthériens, les Mahométans et les Arméniens possèdent des bâtimens spacieux pour y célébrer le service divin, et dans le cimetière de la ville on enterre indistinctement les hommes de toutes les religions.

Nous n'avons point négligé de visiter fréquemment la mosquée; ordinairement nous y allions le soir. Le *Muézim* paraissait sur le balcon du minaret quelques instans avant le coucher du soleil. Il appelait à haute voix les fidèles à la prière. Aussitôt les musulmans préludaient aux exercices religieux par les ablutions d'usage. Ils s'approchaient des canaux creusés parallèlement aux bazars et lavaient successivement leurs mains, leurs oreilles et leur tête. Quant à l'ablution des pieds, la plupart se bornaient à ôter leurs babouches et à passer une main mouillée sur d'épaisses bottes de cuir.

On nous laissait pénétrer librement dans la mosquée. Un cosaque montait la garde à la porte.

Les murs de la salle où se faisaient les prières n'avaient aucun ornement. Un riche tapis oriental, couvrant le plancher, formait la seule décoration du temple. Dans un coin de la salle s'élevait une petite chaire; l'Iman doit y monter les vendredis pour prononcer un sermon devant les fidèles.

---

dans les provinces asiatiques, leur nombre est évalué à près d'un million.

Les musulmans arrivaient en foule, laissant leurs babouches dans les corridors et sur les escaliers; quelques-uns même se dépouillaient d'une partie de leurs vêtemens, et ceux qui portaient un turban, en détachaient l'une des extrémités pour la laisser flotter sur l'épaule. Ils se plaçaient en ordre sur plusieurs rangs serrés. L'Iman était devant eux et récitait parfois d'un ton nazillard une courte prière. Les fidèles observaient le plus profond silence; ils faisaient avec recueillement leurs prières mentales, et à de courts intervalles ils suivaient tous à la fois les mouvemens du prêtre, qui se prosternait, frappait la terre de son front, puis se redressait pour s'accroupir sur les talons ou se relever entièrement. Quand la prière touchait à sa fin, chaque musulman faisait quelques pas à reculons et se retirait ensuite sans proférer une parole.

Des spectateurs chrétiens se réunissaient en grand nombre dans la mosquée, et les musulmans paraissaient supporter sans peine la présence de ces infidèles. Un jour cependant l'un de ceux-ci ayant craché par distraction sur le tapis consacré, nous vîmes s'approcher de lui, les yeux étincelans de colère, un vieux Boukhare, qui le saisit vivement et le jeta hors du temple.

Une solennité religieuse des Arméniens m'attira, la veille de mon départ, dans leur église.

Cet édifice présente intérieurement la forme

d'une croix grecque, dont l'une des branches est occupée par le sanctuaire; celui-ci forme une espèce d'estrade, haute de deux ou trois pieds, qui ne communique point avec la nef de l'église au moyen de marches ou de gradins, et sur laquelle on monte par des escaliers et des portes latérales. Des rideaux fixés sur le devant de ce lieu saint, et qui sont tirés plusieurs fois pendant l'office, achèvent sa ressemblance avec la scène d'un théâtre.

La réunion des Arméniens était nombreuse, et celle des curieux de toute religion, Grecs, Russes, Tatars, Juifs et Persans, ne l'était pas moins.

Quelques-uns des Arméniens portaient le costume européen; mais au premier coup d'œil leur physionomie les faisait reconnaître. Le feu de leurs regards, leur teint basané, leurs cheveux et leurs moustaches du noir le plus prononcé, la forme arquée de leur nez et tout l'ensemble de leur visage, indiquait leur origine. On l'eût devinée d'ailleurs au zèle qu'ils mettaient à s'acquitter des pratiques les plus minutieuses recommandées par leur église. Cette dévotion machinale, à laquelle l'esprit semblait rester étranger, me faisait établir entre leur culte extérieur et celui des musulmans une comparaison tout à l'avantage de ces derniers.

Les cérémonies religieuses me rappelèrent celles des églises gréco-russes. La voix sonore des prêtres n'y est également soutenue par aucun instrument;

mais leurs chants, auxquels se mêlent parfois ceux des fidèles, portent un caractère particulier, dont la rudesse est étrangère aux cantiques russes. Ils commencent sur une mesure extrêmement lente, qui, s'animant graduellement, finit, après un crescendo assourdissant, par un véritable allégro du genre le plus trivial et le plus bizarre.

Une cérémonie qui n'est d'usage, m'a-t-on dit, que le 30 Août de chaque année, termina le service. On apporta deux plateaux chargés de fruits au milieu de l'église; un prêtre les bénit. Placés sur l'estrade qui forme le sanctuaire, ils furent ensuite abandonnés à la discrétion du public; chaque Arménien s'empressa de prendre sa part du butin consacré. A peine les prêtres parvenaient-ils à mettre un peu d'ordre dans le pillage et à calmer les rivalités qui surgissaient entre quelques-uns des prétendans.

Les prières pour l'empereur et la famille impériale, litanies d'une espèce nouvelle, qui remplissent pour ainsi dire exclusivement le service grec en Russie, ont également lieu dans les églises arméniennes. Pareille obligation est imposée dans toute l'étendue de l'empire aux Juifs, Mahométans, Grecs-Unis, Luthériens, etc.

Les dissidens, répandus en grand nombre sur le sol de la Russie, paient de la même manière la tolérance que le gouvernement exerce à leur égard.

Connus sous le nom de *Raskolniks* (hérétiques) ou de *Vieux-croyans*, ils se divisent en un grand nombre de sectes, dont quelques-unes ont leur siége principal dans le gouvernement de Nijneï-Novgorod.

L'origine de leur schisme remonte au milieu du dix-septième siècle. Il fut occasioné par une décision du concile national, tenu en 1666, qui ordonna la révision des anciennes traductions de la Bible. Les Raskolniks, qui se détachèrent alors de l'Église dominante, eurent à supporter des persécutions longues et cruelles. Les chefs de secte furent arrêtés, condamnés à mort et exécutés comme de vils criminels. Ces atrocités ne firent qu'enflammer l'enthousiasme des sectaires, et le désespoir les poussant au fanatisme, on les vit rechercher le martyre.

Pierre le Grand mit un terme à la rigueur que son père et son frère avaient déployée contre les vieux-croyans, et se borna à ordonner qu'ils paieraient un impôt double et qu'ils se distingueraient par un morceau de drap rouge attaché sur les épaules.

Ce ne fut que sous le règne de Catherine II qu'ils obtinrent une entière liberté religieuse. On les affranchit de la charge du double impôt, et on leur accorda la permission de bâtir des églises, à condition d'y faire célébrer l'office divin par des prêtres consacrés dans l'église orthodoxe.

Aujourd'hui le nombre des Raskolniks, quoi-

qu'il ait diminué dans les derniers temps, est encore de 3 à 400,000 individus. La plupart des cosaques du Don et des cosaques asiatiques, ainsi qu'un grand nombre de Sibériens, appartiennent à l'une ou à l'autre de leurs soixante-douze sectes différentes.

Plusieurs de ces sectes se distinguent par des pratiques barbares et une superstition fortement empreinte de cruauté. C'est ainsi que dans l'une d'elles les néophytes doivent se soumettre à une opération qui les rend inhabiles à se reproduire. Il y a dans cette secte une quantité de marchands opulens. La communauté ne pouvant se maintenir que par un prosélytisme actif, ceux qui en font partie finissent habituellement par se donner un fils adoptif, auquel leur fortune est assurée, à condition d'embrasser leur croyance et de se soumettre à tous les sacrifices qui sont la suite d'un tel engagement.

Le gouvernement tolère ces infamies. D'autres communautés cependant se sont attiré la vindicte publique. On nous a, par exemple, assuré que près de Moscou l'on avait découvert et puni une congrégation de vieux-croyans qui communiaient avec du sang humain. Ces monstres dérobaient des enfans nouveau-nés, les enfermaient dans des tonneaux garnis à l'intérieur de clous et de couteaux, et les roulaient ainsi du sommet d'une colline dans

la plaine. Ils recueillaient ensuite leur sang, qui avait, d'après eux, beaucoup de ressemblance avec celui de Jésus-Christ. On a décimé ces Raskolniks, et les coupables désignés par le sort ont été exilés en Sibérie. Tel du moins est le récit que nous a fait une personne digne de foi.

Le comte M.... nous a parlé d'une autre classe de Raskolniks, répandue dans le pays de Nijneï, et chez laquelle tout se fait *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*

La communauté des femmes est établie parmi les sectaires, sous la seule condition de ne la mettre en pratique qu'après avoir invoqué la Trinité. Un accident de voiture ayant obligé le comte M.... de s'arrêter dans la cabane d'une femme de cette secte, il la vit entourée de plusieurs enfans. Ignorant les préceptes de la communauté au milieu de laquelle cette jeunesse avait pris naissance, il demandait à leur mère où était son mari. « Je n'ai point de mari, répondit-elle, et Dieu merci! je n'ai été l'épouse de personne. » — Mais ces enfans sont à vous? — « Oui; c'est la Trinité qui les a fait naître. » Et en même temps elle jetait par la fenêtre un verre dont son hôte s'était servi et qui dès-lors devenait impur à ses yeux.

On nous avait conseillé de prendre, pour retourner à Moscou, la route de Kostrôma et de Jaroslaw, qui nous aurait fait suivre pendant une quarantaine de lieues les rivages boisés du Volga, et qui ensuite, dit-on, traverse le jardin de la Russie du Nord, si quelque chose peut s'appeler de ce nom dans un pays comme celui-ci. Mais, faute de temps, nous reprîmes le chemin de Mourome et de Vladimir.

LETTRE IX.

Moscou, le 5 Septembre.

De même que Rome et Constantinople, Moscou s'élève sur sept collines. Cet emplacement sur un terrain fortement ondulé, arrosé par une rivière à cours sinueux, semble calculé avec art pour faire ressortir tout ce qu'il y a d'original dans l'architecture asiatique de la cité des tsars. Souvent, placé sur une légère éminence, on découvre à ses pieds une partie considérable de la ville, tandis qu'autour de vous s'élancent les faîtes bizarres, les toitures riches et légères d'antiques édifices. Leur assemblage forme comme une seconde ville aérienne, dont l'ensemble éblouit, dont les détails séduisent. Il est impossible de voir avec indifférence cette réunion si élégante et si neuve de tous les genres et de tous les caprices d'architecture, cette profusion presque fantastique de monumens élevés dans le goût arabe, grec, gothique, persan, tatar, étincelant d'or et d'argent, et brillant des couleurs les plus vives.

Dans les rues on ne trouve point, comme à Pétersbourg, cette immensité trop régulière, ces proportions mal combinées. Leur largeur n'est point excessive; elles se coupent sans symétrie, et les mouvemens du terrain produisent d'heureux accidens. Plusieurs larges boulevards, plantés de beaux arbres et décorés de fleurs, prolongent à travers la ville une longue guirlande de verdure. Les habitations se groupent avec désordre; leurs toits aplatis, se dépassant les uns les autres, sont dominés à leur tour par des coupoles, des flèches et des minarets. Les palais, entourés de plantations, semblent des châteaux plutôt que des hôtels, et près de ces somptueux édifices viennent se ranger des maisonnettes en bois, peintes avec soin, des églises, des monastères, des parcs, et jusqu'à des champs, des pâturages et des lacs.

L'aspect du peuple qui anime cette ville lui donne un attrait de plus aux yeux de l'étranger. On se plaît à observer le mélange de simplicité, de rudesse et de bonté, qui caractérise ces êtres sans culture, et ce sentiment de crainte, plutôt que d'amour, qui les pousse à toute heure auprès des images saintes, exposées dans les rues et les carrefours. Le type étranger que portent les traits de leur visage, leurs barbes touffues et ces amples cafetans, retenus au milieu du corps par une ceinture orientale, semblent ne point appartenir à une nation européenne.

Le mauvais temps interrompit aujourd'hui les courses que nous faisions à travers la capitale. Nous cherchâmes un refuge dans le *Gostini-Dvor.* Ce bazar contient plusieurs milliers de boutiques, et c'est là que le commerce de Moscou concentre la plupart de ses opérations, depuis les ventes les plus modiques jusqu'aux spéculations les plus vastes.

La façade principale du Gostini-Dvor occupe l'un des côtés de la *Place des boutiques*, qui se développe au pied des murs gigantesques du Kremlin.

Au milieu de cette place, ou pour mieux dire de ce plateau, s'élève, sur un piédestal de granit, un groupe colossal en bronze, représentant le bourgeois Minine et le prince Pojarskoï.

Ces héros libérateurs se dévouèrent, il y a deux siècles, à l'affranchissement de leur pays, et ils surent y parvenir, l'un par son or, l'autre par son épée. Livrée aux maux de l'anarchie, après l'extinction de la race de Rurik, épuisée par la tyrannie des Godounof, des Chouiskii et des *Faux Démétrius*, qui souillaient un trône usurpé, la Moscovie était devenue la proie des Polonais, et Vladislas s'était fait couronner au Kremlin[1]. C'est alors que Pojarskoï et Minine, natifs l'un et l'autre du pays de Nijneï-Novgorod, unirent leurs efforts pour la commune délivrance. Le prince se mit à la tête des troupes

---

[1] 1610.

entretenues par les trésors du marchand; Moscou fut assiégé, Vladislas chassé, et la Russie fut enfin rendue à elle-même.

Le sculpteur[1] chargé de retracer l'histoire par le bronze, a réussi dans son travail.

La pose des deux héros est pleine de noblesse, et si un examen sévère fait découvrir quelques défauts de détail et des proportions incorrectes, du moins on ne peut refuser à l'ensemble un juste tribut d'éloges.

Le piédestal porte cette inscription : *Au bourgeois Minine et au prince Pojarskoï, la Russie reconnaissante;* et s'il faut en croire le statuaire, c'est au *bourgeois* que revient la gloire d'avoir commencé la lutte que soutint la nation russe contre ses oppresseurs. Car il a représenté Minine, animé déjà de l'enthousiasme de sa belle cause, et manifestant, par l'expression énergique de ses traits, la volonté de sauver sa patrie ou de périr pour elle; tandis que Pojarskoï, tristement assis, n'est pas sorti de l'abattement dans lequel l'ont plongé les maux de la Moscovie, et commence seulement à se ranimer aux exhortations belliqueuses du marchand de Nijneï. Ce fut donc un homme de cette classe, aujourd'hui si faible et si peu nombreuse, qui devint le sauveur de la Russie : c'est en lui qu'on doit

---

1 M. Martoss.

reconnaître le premier moteur de l'heureuse révolution qui donna le sceptre à l'aïeul de Pierre le Grand.

Nous parcourûmes pendant quelques heures les passages couverts du Gostini-Dvor. Ces bazars moscovites, imitation exacte de ceux des Orientaux, ne rappellent en rien le luxe et l'élégance des boutiques de nos pays. Les galeries sont étroites, sales, mal éclairées, et se ressemblent à tel point, qu'un étranger s'égare facilement dans cet immense labyrinthe.

L'extérieur des marchands présente la même uniformité. A moins d'être Russe, on ne saurait, au premier coup d'œil, reconnaître parmi eux quelque différence de fortune, de manières, d'éducation.

Un élément principal de variété manque d'ailleurs dans ces boutiques : on n'y rencontre absolument que des hommes, comme si la réclusion des femmes, héritage des mœurs asiatiques, s'était maintenue jusqu'aujourd'hui parmi les basses classes du peuple.

Revêtus de l'ancien costume national et assis avec une gravité digne des Osmanlis, les marchands profitent de chaque instant de loisir pour entamer une partie de dames ou d'échecs. L'amour du gain, cependant, les maintient en éveil. Prônant à haute voix l'excellence de leurs marchandises et dépréciant les boutiques voisines des leurs, ils poursuivent les

passans de leurs offres de service, avec une persévérance plaisante au premier abord, mais qui finit par lasser la patience la plus exercée.

Doués d'une grande finesse, ils devinent sans peine le degré d'expérience des chalands, et malheur à celui qui traite avec eux sans méfiance! Leur mauvaise foi est passée en proverbe, et même les gentilshommes russes paraissent prendre à tâche d'en avertir les étrangers.

Je dois ajouter que les marchands adressent à la noblesse des reproches du même genre. Eux aussi prétendent que les gentilshommes n'ont point de conscience en affaires, et qu'il faut plus de soins et d'habileté pour amener un grand seigneur à payer ses dettes, que pour terminer la spéculation la plus difficile.

L'exemption de la contrainte par corps, dont le privilége est assuré à la noblesse, explique, sans l'excuser, ce travers des gentilshommes. Forts de cette inviolabilité personnelle, les seigneurs se laissent facilement entraîner à faire des dettes, et délivrés de la crainte d'un déshonneur public, ils ont moins de répugnance à contracter des obligations, alors même qu'ils prévoient ne pas pouvoir les acquitter.

D'un autre côté, les marchands, privés en partie du soutien de la loi, sont réduits à un rôle honteux, propre à exercer la plus funeste influence sur leurs mœurs et leur caractère. Ce n'est que dans une

humble attitude et la prière sur les lèvres, qu'ils doivent s'approcher de leurs nobles débiteurs : c'est en les fatiguant par des larmes, qu'ils parviennent à obtenir le remboursement de leurs créances. Faut-il donc s'étonner de trouver chez un grand nombre d'entre eux la mauvaise foi jointe à la bassesse, quand on se rappelle en même temps cette passion du gain si universelle parmi les Russes, et qui autrefois déjà faisait dire à Pierre le Grand: « Je ne me sers pas des juifs dans mon empire; je connais mes Russes! »

LETTRE X.

Moscou, le 8 Septembre.

Avant d'essayer de vous décrire les édifices et les établissemens publics de Moscou, je dois vous donner quelques détails sur la topographie de cette capitale, dont on disait avec raison qu'elle est une province plutôt qu'une ville.

Je vous ai parlé de sa situation, de ses collines et du cours de la Moskva, qui, arrêtée à plusieurs reprises par les mouvemens du terrain, serpente comme un ruisseau et décrit au milieu de la ville les courbes les plus gracieuses. Cet immense emplacement est partagé en plusieurs enceintes, qui s'enveloppent et s'emboîtent pour ainsi dire les unes dans les autres.

Au centre de la ville s'élève le *Kremlin* ou Fort. Il occupe le plateau d'une colline, et sa forme extérieure est à peu près celle d'un triangle, dont l'un des côtés s'appuie contre le rivage escarpé du fleuve. Ses murs élevés, au-dessus desquels on

vit flotter, à trois siècles de distance, les étendards victorieux des hordes asiatiques et ceux de l'armée la plus brave et la plus instruite de l'Europe : ces murs, souvenir majestueux des temps où l'art de la guerre était encore ici dans l'enfance, sont couronnés de créneaux à formes sarrazines. Des tours, dont les flèches élancées s'élèvent à une hauteur considérable, les interrompent de distance en distance, et cinq portes d'une architecture antique et pittoresque prolongent leurs voûtes humides à travers ces constructions à la fois élégantes et massives.

La seconde enceinte est attenante à la partie orientale du Kremlin : c'est le quartier des marchands, qui porte en russe le nom de *Kitaï-Gorod*. Ses murailles, flanquées de portes et de tourelles irrégulières, lui donnent extérieurement l'aspect d'une forteresse arabe.

Au pied des murs du Kitaï-Gorod et du Kremlin s'étendent de grandes esplanades, qui, par leur extension, l'irrégularité de leurs contours et les mouvemens du sol, ressemblent beaucoup moins à des promenades publiques qu'à un terrain réservé pour y dresser un camp et pour y exécuter des évolutions militaires. Peut-être a-t-on voulu jadis isoler de cette manière les quartiers les mieux fortifiés de la ville, afin de les tenir à l'abri d'un coup de main et d'enlever aux assaillans la possibilité d'approcher à couvert de ces derniers boulevards.

A partir des esplanades commence le troisième quartier, nommé *Biélo-Gorod* ou Ville-blanche. Autrefois une muraille, percée d'un grand nombre de portes, formait l'enceinte de ce quartier et suivait ses contours sur un prolongement de cinq à six werstes. Catherine II la fit abattre. Elle est remplacée par un large boulevard, planté de jeunes tilleuls.

Les trois quartiers dont ce boulevard marque les limites, sont les plus anciens de Moscou. Les habitations y sont bâties avec plus de solidité que dans les autres parties de la ville. Celles en bois n'y sont actuellement plus nombreuses, et bientôt ces fragiles demeures seront entièrement remplacées par des maisons de briques et de pierres. Toutes ces constructions, tant les anciennes que les nouvelles, ont un caractère qui leur est propre. Leurs toits, presque plats, sont couverts en cuivre, en tôle ou en planches, jamais en tuiles. On donne à ces couvertures une couche de couleur verte ou brun-rouge, tandis que les murailles sont peintes en jaune clair ou en blanc. Renouvelées tous les trois ou quatre ans, par ordre de la police, ces couleurs conservent un éclat qui est éblouissant dès que le soleil vient à jeter ses rayons sur la ville. De là une fraîcheur de coloris toute méridionale; un brillant, qui parfois même trancherait d'une manière pénible pour la vue, s'il n'était tempéré par les groupes de verdure qui s'élèvent au milieu des habitations.

Les trois premiers quartiers ont également plus que les autres l'aspect d'une ville. Les maisons s'y touchent; on y voit peu de terrains qui ne soient bâtis, et si les rues n'y paraissent pas toutes très-animées, on peut y reconnaître du moins le mouvement d'une riche capitale.

Mais quand on a traversé le boulevard, pour entrer dans le quartier suivant, qui entoure les premiers comme un immense anneau, et plus encore quand on a pénétré dans les faubourgs, on trouve la campagne mêlée à la ville. Là, plus de maison qui n'ait son jardin ou même son champ. Parfois on dirait un village transporté au milieu de la capitale, avec ses bois, ses pâturages et ses ruisseaux; mais un village entremêlé de parcs, de châteaux, de casernes, de superbes hôpitaux, d'un nombre infini d'églises et de chapelles, enfin, de plusieurs monastères à murs crénelés, qui semblent autant de forteresses asiatiques répandues sur les collines de la ville.

Le quatrième quartier[1] se termine, comme le troisième, par un boulevard, au-delà duquel se développent les faubourgs.

La limite extérieure de ceux-ci est marquée par un rempart de quelques pieds d'élévation, garni d'une vingtaine de barrières. Cette dernière enceinte

---

1 Le *Zemlianoï-Gorod* ou Ville de terre.

de Moscou a plus de dix lieues de tour, et comme la population habituelle de la métropole ne dépasse point 250,000 ames, on comprend aisément qu'il doit se trouver un grand nombre de quartiers déserts dans une ville d'une semblable étendue.[1]

Je m'attendais à rencontrer des traces nombreuses du célèbre incendie; mais elles deviennent journellement plus rares, et celui qui n'aurait point connaissance de cette catastrophe, ne pourrait plus actuellement la deviner en parcourant Moscou.

Les deux tiers des habitations de la ville étaient devenus la proie des flammes; aujourd'hui déjà le nombre des édifices reconstruits dépasse de plusieurs milliers celui des maisons réduites en cendres. En général, depuis cette époque, la ville a gagné en embellissemens, et on n'a point négligé de tirer quelques petits avantages de cet immense désastre. Cependant les changemens qu'elle a subis ne sont pas très-considérables, et l'on peut se convaincre par l'inspection de gravures exécutées avant 1812, que l'aspect de Moscou est resté dans son ensemble tel qu'il était autrefois. En restaurant les grands édi-

1 Durant l'hiver la population de Moscou s'accroît souvent d'un tiers. Cette augmentation provient de l'arrivée des seigneurs, qui reviennent de la campagne avec une foule de serviteurs, comme aussi de la migration des *serfs à passeport*, qui habitent leurs villages pendant l'été et travaillent en hiver dans les villes.

fices publics, qui avaient moins souffert que les palais de bois et les cabanes des particuliers, on a conservé leurs formes et jusqu'à leur décoration antique, et Moscou, renaissant de ses ruines, est restée asiatique, comme nos soldats l'avaient trouvée en la saluant du premier cri d'admiration et de triomphe.

Mes récits vous conduiront le plus souvent au Kremlin. C'est là que l'histoire du peuple russe semble se perpétuer dans les édifices, qu'on y voit confusément répandus : c'est un musée de monumens où rien ne ressemble à rien, et dans lequel l'Europe et l'Asie, le Nord et le Midi, le moyen âge et les temps modernes, sont représentés tour à tour par des clochers, des palais et des créneaux.

Nous y entrâmes ce matin de bonne heure, en passant par la porte de *Krasnoï* ou du Sauveur. Ce bâtiment est devenu l'objet d'une espèce de culte de la part des Russes, depuis, dit-on, que l'ange du Seigneur s'est reposé sur son faîte, en précédant l'armée de Pojarskoï. Il n'est permis d'en approcher que la tête découverte, et les Russes qui traversent cette porte sacrée, ne manquent jamais de manifester leur dévotion par de nombreux signes

de croix; le cocher sur son siége, le porte-faix courbé sous le poids de son fardeau, le général sur son cheval de parade, personne, enfin, ne se croit en droit de s'affranchir de ce pieux devoir.

En sortant de la porte du Sauveur, on arrive sur l'esplanade, d'où l'on a ce coup d'œil magnifique qui nous causa un plaisir si vif il y a quelques semaines. Les murailles du Kremlin, qui, sur les autres côtés de l'enceinte, garnissent le sommet de la colline et interceptent la vue, descendent ici jusqu'au rivage de la Moskva, et rien n'empêche les regards de se porter sur tout le bassin de la rivière.

C'est de ce côté qu'une portion de l'enceinte a été endommagée par l'explosion des mines que Napoléon avait fait creuser en quittant Moscou. Mais le dégât ne fut point considérable, et déjà il est complétement réparé. L'idée de l'entière destruction du Kremlin, qui s'était répandue en France sur la foi d'un bulletin de la grande armée, était heureusement erronnée. Nous n'avons point laissé ici un aussi triste souvenir.

Il serait difficile de donner une description exacte de la disposition des bâtimens renfermés dans le Kremlin. Là, point de rues, point de places régulières. C'est un large plateau sur lequel sont disséminés deux monastères, plusieurs chapelles, trois églises cathédrales, un arsenal, six ou sept palais

et quelques autres édifices. C'est une admirable confusion. A mesure que l'on avance, le point de vue change; les arceaux, les coupoles et les flèches se groupent d'une manière nouvelle, mais toujours belle, toujours séduisante.

Pendant plus de quatre siècles, les événemens qui ont modifié le sort de la Russie, se sont accomplis ou préparés dans cette enceinte.

Les grands-princes de Moscou, d'abord si faibles et bientôt si puissans, y tenaient une cour sauvage. Leurs cendres sont déposées dans l'une de ces églises. Sur cette esplanade la Russie fut mainte fois humiliée dans la personne de son chef, qui écoutait en silence les messages insolens d'un suzerain tatar. Plus tard les Polonais y célébrèrent leurs triomphes éphémères. Au pied de ces palais les Strélitz accouraient à leurs assemblées tumultueuses, donnaient et enlevaient la couronne. Et, s'il faut évoquer des souvenirs plus glorieux, c'est dans ce même Kremlin qu'on célébrait des fêtes triomphales, quand la Moscovie se releva d'un long esclavage; c'est là qu'un *Dmitri-Donskoï*, le premier vainqueur des Mongols, apporta les trophées de sa victoire, et que les tsars, ses successeurs, vinrent déposer les couronnes de Kazan et d'Astrakhân, devant lesquelles les grands-princes s'étaient si longtemps prosternés dans la poussière.

A l'une des extrémités de la grande esplanade s'é-

lève la tour d'*Ivan-Veliki* (Jean le Grand). Ce clocher a la forme d'un de ces minarets longs et minces que l'on voit auprès des mosquées de l'Orient, avec la différence qu'il a des dimensions gigantesques et que ses premiers étages ont une forme octogone. Sa coupole d'or domine à la fois les édifices de la ville et ceux du Kremlin; et le soir, quand les rayons du soleil déjà près de disparaître s'arrêtent encore et se brisent en gerbes de feu sur cette surface éclatante, cette immense tour blanche, couronnée d'une brillante auréole, semble un cierge immense qui éclaire la cité des tsars.

Nous montâmes sur le clocher. Toute la pompe orientale de Moscou s'étalait à nos pieds. Depuis les coupoles du Kremlin, jusqu'aux parcs et aux châteaux répandus sur les collines des faubourgs, nous embrassions d'un seul coup d'œil l'immensité de la capitale. Cette variété si élégante et si riche de somptueux édifices, de jardins, de rivières, de ponts, de forêts et d'étangs, remplissait au loin l'horizon.

Redescendus sur la terrasse du Kremlin, nous entrâmes au *Palais du trésor*. Devant la façade principale on a disposé plusieurs centaines de canons, enlevés aux Français dans la retraite de 1812; trophées pénibles pour la vue d'un Français, dans cette ville où des souvenirs de gloire se confondent avec les regrets et la douleur.

Les couronnes et les sceptres, exposés dans le palais du trésor, rappellent cette longue suite de princes, de grands-princes, de tsars et d'empereurs, qui se sont succédé pendant neuf siècles sur le trône de la Russie. Les empiétemens qui ont fait grandir peu à peu les États moscovites, et la marche de cette puissance de l'est à l'ouest, de l'Asie vers l'Europe, y sont attestés par de brillans trophées.

Là, comme partout en Russie, on voit les traces de la transition subite qu'ont éprouvée, sous le règne de Pierre le Grand, les mœurs et les habitudes. On les reconnaît dans la forme des joyaux de la couronne, qui, asiatique avant cette époque, est alors devenue européenne.

Au milieu de ces richesses accumulées depuis tant de règnes, les objets les plus anciens se font remarquer par la perfection de leur travail. Il semblerait qu'ils appartiennent à une ère de prospérité pendant laquelle les beaux-arts auraient fleuri dans ces contrées; comme si la Russie, que le seizième siècle a trouvée en proie à la barbarie, avait eu autrefois déjà une époque de culture. C'est qu'effectivement telle fut en Russie la marche de la civilisation. Les premiers successeurs de Rurik s'étaient rapprochés des empereurs de Byzance; attirés par l'espoir du butin vers une région méridionale, ils y avaient puisé des mœurs, des idées et des croyances nouvelles. Alors on avait vu la civilisation de ces

Slaves, auparavant si grossiers, croître à l'égal de leur puissance; la Russie avait ses poètes, ses historiens, ses ménestrels. Mais deux siècles s'étaient à peine écoulés, et cet état prospère était arrivé à son déclin. Le morcellement du pays avait commencé. Patrimoine d'une infinité de princes ardens à rompre les liens qui les unissaient entre eux, la Russie avait perdu sa vigueur et s'épuisait en guerres civiles. Bientôt elle devint une province asiatique, et dès-lors, séparée de l'empire grec par des hordes mongoles, elle tomba dans cet abaissement dont elle fut tirée plus tard par la persévérance d'un Ivan III et le génie d'un Pierre le Grand.

Le château impérial que nous visitâmes en sortant du palais du trésor, est un bâtiment de peu d'apparence. Il fut habité en 1812 par Napoléon. Une terrasse le sépare de l'ancien palais des tsars. Celui-ci, presque abandonné aujourd'hui, fut construit au seizième siècle, m'a-t-on dit, par Ivan IV, et fut souvent le théâtre des cruautés de son fondateur, le Néron de la Russie. Pierre le Grand y vit le jour. Ses fenêtres en ogives, les arabesques dont ses murs sont couverts, les rampes de pierre taillées en festons, qui semblent serpenter le long de ses galeries extérieures, tous ces détails d'architecture lui donnent un aspect qui plaît et fait revivre des souvenirs du temps passé.

En quittant le Kremlin, nous descendîmes dans

les jardins qui occupent l'emplacement des anciens fossés de la forteresse. Les murs, qui s'élèvent d'un côté, atteignent une hauteur prodigieuse et dominent cette étroite vallée, parsemée d'arbustes et de fleurs. Un ancien pont, qui traversait le ravin pour rejoindre l'une des entrées du fort, est actuellement au-dessus de la promenade avec ses tourelles sarrazines et son portail gothique.

Autrefois la *Néglinnaïa* coulait au milieu de ces fossés et se jetait à leur extrémité dans la Moskva. On a détourné ses eaux par un canal souterrain, et des allées couvertes du sable le plus fin remplacent son ancien lit. . . . .

La Néglinnaïa n'est pas la seule rivière qui porte à la Moskva le tribut de ses eaux, dans l'enceinte même de la capitale. On voit encore au milieu de la ville la *Iaousa*, dont le lit étroit et profond offre à quelques époques de l'année un volume d'eau considérable. Pierre le Grand lança sur les ondes rapides de ce torrent sa première chaloupe, construction déjà vermoulue, qu'il découvrit par hasard, et dont la vue fit naître en lui la grande idée d'une marine nationale; c'est la même barque que, plus tard, il fit couvrir de lames d'or et d'argent, qu'il transporta sur la Néva, et dont il dirigeait le gouvernail, tandis que ses vaisseaux de guerre étaient obligés de la saluer tour à tour.

En traversant les faubourgs, la Iaousa coule au

milieu des villas les plus élégantes. Ces habitations sont occupées pendant quelques mois de l'année seulement; éloignées du centre de la ville, on les considère comme faisant partie de la campagne. Les jardins qui les entourent ont souvent une étendue considérable; j'ai visité l'un de ces parcs urbains, qui n'a pas moins de quarante hectares de surface; et en général on compte dans l'intérieur de Moscou plus d'un millier de jardins.

Ceux qui garnissent la rive droite de la Moskva sont dans une délicieuse position. Une chaîne de collines se développe le long du fleuve; sur leur penchant s'élèvent des palais ombragés de vieux arbres, embellis par des groupes de fleurs et d'orangers; en face se présentent la ville de Moscou, le Kremlin et ses monumens couronnés d'or.

Ces parcs se prolongent sans interruption jusque vers le plateau de la *Montagne des moineaux*. C'est du haut de ce tertre que notre armée aperçut en arrivant l'antique capitale de la Russie et qu'elle embrassa d'un seul coup d'œil la majestueuse étendue de Moscou et l'attrayante variété de ces jardins, qui devaient lui sembler un Éden à l'issue d'un désert.

L'empereur Alexandre avait, au moment de la délivrance de sa patrie, formé le vœu d'élever une église à l'endroit même d'où les Français avaient admiré d'abord leur conquête. Elle devait rivaliser de magnificence avec le chef-d'œuvre de Michel-

Ange. En 1817 on en posa la première pierre. Depuis on a consacré des millions aux opérations de nivellement; mais différentes sources, qui minent le terrain de la colline, ont successivement détruit les travaux commencés, et l'on croit aujourd'hui que le vœu d'Alexandre ne sera point accompli.

LETTRE XI.

Moscou, le 9 Septembre.

Dans un pays où une civilisation récente a été l'œuvre d'une seule volonté, où l'urbanité, les sciences et les beaux-arts ont été créés par oukase, on doit s'attendre à des contrastes singuliers.

Un Russe, dont les idées sont en arrière de quelques lustres seulement, apparaît au milieu de ses compatriotes comme un monument de leur ancienne barbarie. Il semble un représentant du quinzième siècle, ressuscité parmi ses arrière-neveux et qui se trouve gêné dans leurs habits, blessé par leurs usages, étourdi par leur savoir.

Mais lorsqu'on découvre au milieu des hautes classes de ce pays quelques-uns de ces débris encore vivans du moyen âge, on doit se rappeler que la noblesse, en renonçant naguère à ses mœurs et à ses habitudes, avait agi à contre-cœur; que bien des boyards, en se coupant la barbe et en quittant leur cafetan, étaient demeurés russes dans

leurs idées et barbares dans leurs goûts, et qu'enfin leurs enfans, dans cette carrière des améliorations sociales dont Pierre le Grand leur a frayé l'entrée, n'avaient pu marcher tous d'un pas également rapide. Les uns, devançant de beaucoup leurs émules, ont su parvenir au but; ils se sont emparés en quelque sorte de la civilisation européenne, de ses principes, aussi bien que de ses formes. Beaucoup d'autres n'en ont saisi que la surface, et n'ont pris de l'ancienne Europe que ses vêtemens, ses langues et ses travers; et ceux-ci même ont encore laissé derrière eux quelques partisans du vieux temps, qui jusqu'aujourd'hui sont restés Moscovites pour le fond, et Moscovites pour les formes.

Une course que nous avons faite aux environs de la capitale nous a fourni l'occasion d'observer de nouveau quelques traces de ce mélange singulier de culture et de rudesse.

On nous avait vanté la magnificence des jardins du prince ***, dont la terre est à cinq ou six lieues de Moscou. Partis ce matin de bonne heure pour nous y rendre, nous eûmes à traverser un pays désolé. Dès que l'on est sorti des faubourgs, le prestige de la riche capitale a disparu. Moscou est un brillant oasis au milieu d'une nature sauvage.

Le prince était absent. Vieillard d'un âge fort avancé, il passe pour l'un des seigneurs les plus riches de l'empire. On estime ses revenus à près d'un

million. Ses propriétés sont répandues dans dix-huit provinces; 30,000 paysans vivent sur ses domaines, et l'on ajoute que la pêche de l'esturgeon dans la mer Caspienne lui rapporte annuellement deux à trois cent mille roubles. L'origine de cette fortune est toute asiatique : les ancêtres du prince étaient des khans tatars. Fortement attachés à la foi de leurs pères, ils avaient long-temps refusé d'abjurer la religion de Mahomet; dans le cours du dernier siècle l'un d'eux, enfin, reçut le baptême, ajouta une terminaison russe à son vieux nom tatar, et, quittant ses steppes, vint grossir le nombre des courtisans moscovites. Le prince actuel, héritier de ses trésors et de ses nouveaux titres, a porté la mollesse des mœurs orientales au milieu des rafinemens du luxe européen. Son hôtel est un sérail, peuplé d'esclaves blancs et noirs, de danseuses, de musiciens; et c'est surtout dans sa résidence d'été qu'il se plaît à étaler la magnificence de ses goûts.

Si je vous dis que l'on admire dans son palais des statues et des tableaux du premier ordre, que son parc est orné de plus de trois mille orangers, que l'on y montre une ménagerie, une salle de spectacle, des serres immenses, et une foule de kiosques, de temples et de riches fabriques, vous croirez cette terre un séjour enchanteur. Jamais cependant je n'ai vu un ensemble plus grotesque, composé de parties plus magnifiques. Rien ne s'accorde, rien ne semble

à sa place. On dirait que cent artistes ont travaillé dans ces jardins et ces bâtimens; que chacun, bornant ses efforts à l'espace restreint qui lui était assigné, a poursuivi l'exécution de son idée particulière, sans s'inquiéter de son voisin, sans même s'apercevoir qu'il traçait des allées droites et régulières à travers un parc à l'anglaise, qu'il élevait un temple grec auprès d'une pagode chinoise, ou qu'il établissait une escarpolette dans l'enceinte d'un monument funèbre. Ce chaos fut l'ouvrage d'un seul homme. Grand nombre de Moscovites l'admirent et le jugent un chef-d'œuvre. Il m'a paru l'œuvre d'une imagination tatare, encore désorientée au milieu des beaux-arts de l'Europe.

Mais si le goût du prince rappelle son origine, il en est de même de son hospitalité. Les étrangers qui visitent sa terre en son absence, y sont parfaitement accueillis, et ils le sont mieux encore, lorsqu'il y séjourne lui-même. Rarement dans ce pays les jardins restent fermés aux curieux; et telle est en même temps la décence avec laquelle le public jouit d'une liberté si grande, que jamais un gazon n'est foulé, une fleur cueillie, ni un fruit dérobé.

Le prince ***, hospitalier comme tous ses compatriotes, se distingue encore par une qualité qui n'est pas toujours le partage des seigneurs. Il est doux et humain avec ses serfs. Et cependant,

par un contraste singulier, résultat sans doute d'un orgueil asiatique, il est sévère, inexorable même sur un seul point, celui de l'affranchissement.

Un gentilhomme de Moscou nous racontait à ce sujet qu'un serf du prince, riche marchand d'Odessa, s'était approché dernièrement de son maître: il s'était prosterné devant lui et l'avait supplié d'accepter la moitié de sa fortune pour prix de sa liberté. Le prince, saisi de colère, lui avait ordonné de se retirer et l'avait menacé de le faire descendre pour le reste de ses jours à la condition de palefrenier, s'il avait l'audace de renouveler sa prière.

En vous transmettant ces souvenirs de la terre du prince ***, mon intention n'a pas été de critiquer d'une manière absolue le goût des seigneurs russes. Formés par les voyages et l'imitation des mœurs étrangères, il en est un grand nombre qui se font remarquer par leur intelligence des beaux-arts.

J'ai vu, dans les environs de la capitale, différens parcs dessinés avec une grande habileté. Les efforts de l'art y étaient cachés avec soin; mais on y avait donné à la nature elle-même un air de fête, une grâce

méridionale. Malheureusement le temps où l'on peut jouir de ces charmans séjours n'est pas de longue durée. A peine le soleil d'été les a-t-il embellis pendant trois ou quatre mois, que déjà les approches de l'hiver s'annoncent brusquement. Les brouillards s'élèvent, les feuilles tombent, on se hâte de rentrer dans les serres les orangers, les citronniers et tout le luxe des parterres, et dans l'espace de quelques jours ces bosquets fleuris, qui rappelaient la France et l'Italie, ont pris l'aspect d'une solitude boréale.

L'hiver est ici comparativement plus froid que dans les autres parties de l'Europe. Moscou, située sous la même latitude qu'Édimbourg et Copenhague, a un climat qui ne diffère que faiblement de celui de Pétersbourg. Dans le cours de ce siècle (en 1809) on y a eu l'exemple d'une congélation du mercure si complète, qu'on pouvait le couper et l'aplatir à coups de marteau.

Cette plus grande intensité du froid provient, je crois, de la conformation géologique de la Russie, dont les plaines se prolongent sans interruption jusqu'aux rivages de la mer Glaciale, et restent exposées, sans défense naturelle, aux courans atmosphériques de ces froides régions, tandis que vers le Sud une immense barrière de montagnes les rend inaccessibles aux vents brûlans de la Perse et de l'Asie mineure. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à l'exception de la Crimée, de la Géorgie et de la

Bessarabie, les provinces du Midi de la Russie jouissent à peine d'un climat tempéré, et cependant leur latitude correspond à celle du centre de la France.

Astrakhân même, dont la situation est de 230 lieues plus méridionale que celle de Moscou, conserve le souvenir d'une forteresse de glace, élevée à la hâte par ses habitans, et dans l'enceinte de laquelle ils se défendirent, pendant plus d'un mois, contre des ennemis qui les avaient attaqués à l'improviste, et qu'ils eurent le bonheur, dit la tradition, de repousser avant l'époque de la débâcle.

LETTRE XII.

Moscou, le 11 Septembre.

Si dans quelques-unes de mes lettres j'ai montré les traces de l'ancienne barbarie moscovite ressortant à travers un brillant vernis de culture moderne, aujourd'hui du moins je n'aurai à exprimer que des éloges sans mélange et une juste admiration. J'ai vu les établissemens de bienfaisance de Moscou, et j'en ai rapporté la conviction que nulle part on n'exerce la charité d'une manière plus noble et plus grande.

Sans doute, dans cette terre de servage, où le peuple presque entier vit et travaille au profit d'une classe privilégiée, celle-ci a dû reconnaître des devoirs d'autant plus sacrés à remplir envers la population indigente. Mais il n'en est pas moins beau d'avoir su comprendre si bien ces obligations étendues et de s'en acquitter avec tant de générosité.

L'*Hospice des orphelins et enfans trouvés* occupe, avec ses dépendances, un quartier fort étendu

de Moscou. Le bâtiment principal, qui passe avec raison pour le palais le mieux entretenu de la capitale, offre un logement commode à plus de 2000 personnes.

Cet établissement adopte annuellement 5 à 6000 enfans. Quel que soit le nombre de ceux que l'on apporte, et leur état physique, quelle que soit même la position de leurs parens, la maison ne peut en refuser aucun.

Les enfans, baptisés dès le moment de leur arrivée, sont ensuite vaccinés, et reçoivent un numéro, taillé dans une plaque d'ivoire, qui ne les quitte plus et qui assure aux parens la facilité de les retirer aussitôt qu'ils l'exigent.

Bientôt après on les met en nourrice, à l'exception des malades et de ceux qui demeurent à l'établissement sous le nom de *pensionnaires.*

Jusqu'à l'âge de dix-huit ans les enfans placés au dehors restent aux frais de la maison. Passé cet âge, ils sont établis définitivement. On cherche à marier les jeunes filles, et l'on fixe les garçons dans quelque domaine de la couronne, en qualité de fermiers.

Un sort plus heureux est assuré aux pensionnaires. Ceux-ci reçoivent dans la maison même des orphelins une éducation plus ou moins développée, d'après le degré d'intelligence qu'on leur reconnaît; et ce bienfait devient le partage de tous ceux dont

les parens ou les protecteurs páient, en les plaçant dans l'hospice, la modique somme de 160 roubles. Leur nombre s'élève actuellement à plus de mille.

Une pensée généreuse semble présider à l'éducation de ces enfans. On veut, en cultivant leur esprit, adoucir pour eux les peines de l'isolement. Ils étaient fils d'esclaves peut-être : on donne à tous la liberté; on les rend capables d'aspirer à de hautes fonctions. Leur jeunesse est entourée de soins, et leur avenir d'espérances; et, s'il faut en juger par la gaieté qui se manifeste dans leurs traits, on parvient à les rendre heureux.

Cette charité éclairée procure de grands avantages à l'État lui-même, jusqu'à présent si pauvre en citoyens de la classe moyenne.

On doit s'attendre en effet à voir réussir les élèves formés dans cette maison ; car, d'un côté, l'on n'a rien épargné pour leur donner des maîtres habiles, et de l'autre, ce n'est qu'après avoir fait preuve de capacité qu'ils sont admis à jouir des bienfaits d'une éducation complète.

Quand ils sont entrés dans leur huitième année, on les place dans une école préparatoire. Là on étudie avec soin leur jeune intelligence et leurs dispositions naturelles. On règle ensuite leur avenir d'après les observations recueillies; de sorte qu'ils deviennent eux-mêmes pour ainsi dire arbitres de leurs destinées. Le mérite prend la place du hasard

et de ses caprices dans la distribution des rangs et des positions sociales, et ce qui passe ailleurs pour un rêve philosophique, ne se réalisant que par exceptions, se trouve ici presque généralisé.

En sortant de l'école préparatoire, les élèves les moins capables sont placés dans les ateliers. Les autres passent dans les classes supérieures, et ceux qui s'y distinguent, suivent plus tard à l'université de Moscou les cours de médecine, de droit ou de belles-lettres.

L'éducation des jeunes filles est organisée d'après une méthode analogue. On destine à l'état d'institutrices toutes celles qui ont subi avec distinction la première épreuve. Quand leur cours d'étude est achevé, la maison leur procure une place, et pendant six années encore elle veille à leur sort et surveille leur conduite. D'après une autre disposition, pleine de sagesse, ces jeunes filles ne peuvent, pendant les six premières années, accepter une place dans l'une des deux capitales; mesure bienfaisante pour la noblesse pauvre des provinces, à qui elle procure les moyens d'élever ses enfans d'une manière convenable.

On est frappé de l'air de grâce et de modestie qui règne parmi ces élèves. En les voyant on a peine à concevoir qu'elles soient les sœurs d'infortune des enfans sales et déguenillés qu'on a vus quelques instans auparavant apportés à l'hos-

pice par des femmes de la dernière classe du peuple.

La maison des orphelins a été fondée au commencement du règne de Catherine II; mais elle doit principalement l'extension qu'elle a reçue à feu l'impératrice mère Marie-Féodorowna, à cet ange de douceur et de bonté, qui s'efforça toute sa vie de répandre autour d'elle le bonheur ou les consolations.

L'entretien de cet établissement absorbe des sommes immenses. Cependant les prix des objets de consommation sont assez modérés pour que la nourriture de chaque habitant de la maison ne revienne pas à plus de vingt centimes par jour. L'hospice jouit d'ailleurs de revenus considérables. Le produit des amendes de police lui est attribué; il prélève des droits sur les spectacles et les fêtes publiques, sur les encans, sur la régie des cartes, et il possède de grands capitaux, produits d'anciennes donations, qu'il fait valoir au moyen d'une maison de prêt.

Cette maison prête sur dépôt de pierres précieuses, d'argenterie, etc., ainsi que sur hypothèque. Dans ce dernier cas, l'emprunteur paie annuellement huit pour cent, qui produisent, après un certain nombre d'années, l'amortissement de la dette. Cette facilité d'engager les terres devient pour un grand nombre de seigneurs une occasion de

ruine. Le luxe et le jeu font disparaître en peu d'années les sommes touchées à la maison des orphelins; bientôt les intérêts sont en retard, le terme de grâce s'écoule et les terres sont mises en vente. Alors on voit publier dans les journaux de la capitale des annonces d'une teneur singulière. Il y est dit que tel jour, à telle heure, on procédera par-devant l'autorité compétente à la vente par enchère et au plus offrant de tant et tant d'*ames mâles*, *engagées* par le gentilhomme un tel, à la Maison impériale des orphelins!

J'ajouterai quelques mots, pour faire connaître les fondations que Moscou doit à la bienfaisance de simples particuliers.

Ces établissemens peuvent rivaliser avec les institutions du même genre, dont l'Italie est redevable à la pieuse munificence de ses familles patriciennes.

L'*Hospice Chérémétief* est un bâtiment d'une belle apparence, construit avec cette ostentation de décors qui distingue l'architecture moderne de la Russie. Cent quarante vieillards y terminent paisiblement leur existence. Les chambres qu'ils habitent sont spacieuses, peintes avec goût, bien ornées même, et l'hospice est assez vaste pour qu'on ne mette ensemble dans une même salle que deux ou trois vieillards. Ces braves gens semblent tous satisfaits de leur sort. Leurs habits, leurs meubles

et leur linge sont tenus avec une grande recherche de propreté; leur nourriture est excellente; un beau jardin est à leur disposition, et ceux que des infirmités empêchent d'y descendre, ont la facilité de cultiver des fleurs dans leurs chambres.

Le même hospice contient soixante lits occupés par des malades, et ceux-ci, comme les vieillards, sont admis sans distinction de religion ni d'origine.

Le comte Chérémétief, créateur de cet établissement, après avoir consacré un demi-million à la construction des bâtimens, dota son hospice de 8400 paysans. Veillant au bonheur de ses anciens serfs, il stipula en même temps que jamais ils ne pourraient être taxés à plus de 10 roubles par tête. Enfin, il déposa dans les caisses de la maison des orphelins un capital de 500,000 roubles, dont les intérêts sont consacrés à l'entretien de sa fondation.

Depuis sa mort, son fils, jeune officier de la Garde impériale, accorde de plus à l'établissement une subvention annuelle de 25,000 roubles. L'hospice, dont les revenus se montent de cette manière à 140,000 roubles environ, peut encore secourir un grand nombre de pauvres à domicile, et doter chaque année près de cinquante jeunes filles.

De pareils exemples de bienfaisance ne sont pas rares en Russie. Moscou renferme plusieurs autres grands établissemens de charité, fondés ou enrichis par des seigneurs de la cour. Tels sont, par

exemple, l'hôpital Gallitzine, l'hospice des Invalides des princes Kourakine, etc. En décrivant l'hospice Chérémétief, je n'ai fait que donner un exemple de la magnificence et de la touchante humanité qui se retrouvent dans tous les autres.

LETTRE XIII.

Moscou, le 12 Septembre.

Nos courses nous ont ramenés dans un séjour de misères humaines. Cette fois nous n'y avons pas trouvé les consolations à côté des souffrances, et le spectacle offert à notre curiosité n'a pu que nous serrer le cœur. Nous avons visité les prisons de Moscou.

Dans l'un des faubourgs, à cinq ou six werstes du centre de la ville, s'élève une enceinte de vieilles murailles flanquées de tours et de portes massives, telle qu'on se figure d'ordinaire une forteresse gothique. Des sentinelles veillent à l'entour. A quelque distance seulement on voit de misérables baraques, et tout est silencieux dans ce quartier désert. Quand on pénètre dans cette enceinte et que les verroux, les grilles et les gonds ont enfin cessé leur bruit sinistre, on arrive dans une cour spacieuse, et bientôt une foule de malheureux vous entoure. Les uns sont chargés de chaînes ; d'autres ont la moitié de la tête rasée. La plupart

se traînent péniblement, comme des hommes qui viennent de supporter quelque horrible torture, et les marques indestructibles qui sont imprimées sur leur front, leurs joues et leur menton, indiquent assez qu'ils sont destinés à un supplice perpétuel.

Cet affreux séjour est appelé l'*Ostrog*. C'est là que l'on renferme les prisonniers prévenus de crimes et de délits, et ceux qui, déjà condamnés, attendent, pour prendre le chemin de la Sibérie, la guérison des plaies que le knout a laissées sur leur corps.

La prison même, qui est bâtie au milieu de la cour, est un rez de chaussée bas et humide. Sa distribution permet d'établir la séparation des sexes et celle des différentes classes de malfaiteurs.

Les accusés appartenant à la noblesse occupent une portion particulière du bâtiment et sont traités avec certains égards que le bas-peuple n'obtient pas. Ainsi, par exemple, on ne les soumet point à la perte d'une moitié de leur chevelure, qui donne aux autres prisonniers un air à la fois attristant et comique, et rend les évasions très-difficiles.

En général, la noblesse continue à former, même dans le séjour du crime et des châtimens, une classe privilégiée. Jamais une peine corporelle n'est infligée aux gentilshommes; jamais le knout ne meurtrit leurs épaules; un fer brûlant n'imprime point au milieu de leur visage une trace éternelle de déshonneur.

Ces peines atroces sont réservées pour le peuple, dont l'abaissement se retrouve partout avec ses tristes conséquences.

L'infirmerie était remplie de malheureux, qui, exténués par leur supplice, semblaient lutter contre la mort. Il s'y trouvait un homme condamné aux travaux des mines pour avoir commis un assassinat. On avait commencé par lui appliquer soixante-quinze coups de knout. Les chirurgiens avaient déclaré qu'il ne passerait point la journée.

On nous conduisit, à quelque distance de l'Ostrog, dans une autre prison, où l'on enferme à leur passage les criminels envoyés en Sibérie par les tribunaux des provinces de l'Ouest, et qui prennent ici quelques jours de repos.

A la tête de ce dépôt on a placé deux personnages redoutés, les *knouteurs* de Moscou.

Nous éprouvâmes un sentiment d'horreur, en nous trouvant à côté de ces ministres d'une justice barbare, et plus encore lorsqu'ils se mirent à nous développer avec complaisance le mécanisme de leur art. Ils étalèrent devant nous leurs *plètes*, leurs *knouts* et les pointes de fer avec lesquelles ils marquent les condamnés. Je vous en épargne la description. Qu'il vous suffise de savoir qu'un coup de plète, appliqué devant nous sur un mur de briques, en faisait sauter des éclats, et qu'un seul coup de knout traça un sillon d'une demi-ligne

de profondeur dans une poutre de bois dur. On frissonne en songeant que c'est sur les hommes que ces expériences sont journellement répétées.

L'un des bourreaux nous disait, avec cet air de satisfaction que prend un artiste quand il parle des prodiges de son art, qu'en cinq coups de knout il se faisait fort d'achever un homme. Il n'est pas sans exemple qu'on y ait réussi du premier.

Le plète, dont l'application est une peine moins infamante que celle du knout, est aussi d'un effet moins terrible. Composé de petites lanières terminées par un nœud, il ne pénètre point dans la chair, comme la longue courroie du knout, qui réunit à la plus effrayante élasticité toute la dureté du fer.

Les criminels condamnés à recevoir publiquement le plète sont envoyés en Sibérie; mais on ne les marque point au visage, et dans leur exil on ne leur impose pas le dur travail des mines. Pendant un certain nombre d'années ils sont employés à des travaux publics; puis ils deviennent colons et sont tenus d'exercer un métier ou de cultiver des terres dans une localité qu'on leur assigne.

Ceux qui, pour de légers délits, sont condamnés à recevoir le plète dans une prison, ne sont point transférés en Sibérie, et retournent de suite dans leurs foyers, sans que la peine corporelle qu'ils ont subie, leur laisse une tache infamante.

Quant au knout, il est toujours le triste prélude

de l'exil en Sibérie. Le knout, peine atroce et dégradante, peine absurde, puisqu'il est loisible au bourreau de la rendre plus ou moins cruelle, peine illégale même, en ce qu'elle peut éluder, à force de violence, les lois qui prohibent en Russie la peine de mort! S'il faut encore au peuple russe, ainsi qu'on veut le prétendre, de tels appareils de supplice, quelle preuve plus frappante peut-on donner de sa barbarie? Si au contraire des lois plus douces pouvaient lui suffire, quelle honte pour son gouvernement de ne point corriger une législation empreinte d'une telle férocité[1]!

Nous abrégeâmes notre visite. Tout ce que nous avions sous les yeux froissait le cœur. Pendant que les bourreaux nous montraient leurs instrumens, une cinquantaine de malfaiteurs s'étaient groupés autour de nous. Ils étaient chargés de lourdes chaînes. Leurs hideuses figures, couvertes de mar-

---

1 Depuis le règne d'Élisabeth-Pétrowna, la peine de mort n'est applicable en Russie que pour les crimes d'État; mesure qui doit son origine et son maintien beaucoup moins à des sentimens de philanthropie qu'au désir de peupler les solitudes de la Sibérie.

Il y a une quinzaine d'années on arrachait encore les narines des condamnés. L'empereur Alexandre a défendu l'application de cette peine. Dès l'année 1806 il avait définitivement aboli la *question*, dont l'usage avait été restreint par Catherine II à un très-petit nombre de cas.

ques flétrissantes, exprimaient une joie brutale, chaque fois que le knout entamait les planches, frappées par l'exécuteur comme l'effigie d'une victime. Une inconcevable insouciance se peignait sur leur visage; cet immense voyage de Sibérie, dont le terme devait ouvrir pour eux une nouvelle carrière de souffrances, ne semblait leur inspirer ni accablement, ni souci. Serait-ce donc que les Russes auraient effectivement cette insensibilité qu'on a proclamée quelquefois? ou bien cet exil éternel n'aurait-il plus rien d'effrayant pour eux, accoutumés comme ils le sont à se voir enlever de leurs foyers, pour rester pendant vingt années consécutives sôus les armes, à quelques milliers de werstes peut-être du hameau qui les a vus naître?

On prétend qu'il se commet en Russie comparativement moins de crimes que dans le reste de l'Europe. Je ne serais pas éloigné d'ajouter foi à cette assertion. Le climat de ce pays a sans doute quelque influence sur le tempérament de ses habitans; les passions doivent y être moins violentes, et leur explosion moins soudaine. Les Russes d'ailleurs possèdent un fonds de bonté qui les rend en général étrangers au sentiment de la haine et au désir de la vengeance. La rudesse, qui leur est naturelle, se manifeste souvent; mais c'est moins par la violence que par la grossièreté. Ils injurient, mais ils évitent de frapper. Peut-être leur bras est-il arrêté par le souvenir du knout.

Si le caractère du peuple russe l'éloigne du crime, il n'est rien moins qu'une garantie contre les simples délits. Le Russe est à la fois paresseux et intéressé; c'en est assez pour le rendre voleur. Et en effet, l'inclination au vol est un des vices les plus répandus; il a pour ainsi dire passé dans les mœurs. « Ce qui n'est pas sous clef, dit un proverbe national, appartient à qui veut le prendre. »

Dans une question de ce genre, les raisonnemens doivent se taire devant les chiffres; mais en Russie l'on ne peut sur cette matière s'en procurer d'exacts et d'officiels. Le gouvernement cherche à cacher les crimes plutôt qu'à les faire connaître; quel qu'en soit le motif, du moins l'imagination du public n'est-elle pas souillée par le récit quotidien d'actions viles ou atroces, et la perversité même a moins d'occasions de se familiariser avec les images du crime.

Avant de terminer notre course, nous visitâmes la prison civile. Dans ce bâtiment se trouvent les gens prévenus de contraventions de police, et les prisonniers pour dettes, qui se libèrent, comme chez nous, par cinq années d'emprisonnement.

Une partie des tribunaux de la ville est placée dans ce même édifice. Si la Thémis moscovite est aussi impartiale que son temple est magnifique, personne sans doute n'aura droit de murmurer contre ses arrêts. Mais, s'il faut en croire les plaintes

qui s'élèvent, il n'en est pas ainsi, et la justice en Russie pourrait presque être regardée comme une calamité publique.

Cependant, quand on examine l'organisation des cours et tribunaux, on croit y reconnaître au premier abord de grandes garanties d'indépendance. C'est la nation qui nomme les magistrats. Dans les tribunaux civils et criminels, aussi bien que dans ceux de police, on trouve ces élus du peuple sur les bancs des juges et sur ceux des assesseurs. La noblesse et la bourgeoisie concourent à l'élection. Bien plus, les serfs eux-mêmes profitent de l'ancienne maxime du droit russe, qui prescrit les jugemens par pairs, et chaque fois qu'une cause relative à quelque moujik est portée devant un tribunal inférieur, des assesseurs choisis par les paysans prennent place auprès des juges. [1]

On pourrait supposer dès-lors que la composition des tribunaux assure au peuple une exacte distribution de la justice. Mais des abus graves, provenant d'une législation vicieuse et peut-être aussi des faiblesses du caractère national, rendent illusoires les avantages qu'on devrait en attendre.

Les juges, nommés pour trois ans, apportent

---

1 L'usage d'être jugé par ses pairs existait au dixième siècle en Russie. A cette époque les grands-princes envoyaient dans les provinces des juges ambulans, auxquels le peuple adjoignait douze jurés.

à ces fonctions peu d'expérience, de connaissances, quelquefois même de probité. Dans un si court exercice, une tendance naturelle les porte à faire traîner les affaires et à les transmettre à leurs successeurs. Aussi les plus simples deviennent-elles interminables ; de malheureux accusés languissent des années entières dans les prisons, et les plaideurs se ruinent avant d'obtenir un jugement. Car si l'on en croit aussi les reproches de corruption, la vénalité serait très-ordinaire dans ce pays, et peut-être cela tient-il au mode même de l'élection des juges. Ces magistrats, tirés momentanément des différentes classes de la nation, se croient moins coupables en prenant, à défaut d'instruction, l'intérêt seul pour guide.

Pour suppléer à l'ignorance des juges, on a placé près de chaque tribunal des fonctionnaires initiés dans le dédale de la jurisprudence, et que l'on peut comparer jusqu'à un certain point à notre ministère public. Mais de cette adjonction résulte un autre mal. Seuls tenus de connaître la législation russe, ces hommes de loi gouvernent les juges à leur gré. Le plus souvent leurs conclusions sont adoptées sans examen par les tribunaux ; et c'est surtout vers ces fonctionnaires que se tournent les espérances et les offres des plaideurs. On assure que leur ministère, quoique mal rétribué par l'État, est une source d'aisance et souvent de richesse.

L'influence qu'ils exercent sur les juges n'est pas la seule que ceux-ci aient à subir. En Russie la magistrature est placée sous la surveillance de l'administration, à tel point qu'elle semble n'en être qu'une fraction. Les jugemens des tribunaux inférieurs ne deviennent exécutoires qu'après avoir été confirmés par le gouverneur civil, qui est également investi du droit de demander aux juges compte de leur gestion. De même, les arrêts des *Cours supérieures* ont besoin d'être sanctionnés par le gouverneur général, fonctionnaire qui réunit les attributions d'administrateur à celles de chef militaire et de chef judiciaire.[1]

Si, enfin, l'on remonte jusqu'à la magistrature la plus élevée de l'empire, jusqu'au Sénat, on le voit composé de membres amovibles, et l'on y reconnaît la même absence de garanties.

Ce corps est censé prononcer souverainement dans les causes civiles et criminelles qui lui sont soumises. Mais ses arrêts, pour être valables, doivent être approuvés par le ministre de la justice, qui peut refuser de les signer. Et s'il arrive alors que le sénat persiste dans sa première décision, l'empe-

---

1 Les *Cours supérieures* jugent en dernier ressort les affaires dont la valeur n'excède pas 500 roubles. Pour des causes plus importantes, on peut en appeler au Sénat.

Les causes criminelles sont portées devant ces mêmes cours en 2.e instance.

reur, dans sa toute-puissance, a droit de casser son arrêt, et peut prononcer d'autorité.

D'ailleurs la plupart des sénateurs, arbitres suprêmes appelés à réparer les erreurs de la magistrature inférieure, n'ont fait dans leur jeunesse aucune étude de droit. C'est dans le tumulte des camps, à la tête d'un régiment, ou tout au plus dans des fonctions administratives, que leur vie s'est écoulée; et plusieurs n'ont dû leur entrée au sénat qu'aux infirmités qui les empêchaient d'exercer plus longtemps les charges dont ils étaient revêtus auparavant.[1]

J'ai recueilli ces détails dans le pays même; s'ils sont exacts, l'on voit que les réformes introduites dans la magistrature par Catherine II ont besoin d'être revues. Justement admirées il y a soixante ans, elles furent un bienfait inestimable pour les provinces moscovites, alors encore gouvernées par de véritables satrapes. Mais elles sont devenues in-

---

1 Les attributions du sénat sont très-diverses. Outre ses fonctions judiciaires, il est chargé de promulguer les lois, de contrôler les actes des hauts fonctionnaires, de nommer à divers emplois, et de prononcer en dernier ressort dans les affaires contentieuses. Enfin, il est encore revêtu des attributions qui appartiennent chez nous à la Cour des comptes.

Le nombre de ses membres est illimité; ordinairement il s'élève à plus de cent.

suffisantes; les progrès de la civilisation en Russie réclament des juges moins suspects de vénalité, plus indépendans, plus familiers avec les lois.

En général, ce sont des réformes de cette nature qui sont aujourd'hui les plus urgentes dans ce pays; des réformes qui tendent à corriger les mœurs, en corrigeant les lois, à répartir les droits civils d'une manière moins inégale. Car, je l'avoue, la nation russe, telle qu'elle est actuellement composée, ne me paraît point susceptible de prétendre à des bienfaits d'un ordre plus relevé. Des droits politiques ne sauraient lui convenir. Il y a plus, la concentration du pouvoir dans les mains du souverain me paraît, pour long-temps encore, la condition essentielle du développement progressif de sa liberté.

Quelque contradictoire que semble cette opinion, il est facile de la justifier.

Jusqu'à présent, pris en masse, le peuple russe ne renferme à peu près que des maîtres et des serfs; chez les uns sont la misère, l'esclavage, la grossièreté des mœurs et la plus complète ignorance; chez les autres, la richesse, le droit de propriété, les lumières, en un mot la civilisation, ou du moins son apparence. Entre ces deux classes, que des siècles semblent séparer, on en cherche vainement une troisième intermédiaire qui fasse corps dans l'État. A côté de quarante millions d'esclaves on trouve quelques cent mille artisans, jouissant d'une liberté

incomplète, et des corporations de marchands fixées dans quelques localités particulières et si peu nombreuses, qu'elles comptent à peine cent vingt mille individus.

Où donc rencontrer les hommes capables d'exercer des droits politiques? Assurément ce n'est point parmi les serfs. A peine en trouverait-on quelques-uns parmi les marchands; car, en général, l'éducation leur manque: ce sont des gens dont les idées sont aussi restreintes que les affaires. La masse du clergé, plongée dans l'ignorance, n'en présenterait pas davantage. Ce serait presque exclusivement dans la noblesse qu'il faudrait les chercher, dans cette classe qui *possède* les autres *corps* et *biens*. Il faudrait ainsi confier, sans contre-poids suffisant, une partie de la souveraineté à cette classe dont l'intérêt le plus direct est le maintien de l'abaissement de toutes les autres; et comme elle n'est pas très-nombreuse, que d'ailleurs elle est répartie d'une manière extrêmement inégale entre les différentes provinces de l'empire, on ne pourrait même établir une liberté semblable à celle de la Pologne ou de la Hongrie; on donnerait naissance à une oligarchie, nécessairement oppressive pour le reste de la nation. Au lieu d'atteindre le but, on ne ferait que l'éloigner.[1]

---

1 La noblesse russe se compose d'environ 150,000 familles;

Le souverain seul, en conservant pendant quelque temps encore le pouvoir exorbitant dont il est revêtu, pourra protéger le bas-peuple contre l'aristocratie; lui seul pourra successivement affaiblir la puissance des seigneurs, adoucir le sort de leurs esclaves, et donner naissance à une bourgeoisie indépendante et forte.

L'intérêt du chef de l'État le porte à se méfier de la noblesse et à chercher un appui dans l'attachement des classes inférieures. Cet intérêt devient à lui seul pour ces dernières le gage d'un meilleur avenir.

L'établissement d'une constitution serait donc une entreprise prématurée. La Russie réclame d'autres améliorations. Avant d'accorder à ses habitans des priviléges politiques, il faudrait établir de bonnes lois civiles et pénales, mettre un terme au pouvoir absolu de l'administration et rendre sa marche plus régulière; il faudrait créer une magistrature probe, instruite et libre, fonder de bonnes institutions provinciales, faciliter la formation d'un tiers-état, alléger le poids des chaînes qui pèsent sur la

---

mais sur ce nombre il en est beaucoup qui ne possèdent point de terres, qui croupissent même dans l'ignorance et la misère. La noblesse propriétaire est peu nombreuse, comparativement à la population totale. (SCHNITZLER, Essai d'une statistique générale de l'empire de Russie.)

population des campagnes, et rapprocher toujours davantage les serfs de la condition des fermiers; en un mot, il faudrait affranchir graduellement la nation, et faire en quelque sorte son éducation civile, afin de la rendre capable de concourir plus tard avec avantage au gouvernement de l'État.

Pardonnez-moi cette digression dans le domaine de la politique. Je me hâte d'en sortir pour vous conduire dans les salons de la princesse N.**, chez laquelle nous avons passé la soirée. Là vous n'entendrez pas discuter ces intérêts; en Russie l'espionnage écoute à bien des portes, et chacun se tait ou ne parle qu'à l'oreille de son voisin, pour échapper à cette puissance occulte et redoutée.

Un silence profond régnait dans les somptueux appartemens de la princesse, qui avait réuni chez elle l'élite de la société moscovite. A des intervalles mesurés, quelques monosyllabes, partant des tables à jeu, interrompaient seules cette tranquillité sopori-

fique. Jeunes et vieux, douairières et demoiselles, chacun avait les cartes à la main.

Les murs étaient pour ainsi dire tapissés de domestiques, qui attendaient, dans une complète immobilité, les ordres du majordome de la princesse, petit monstre haut de trois pieds et demi, vieillard au teint blême et féminin, hideux comme un *Kislar-Aga*.

Vint enfin le souper. Mais on n'eut garde de déranger les parties ; à côté de chaque joueur on fit placer un guéridon couvert de mets délicats. Personne ne quitta les cartes, et le même calme silencieux se prolongea jusqu'au départ des conviés.

Moscou renferme en partie les plus grandes fortunes de la Russie. A Pétersbourg même elles ne sont point aussi nombreuses, et tandis que dans cette dernière ville la haute société se compose exclusivement des personnes attachées à la cour, l'ancienne capitale est restée la résidence de l'aristocratie indépendante.

Dans l'opinion d'un grand nombre de Russes, Moscou est d'ailleurs encore la véritable capitale de l'empire, et il ne serait pas impossible qu'elle reprît quelque jour ce rang qu'elle a perdu. Le but de la création de Pétersbourg est rempli, et la famille impériale n'est peut-être retenue dans cette froide résidence que par la force de l'habitude, l'insuffisance des finances ou la crainte de ruiner la ville en

s'éloignant. Par la suite, ces obstacles pourront être aplanis; Moscou reverrait alors dans ses murs la brillante cour de l'autocrate, à moins que la séduction d'un ciel méridional n'engageât le souverain à fixer sa résidence sur les rivages du Pont-Euxin.

LETTRE XIV.

Moscou, le 14 Septembre.

Il me reste à vous parler des bâtimens consacrés au culte. On en trouve dans chaque rue, sur chaque place, au sommet de chaque colline, et ces nombreux édifices, dans lesquels se reproduisent les formes les plus singulières, constituent, vous le savez, l'ornement le plus remarquable de la ville.

Les monastères répandus dans les faubourgs semblent en quelque sorte des cités indépendantes, bâties au milieu de la capitale. L'emplacement qu'ils occupent est ordinairement très-vaste. De hautes murailles les environnent. Des rues, des jardins, des cimetières, des églises et des clochers, présentent à l'intérieur un mélange agréable.

Quelques-uns des couvens se font remarquer par une architecture pleine de grâce. Rien n'est plus séduisant que la vue du *Dévitchéi-Monastyr*, couvent de femmes, dont l'origine remonte à plus de trois siècles. Il s'élève au milieu d'une pelouse ombragée de vieux arbres, et qui se termine au pied de

la montagne des Moineaux. Au-dessus du mur d'enceinte se prolongent des créneaux moresques, gracieux festons, dont la ligne dentelée est interrompue par des portes et des tours. Celles-ci s'élancent dans les airs, surmontées de galeries et d'ornemens à jour d'une incomparable légèreté. Les riches toitures des églises du couvent dominent cette ceinture élégante. Ce sont des flèches, des tourelles arrondies et des coupoles de l'azur le plus pur, parsemées d'étoiles d'or.[1]

On ne compte pas moins de vingt-quatre couvens à Moscou. Sur ce nombre, un tiers seulement est habité par des femmes. Cette proportion est encore plus faible pour le reste de l'empire, où, sur le nombre total des monastères, un cinquième tout au plus est affecté à l'autre sexe.

Au treizième siècle, pendant les premiers temps de la domination tatare, les couvens servirent de refuge à la science et aux lettres. Respectés par les vainqueurs, ils acquirent en Russie la même influence bienfaisante qu'ils ont exercée dans l'Europe occidentale. Mais les moines grecs n'eurent point la persévérance des moines catholiques : bientôt l'oisiveté et la débauche remplacèrent le travail

---

1 Après la chute des Strélitz, l'ambitieuse Sophie fut enfermée dans le Dévitchéi-Monastyr par son frère Pierre le Grand.

et la tempérance; les bonnes traditions se perdirent, et l'ignorance devint générale.

Durant le siècle dernier les couvens demeurèrent étrangers aux améliorations introduites dans les hautes classes; leurs progrès furent lents et ils le sont encore.

La réclusion des moines n'a rien de sévère. A toute heure on en rencontre dans les promenades publiques, au milieu des attroupemens du peuple, et même dans les tavernes. Les portes de leurs couvens sont presque toujours ouvertes, et les oisifs s'y réunissent en foule. L'entrée même des monastères de femmes n'est point refusée au public.

Une illumination d'un effet pittoresque m'attira un soir vers l'enceinte d'un couvent. On avait disposé des lampions sur les créneaux des murailles, et ces guirlandes de feu, marquant les contours d'une entrée gothique, se prolongeaient ensuite sous une longue allée de bouleaux jusqu'au portail de l'église principale. J'eus peine à traverser la foule pour m'approcher du chœur, d'où partaient des chants harmonieux. Un grand nombre de religieuses y étaient rassemblées. De longs vêtemens noirs les couvraient entièrement, et autour d'elles quelques cierges isolés répandaient une clarté mystérieuse. Plusieurs novices cependant portaient à cette cérémonie un air distrait et enjoué, capable de dissiper dans l'esprit de plus d'un assistant la première impression de ce

spectacle solennel. Avant la fin du service les religieuses vinrent se placer au milieu de la nef remplie d'hommes et faiblement éclairée. Rien ne les séparait des assistans, qui se pressaient autour d'elles, et dès qu'on eut achevé le cantique final, les cierges furent éteints. La foule sortit alors en désordre, franchissant les galeries extérieures pêle-mêle avec les religieuses et les novices, qui se trouvaient parfois entraînées une à une dans un groupe d'officiers ou de moujiks.

Sans doute qu'en Italie, pays de dévotion comme la Russie, une pareille confusion n'eût pas été sans de graves inconvéniens. Ici là décence la plus austère n'eût pas trouvé motif de s'alarmer.

Les églises de Moscou n'ont pas des dimensions étendues. La rigueur du climat oblige de les chauffer en hiver, et par conséquent de les bâtir fort petites. On ne doit donc pas s'attendre à leur trouver ce caractère de majesté qui frappe d'admiration à la vue d'un *Saint-Pierre* de Rome ou d'une *Cathédrale de Strasbourg*. La plus grande des églises moscovites ne paraîtrait qu'une chapelle auprès de ces édifices. Mais ce qui charme un œil européen, c'est leur type étranger, leur grâce orientale.

Le bâtiment principal est ordinairement carré. Son toit est presque plat. Au-dessus de cette espèce de terrasse surgissent cinq tourelles, celle du centre plus haute et plus massive que les autres. Elles se

terminent par une coupole de forme sphérique, resplendissante d'or ou d'argent, et qui à son tour est surmontée d'un croissant tatar et d'une croix grecque à triple branche. Le contraste entre la masse régulière des églises et les formes capricieuses de ces légers minarets est d'un charmant effet.

Les cloches sont suspendues dans un bâtiment particulier, qui souvent n'est pas attenant à l'église, et qui présente la forme d'une flèche dentelée. Telle de ces tours en renferme une collection qui ailleurs paraîtrait suffisante pour les églises d'une ville entière. On ne fait pas mouvoir les cloches; on les frappe, en suivant une mesure extrêmement accélérée. Les dimanches et les jours de fête on ne sait où fuir pour échapper à cet effroyable carillon.

L'intérieur des églises porte généralement l'empreinte d'une magnificence prodigue, mais qui, pour étaler ses trésors, n'avait à ses ordres que des beaux-arts dans l'enfance. L'ensemble de ces richesses plaît par son aspect extraordinaire; les détails en paraissent mesquins et annoncent un peuple encore grossier.

Les châsses en métal précieux, les reliques, les images saintes de toute espèce, sont entassées avec profusion : objets d'un véritable culte, elles reçoivent tour à tour les hommages des fidèles, qui se prosternent devant elles, touchent de leur front

le pavé du temple et se redressent pour répéter une longue suite de signes de croix. L'enfance la plus tendre est elle-même associée à ces pratiques. On voit des femmes porter dans les églises des enfans à peine âgés de quelques mois, les coucher devant les reliques, appliquer leurs lèvres sur les ossemens des saints, et guider avec patience leurs bras engourdis dans l'espoir de leur apprendre à faire le signe de la croix.

Ces leçons, renouvelées tous les jours, forment la base de l'instruction religieuse des Russes, en même temps qu'elles leur donnent une aptitude machinale pour les exercices corporels de dévotion.

L'importance que ces pratiques extérieures ont à leurs yeux, le zèle infatigable qu'ils mettent à s'en acquitter, se comprennent donc aisément. Cependant ce n'est point par habitude seulement, ou par crainte des prêtres, qu'ils s'y livrent. Ils agissent par conviction; au premier coup d'œil il est facile de le voir.

L'influence exercée par le clergé sur les croyances religieuses n'y saurait introduire des perfectionnemens rapides. Ignorans eux-mêmes et souvent coupables d'inconduite, les prêtres russes réduisent la religion à l'accomplissement de cérémonies, faites pour entretenir dans les esprits une crainte superstitieuse, mais insuffisantes pour assurer l'empire d'une morale éclairée.

On respecte leur ministère, et chacun s'empresse de baiser leur main, lorsqu'elle est armée de la croix, symbole de notre délivrance. Mais à ces hommages se joint fréquemment un mépris mérité. Le peuple est trop souvent témoin de leurs faiblesses pour qu'il puisse estimer leur caractère.

Ils portent d'ailleurs au milieu des cérémonies du culte une indifférence et une distraction dont un étranger même est péniblement frappé.

Dernièrement je vis passer un convoi funèbre. Les prêtres, au nombre de quinze ou vingt, marchaient immédiatement au devant du cercueil. Engagés dans une conversation générale, ils s'interpellaient à haute voix, gesticulaient sans contrainte et ne s'inquiétaient nullement de cacher au public l'hilarité qui s'emparait d'eux par intervalles.

Depuis le règne d'Alexandre, l'état du clergé a éprouvé, il est vrai, des modifications utiles. Son ancien renom d'ignorance s'est affaibli, et la Russie s'honore des lumières et des vertus d'un grand nombre de ses évêques. Mais la masse du bas clergé est restée stationnaire. Son existence est misérable et peu conforme à la dignité du sacerdoce.

Rétribués faiblement, et traités avec une sévérité que leur conduite rend peut-être indispensable, les *Popes*[1] cultivent de leurs mains les terres qu'on leur

1 Curés.

assigne, et lorsqu'ils donnent quelque sujet de mécontentement, le gouvernement les ramène rudement à l'ordre. Il n'est pas rare de voir arracher un prêtre à l'autel pour lui faire prendre la giberne et le placer dans quelque régiment comme le dernier des moujiks.

Un pope ne peut jamais aspirer aux dignités plus relevées de l'Église. On choisit les évêques parmi les moines et les archimandrites qui sont voués au célibat, tandis que les curés doivent tous être mariés.

Jusque vers le milieu du siècle dernier, le clergé russe possédait d'immenses biens-fonds, cultivés par des serfs, dont le nombre s'élevait à un douzième environ de la population totale de l'empire. En 1762, Pierre III sécularisa ces biens. Aujourd'hui le clergé ne possède plus de paysans; mais chaque église ou monastère a conservé quelques terres affectées à son entretien.

Moscou renferme plus de trois cents églises paroissiales; quelques-unes seulement méritent une description détaillée.

Généralement elles diffèrent peu entre elles par le choix des décors et par les formes extérieures. L'une d'elles cependant, l'église de *Vassili-Blaguennoï*, se distingue par une originalité si grande, qu'on chercherait vainement en Russie quelque bâtiment qui lui soit comparable. L'Europe entière peut-être ne renferme point d'édifice plus bizarre.

L'emplacement occupé par cette église est peu considérable; l'architecte a entassé dans l'espace le plus restreint une multitude d'arcades, de galeries, de tours, de flèches et de coupoles, et il s'est appliqué à bannir de cette œuvre fantastique jusqu'au moindre vestige de symétrie. Il semble, comme le disait un de mes amis, que le Vassili-Blaguennoï soit un cauchemar d'architecte.

L'idée de cette construction n'a pu naître et recevoir son exécution que chez un peuple encore barbare. Néanmoins le Vassili-Blaguennoï n'est point dépourvu de grâce. On ne sait, en le voyant, à quel sentiment céder : l'admiration serait déplacée; la critique méprisante le serait davantage. On s'étonne, on demeure stupéfait; mais on éprouve en même temps pour ce monument extraordinaire quelque chose qui ressemble à de l'affection.

A l'intérieur les différens étages du bâtiment renferment vingt chapelles construites de telle sorte que le service divin peut être célébré dans chacune à la fois.

Je fus attiré dans l'une de ces chapelles par la vue de la foule qui s'y portait. Un prêtre richement vêtu rassemblait autour de lui les fidèles; il tenait dans ses mains une chaîne de fer assez forte, dont on avait joint les deux extrémités. Ce pesant collier fut placé sur les épaules d'une jeune fille qui, pénétrée d'un saint respect et cédant au poids de ces anneaux, se courba jusqu'à terre, puis, se relevant avec effort, déposa entre les mains du pope quelques pièces de monnaie. Aussitôt la chaîne lui fut enlevée pour être remise successivement à chacun des assistans. On enveloppa même de ses lourds anneaux le corps débile de quelques enfans encore privés de la parole; image frappante des liens de la superstition dont on garrotte leur naissante intelligence.

L'église de Vassili-Blaguennoï fut bâtie sous le règne d'Ivan le Cruel[1]. La tradition ajoute que le tsar, jaloux d'assurer à sa capitale l'avantage exclusif de posséder un chef-d'œuvre de ce genre, fit pendre l'architecte à la coupole la plus élevée de l'édifice, dans la crainte qu'il n'allât porter ailleurs ses talens et ses offres de service.

Devant cette église se rassemblait autrefois, dans la matinée du dimanche des Rameaux, le cortége au milieu duquel apparaissait, dans toute sa majesté,

---

1. 1534—1584.

le patriarche des Russes. Porté par une mule, il traversait la ville, et voyait le peuple s'agenouiller à son passage, tandis que le souverain lui-même tenait humblement la bride de sa monture.

Ainsi la toute-puissance du despote moscovite se courbait devant l'appareil du pouvoir que s'étaient arrogé les ministres des autels. Cette usurpation, du reste, ne fut jamais poussée loin. Les prêtres russes suivirent presque toujours l'exemple de soumission que leur avait donné le clergé de Byzance; et si quelquefois, pendant le dix-septième siècle, ils tentèrent d'augmenter leur pouvoir, Pierre le Grand brisa bientôt, et sans retour, l'influence qu'ils avaient acquise dans l'État.

La *Cathédrale de l'Assomption* renferme les tombes de quelques-uns des patriarches qui se succédèrent, au nombre de onze, sur le trône pontifical de Moscovie, depuis l'époque où le clergé russe institua son premier patriarche national, jusqu'au moment où Pierre I.er notifia aux évêques de son empire qu'à l'avenir ils eussent à voir en lui et ses successeurs les seuls chefs de l'Église gréco-russe.

C'est dans cette même cathédrale, à peine assez grande pour contenir quatre ou cinq cents personnes, que l'on célèbre le couronnement des souverains de la Russie. Dans l'intérieur de cet édifice la vue s'arrête de toutes parts sur des perles, des pierre-

ries et de riches ciselures. Tout y est brillant d'un luxe semi-barbare. Des peintures roides et gothiques, représentant des apôtres, des martyrs et des saints, se prolongent en spirales autour des piliers. Le mur qui ferme le sanctuaire est couvert de saintes images enchâssées dans l'or massif, et parmi celles qui sont offertes à la vénération des fidèles, on en montre une de la Vierge, qu'une antique tradition attribue aux pinceaux de l'évangéliste S. Luc. Enfin, pour vous faire connaître tous les trésors de ce lieu saint, dont l'origine remonte au quinzième siècle, je citerai encore une immense couronne, suspendue entre les piliers principaux, et quarante-huit candelabres qui l'environnent. Ces ornemens sont en argent massif, et l'on assure que leur poids dépasse 2800 livres. En 1812, à l'approche des Français, on les avait transportés dans une ville de l'intérieur. Le peuple moscovite, ami du merveilleux, assure que la Vierge elle-même a pris soin de les soustraire au pillage.

Vis-à-vis la cathédrale de l'Assomption, sur la grande esplanade du Kremlin, s'élève l'église *Arkhangéla-Mikhaïla*[1], l'un des plus anciens édifices de la ville. Ivan Kalita la fit construire au commencement du quatorzième siècle, et dès-lors il la destina à devenir le lieu de sépulture des souverains de

1 De l'archange Michel.

Moscou. Une longue suite de tombes, posées symétriquement dans la nef de l'église, renferme leurs dépouilles mortelles. Quatorze générations de souverains, moissonnées par quatre siècles, reposent sous ces voûtes.

LETTRE XV.

Pskow (Plescau), le 19 Septembre.

Le désir de revoir des amis d'enfance, établis en Livonie, nous attire vers cette province. Après cinq pénibles journées de voyage, nous prenons quelques heures de repos dans une ville qui n'a d'intérêt que par ses souvenirs, et je profite de ce loisir pour vous donner de mes nouvelles.

Le voyageur en Russie est obligé de chercher à d'immenses distances des localités remarquables. Tout l'espace qui les sépare ne lui promet que de l'ennui et des fatigues. Nous connaissions d'ailleurs la plus grande partie du pays que nous avons traversé; jusqu'à Novgorod, c'est-à-dire à une cinquantaine de lieues de Pétersbourg, nous avons repris la route qui joint les deux capitales. Il nous restait seulement à y voir quelques villes que nous avions traversées de nuit à notre premier passage.

Avant de quitter Moscou, j'ai voulu contempler

une fois encore, dans son ensemble, cette ville si belle d'originalité, si imposante par sa grandeur. L'idée que jamais peut-être je ne reverrai la *Rome Tatare*, me disposait à éprouver doublement le charme du spectacle qui m'attendait. Le clair de lune était magnifique. Nous montâmes au Kremlin. Les contours de ses murailles, de ses tours, de ses églises, grandissaient en se détachant sur un ciel étoilé. Ici, frappés d'une lumière pâle et argentée, c'étaient de longs spectres blancs qui s'élevaient dans les airs; là, couverts d'une ombre forte, leur masse opaque, immense silhouette, dérobait à l'œil tous leurs détails d'architecture, tandis que d'autres édifices, placés à quelque distance, étaient recouverts d'un léger rideau de vapeur et semblaient eux-mêmes des corps transparens. La lune, glissant ses rayons sur les coupoles dorées, les enveloppait d'une auréole mystérieuse. Dans l'assemblage imposant et vague de ces monumens, dont les ombres et les lumières se mariaient en groupes fantastiques, il semblait que la nature et l'art eussent associé leur magie pour produire le plus séduisant tableau.

La ville elle-même, qui s'étendait devant nous, présentait un coup d'œil ravissant. Les détails des rues et des habitations se confondaient au milieu des flots légèrement agités d'une vapeur diaphane, au-dessus de laquelle s'élevaient les flèches et les coupoles des églises. Le cours de la Moskva, chargé

de reflets étincelans, dessinait un large ruban de feu, qui traversait la ville et se prolongeait au loin.

L'heure fixée pour notre départ ayant sonné, nous sortîmes du Kremlin, et bientôt après nous eûmes franchi la dernière enceinte de Moscou.

Le lendemain nous étions de bonne heure à Kline, petite ville d'un millier d'habitans, qui fut autrefois le seul patrimoine des Romanof.

Je m'aperçus, en y arrivant, de la perte de mon livre d'esquisses, que j'ai vainement cherché à retrouver. Ce petit accident me peine. Sans doute mes dessins auraient mieux réussi que mes descriptions à vous faire connaître les anciens édifices de Moscou, les costumes de Nijneï et l'aspect du pays.

Vers le soir il nous arriva d'être conduits par un moujik qui, au dire de ses camarades, entrait ce jour même dans sa 86.e année. Ce vieillard avait la pétulance et presque la vigueur du jeune âge. Pendant trois heures qu'il resta sur le siége il nous fut impossible d'en obtenir un instant de silence. Le chant, disait-il, était pour lui un besoin; et, sans s'inquiéter de notre réponse, il entonnait un de ces malheureux airs moscovites, qui, chantés dans leur classique énergie, blesseraient l'oreille la plus antimusicale. Quand nous passions devant un *kabak* [1], il arrêtait son attelage, sautait à bas du

---

1 Cabaret.

siége avec une souplesse étonnante, avalait un grand verre d'eau-de-vie, puis remontait à son poste, en faisant partir ses coursiers ventre à terre.

Il n'est pas rare dans ce pays de rencontrer des vieillards dont les facultés ont conservé un degré de force surprenant. Malgré la passion des liqueurs spiritueuses, rien n'est plus fréquent que les exemples d'une longévité extraordinaire. Pendant le cours de l'une des années précédentes, on a compté en Russie 950 décès de centenaires mâles. Sur ce nombre, 50 étaient morts à l'âge de 120 ans et au-delà; l'un d'eux avait même atteint sa 160.ᵉ année.

Après avoir passé Twer, nous arrivâmes à *Torjok*. Plusieurs couvens, vingt-cinq églises, un millier de cabanes et de masures, jetées confusément sur les rivages sablonneux de la Tvertsa, forment la ville de Torjok, dont l'aspect misérable laisserait difficilement deviner une cité qui passe pour industrieuse et riche.

Les anciennes villes de la Russie centrale ont eu presque toutes une triste conformité de destinées. Dès le commencement du douzième siècle on trouve dans la plupart de ces villes des princes apanagés, descendans de Rurik. Ces despotes de second rang, vassaux turbulens d'un *Grand-prince*, dont ils bravent la faible autorité, appuient le plus souvent leurs titres d'inféodation sur des violences, des trahisons et des meurtres. Toujours compromises dans

les guerres qu'ils entreprennent, leurs villes sont dix fois dans un même siècle incendiées et livrées au pillage.

Plus tard, quand les Mongols viennent inonder la Russie, l'histoire de ces cités malheureuses présente un redoublement de calamités. Leurs dépouilles sont transportées au milieu des steppes de la Tatarie, leurs habitans massacrés ou réduits en esclavage; et si elles parviennent à se relever de leurs cendres, des déchiremens intérieurs, de nouvelles invasions asiatiques, et la famine ou la peste, résultat de ces ravages, ont bientôt ramené leur décadence.

L'État, épuisé par ces troubles, était en même temps livré presque sans défense aux entreprises de tous les peuples voisins, et chaque printemps était marqué par les incursions des Lithuaniens, des Criméens et des Polonais, ou par les honteux exploits des bandes de brigands qui s'étaient formées sur tous les points de la Russie.

Lorsqu'après trois siècles de puissance, les Tatars, s'affaiblissant eux-mêmes, laissèrent échapper la suzeraineté qu'ils avaient exercée sur la Russie, et lorsqu'enfin dans ce pays on vit renaître un principe d'ordre et d'unité, les villes perdirent successivement leurs souverains particuliers. Ces tyrannies locales se centralisèrent entre les mains des grands-princes et tsars moscovites. Alors on envoya dans les villes

des lieutenans et des gouverneurs, satrapes capricieux, revêtus d'un pouvoir illimité. Ce ne fut que sous le règne de Catherine la Grande qu'une organisation plus sage, en instituant partout des franchises municipales, finit par assurer aux cités quelques garanties contre la toute-puissance de ces despotes subalternes.

Telle est, en général, l'histoire de la plupart de ces villes. Mais Torjok se trouvait dans une position particulière, qui lui procura plus de liberté, sans lui assurer plus de repos. Dès le onzième siècle elle fit partie de la république Novgorodienne. Placée comme boulevard de la métropole sur les frontières des principautés de Twer, de Moscou et de Souzdal, c'est elle qui eut à soutenir, dans des guerres fréquentes, le premier choc des ennemis. Au quinzième siècle elle fut réunie avec Novgorod à la tsarie moscovite.

Quelques heures après avoir quitté Torjok, nous avons atteint Vichni-Volotchok. Cette ville est traversée par un canal d'une haute importance. Long de trois quarts de lieue tout au plus, il effectue la jonction de la mer Caspienne et du golfe de Finlande.[1]

---

1 Le canal de Vichni-Volotchok unit les eaux de la *Tvertsa*, l'un des affluens du Volga, à celles du *Msta*, rivière qui s'écoule dans le lac Ilmen, et celui-ci à son tour donne naissance au Wolkoff, qui se jette dans le lac Ladoga.

L'honneur de la première idée de cette communication appartient à un meunier, nommé Serdjoukof, qui entreprit, il y a plus d'un siècle, de faciliter par des moyens artificiels la navigation du Msta et de la Tvertsa, et de les joindre par un canal. Pierre le Grand reconnut la possibilité de rattacher cet essai industrieux au système général de canaux, dont il méditait le plan. Il se rendit auprès de Serdjoukof, et découvrant le génie de ce paysan sous sa grossière enveloppe, il lui laissa le soin d'étendre et de consolider son ouvrage.

Sous le règne de Catherine II on perfectionna les travaux du meunier. On s'appliqua surtout à réaliser sur une plus grande échelle le plan qu'il avait imaginé pour remédier à l'insuffisance des eaux de la Tvertsa et du Msta. Il s'agissait d'en grossir le volume, sinon d'une manière continue, du moins à des époques déterminées; il fallait, en d'autres termes, convertir ces rivières en canaux périodiques.

Voici comment on s'y prit. Dans le voisinage de Vichni-Volotchok on forma un immense réservoir, dont la surface a près de 60 werstes carrés d'étendue. Alimenté par différentes rivières et par des canaux qui lui amènent les eaux d'une soixantaine de lacs des environs, ce bassin communique au moyen de déversoirs avec le Msta et la Tvertsa, et l'eau qu'il renferme, lorsqu'il est plein, suffit pour entretenir la navigation des deux rivières pendant

quinze jours consécutifs. Tant que les écluses restent fermées, la Tvertsa et le Msta sont des ruisseaux fangeux. Mais lorsqu'une caravane nombreuse de bateaux s'est rassemblée sur le Volga, près de l'embouchure de la Tvertsa, le directeur du canal transmet ses ordres à Vichni-Volotchok à l'aide d'une ligne télégraphique; aussitôt les écluses s'ouvrent, et ces ruisseaux, qui tout à l'heure coulaient inaperçus au milieu des roseaux, se transforment en fleuves majestueux, chargés de plus d'un millier de lourdes embarcations.

L'ouverture des écluses a lieu cinq ou six fois par été, et chaque année 4 à 6000 bateaux en profitent pour remonter dans la Néva.

Cependant, si la communication de Vichni-Volotchok était la seule qui joignît à la Néva le Volga et ses affluens, elle ne procurerait point au commerce de la capitale toutes les facilités qu'il réclame pour le transport des marchandises. Pétersbourg, isolé au milieu d'une contrée presque déserte et inculte, est tributaire des provinces centrales pour la plupart des objets de première nécessité, en même temps que le commerce d'exportation y fait affluer des parties les plus éloignées de l'empire les produits du sol et de l'industrie. Une communication avec l'intérieur du pays, praticable cinq ou six fois seulement par année, ne pouvait donc suffire. Pierre le Grand le prévit. Il traça deux autres lignes de

jonction, et commença des travaux qui ne furent terminés que sous le règne d'Alexandre. Aujourd'hui les barques d'Astrâkhan peuvent remonter par trois voies différentes jusque dans les eaux de la Néva, et traverser la Russie d'Europe, en franchissant une distance de 11 à 1200 lieues. On porte à 25,000 le nombre des embarcations de toute espèce, qui, profitant de ces facilités, parviennent annuellement jusqu'au milieu même de Pétersbourg, et portent dans cette capitale des marchandises dont la valeur est estimée à 170 millions.

Le Volga sert en Russie de base à presque tout le système de navigation intérieure. Son immense développement a permis non-seulement d'ouvrir une triple communication entre la Baltique et la mer Caspienne, mais encore d'en établir deux entre cette dernière et la mer Blanche. Dans quelques années un nouveau canal joindra de plus les eaux du Volga à celles du Tanaïs, c'est-à-dire la mer Caspienne à celle d'Azow, et fournira au commerce les moyens de diriger à peu de frais sur la mer Noire les productions de la Sibérie, de la Chine, de la Perse, de la Tatarie, et celles de la Russie centrale. Alors on pourra voir une même barque atteindre successivement, et sans quitter le territoire de l'empire, les ports d'Azow, d'Astrâkhan, d'Arkhangel, de Pétersbourg et de Kherson.

Tout facilitait la création d'un enchaînement ad-

mirable de communications hydrauliques. En Russie tout est plaine; les eaux qui fécondent ce vaste bassin tombent dans cinq mers différentes, et la direction de leur cours est déterminée par de légères ondulations du sol, qu'il est facile de couper.

Il est vrai que la navigation est arrêtée chaque année par les effets d'un long hiver. On pourrait ajouter que le courant trop rapide de différentes rivières, l'ensablement continuel du Volga, et quelques autres obstacles du même genre, forment autant de barrières que la nature elle-même oppose à l'entier développement du système des canaux. Mais ces inconvéniens disparaissent devant l'importance des avantages que les Russes ont pu tirer de la conformation géologique de leur pays; et quant à l'hiver, s'il interrompt la navigation, il permet en même temps l'établissement du traînage, qui procure au commerce des facilités presque aussi grandes.

Trois jours après notre départ de Moscou nous étions à Novgorod. La vue de cette ville inspire des pensées affligeantes. Préoccupé de souvenirs historiques, on établit une triste comparaison entre la Novgorod d'autrefois et celle de nos jours.

Cette bourgade dépeuplée fut jadis une ville dont l'enceinte avait, dit-on, sept lieues de diamètre; le Nord de la Russie obéissait à ses lois, et souvent elle fit avec succès la guerre aux Suédois, aux Lithuaniens, aux différens princes de la Russie et aux habitans de cette *Grande-Biarmie*, dont les trésors fabuleux, nouvelle toison d'or, attiraient, dès le dixième siècle, d'intrépides aventuriers jusqu'au milieu des plaines glacées de *Tcherdine.*

Le commerce avait créé la force de Novgorod; il y fit également établir un gouvernement populaire. Toutes les affaires importantes, la paix et la guerre, la rédaction des lois, l'élection des magistrats, en un mot, l'exercice presque entier du pouvoir, était soumis aux décisions de l'assemblée du peuple et livré à ses discussions tumultueuses. Le choix même du prince lui était souvent abandonné; car à la tête de cette république se trouvait un souverain électif, chef sans influence, qui était déposé par ses sujets libres et turbulens, dès qu'il avait cessé de leur plaire.

Les relations commerciales des Novgorodiens s'étendaient jusqu'aux Indes et en Chine. En 1227 ils avaient conclu un traité d'alliance avec la ligue anséatique, et durant plusieurs siècles leur ville fut un entrepôt général, où la Scandinavie et l'Allemagne achetaient les productions de l'Asie.

Ainsi fondé sur la richesse, la force et la liberté,

le renom de Novgorod se maintint pendant longtemps. On disait encore, il y a quatre siècles, en Russie : *Qui peut résister à Dieu et à la grande Novgorod?*

Cette antique puissance, souvent compromise par des dissensions intestines, finit par succomber sous la politique astucieuse d'Ivan III. Despote lâche et rusé, il n'essaya point d'écraser d'un seul coup la rivale de Moscou. La destruction de la liberté novgorodienne fut lente et graduelle; mais le tsar sut la rendre inévitable, et lorsque l'entreprise fut assez avancée, il profita du premier prétexte pour arracher à Novgorod son territoire, abolir son gouvernement démocratique, et exiler ses principaux habitans, qui furent remplacés par des esclaves moscovites (1477).

Novgorod n'était pas au terme de ses malheurs : de plus grands l'attendaient encore. En 1569 Ivan IV pénétra dans ses murs, et les chroniques contemporaines racontent avec d'affreux détails les supplices qui signalèrent sa présence. Soixante mille habitans furent mis à mort. Leurs cadavres mutilés, lancés dans les flots du Wolkoff, formaient d'horribles entassemens dans le lit du fleuve.

Ravagée bientôt après par les Suédois, Novgorod ne put se relever de ces désastres, et dès-lors il n'est plus mention dans l'histoire de cette république opulente, dont l'origine se perd dans une haute antiquité.

En sortant de Novgorod, il fallut suivre, sur un espace de quarante werstes, une détestable route de rondins. Après quelques heures de cahots, la flèche de notre voiture se rompit. Nous étions à trois lieues du village le plus rapproché, seuls, au milieu d'une antique forêt. Aucun être vivant ne se faisait entendre dans cette triste solitude, et à peine le jour commençait à poindre. Une eau bourbeuse, couvrant le sol de la forêt, dépassait en plusieurs endroits le niveau de la route, qui semblait se perdre dans un lac sans limites, tandis qu'un brouillard épais, chassé dans les airs par le vent glacial du nord, circulait à travers les arbres et tombait jusqu'à terre.

Dans notre isolement, pénible et comique à la fois, nous craignions d'abord de rester sans ressources; mais la dextérité russe vint à notre aide. *Néboss!* (ne craignez rien) s'écria le postillon, en s'élançant à terre, et il répéta à plusieurs reprises ce mot caractéristique, que sans cesse les moujiks ont à la bouche. S'armant d'une hache qu'il portait à la ceinture, il tira une solive du plancher de la route, se mit à la fendre et à l'équarrir, et parvint, avec une promptitude extraordinaire, à la fixer sous la voiture. Grâce à cette réparation provisoire, notre calèche fut en état d'être traînée jusqu'à la station suivante, colonie militaire, où nous passâmes le reste de la journée.

A peine y étions-nous installés, que des chants plaintifs, entremêlés de sanglots et de gémissemens, nous annoncèrent le passage d'un convoi funèbre. Nous le suivîmes à l'église. Arrivés devant le sanctuaire, les soldats qui portaient le cercueil le déposèrent à terre. Il était découvert et renfermait le corps d'une femme.

Une jeune fille, sœur de la défunte, continuait le chant lugubre qui d'abord avait éveillé notre attention. Elle l'interrompit à peine durant l'office des morts, et ce cantique avait quelque chose de déchirant, qui excitait à la fois l'étonnement et la pitié.

La plupart des assistans jetèrent sur le cadavre un certain nombre de *copeks*, qui servirent à l'achat d'une cinquantaine de cierges, allumés aussitôt et fixés en rangs serrés sur les quatre bords du cercueil. Quand le pope eut achevé les prières, les cierges furent éteints, et dans ce moment toutes les femmes présentes à la cérémonie, confondirent leurs chants et leurs sanglots. S'adressant, avec l'accent d'une douleur sauvage, au corps inanimé qu'elles entouraient, elles lui reprochaient sa mort et lui demandaient pourquoi donc il voulait quitter la terre? puis elles se jetaient sur le cercueil, couvraient de leurs baisers les yeux, les mains et la bouche du cadavre, et remplissaient l'église de leurs cris cadencés.

Cependant le prêtre s'était rapproché du sanctuaire. On avait placé sur les marches de l'autel un bloc de bois de sapin, long d'environ trois pieds. Il était scié grossièrement à ses deux extrémités et fendu d'un coup de hache dans le sens de sa longueur. Les deux moitiés étaient contenues ensemble par un mouchoir fortement serré. Le prêtre fit détacher ce lien, et nous aperçûmes le corps d'un enfant mort-né. A l'instant même ce grossier cercueil fut entouré par des jeunes filles et des enfans, qui, à leur tour, prodiguèrent des baisers et des caresses enfantines au petit cadavre qu'on y avait déposé.

Retournant vers le cercueil de la jeune femme, le pope y jeta une image de S. Nicolas, plusieurs croix taillées en bois blanc, et un papier qu'on dit être une espèce de passe-port adressé à S. Pierre, et destiné à faciliter aux morts l'entrée du paradis. En même temps il souleva le linceul, en retira une bouteille, la déboucha, et versa sur le cadavre une liqueur épaisse. Aussitôt tous les assistans, hommes, femmes et enfans, se précipitèrent sur le cadavre. Nous les vîmes tremper leurs doigts dans cette liqueur, et les porter à la bouche. Glacés d'horreur nous sortîmes à la hâte.

La colonie militaire au milieu de laquelle nous fûmes obligés de nous arrêter, est habitée par un régiment d'infanterie. Un territoire de plusieurs

lieues de diamètre lui est affecté. Ce district porte les traces d'une bonne culture. Les routes qui joignent les différens villages de la colonie sont bien entretenues, et l'œil suit avec plaisir les rangées symétriques de bouleaux qui les bordent.

Au centre de la colonie s'élèvent les batimens de l'état-major. Ils sont habités par les officiers supérieurs, et c'est également là que sont les écoles, les prisons, l'hôpital et la grande salle d'exercice, dans laquelle on rassemble la troupe en hiver.

Chaque village renferme une compagnie ou une demi-compagnie. Celui dans lequel nous étions se compose d'environ cent quatre-vingts maisons. Il est traversé par une seule rue, qui, très-large, couverte d'un sable fin et ornée d'une belle allée, forme une charmante promenade.

Les maisons des colons sont toutes bâties en bois et sur le même modèle. Leur architecture rustique n'est point dépourvue d'élégance : elles sont meublées moins grossièrement que celles des simples moujiks, et des petits jardins plantés d'arbres les séparent des habitations voisines.

Rien dans ces colonies ne rappelle la tristesse et l'uniforme saleté des villages de la Russie, et l'on pourrait, séduit par cet agréable aspect, se peindre avec des couleurs riantes le sort de leurs habitans. Mais si l'on détourne ses regards de ces maisonnettes fraîches et gracieuses, pour les porter sur

les colons, on lit dans leurs traits les chagrins de l'esclavage et d'une pénible existence. Quand on passe auprès d'eux, on les voit s'arrêter avec l'humilité de la peur, rester droits, immobiles et la tête découverte. Dans cette politesse on cherche vainement quelque trace de la bonhomie et de la gaieté des moujiks : on n'y trouve que l'abaissement et la servilité.

Les colonies militaires sont une création du règne d'Alexandre, et il vous souvient peut-être qu'à l'époque de leur premier établissement, des craintes exagérées se répandirent en Europe. Dans cette fusion de l'armée russe avec la population des campagnes, on crut entrevoir une menace contre l'indépendance de l'Europe méridionale. On parlait de la force qu'allait acquérir cet immense empire, transformé en un camp formidable; de ces millions de dociles esclaves, exercés dès le jeune âge au maniement des armes; et l'on se demandait avec inquiétude si une institution pareille n'indiquait point quelque projet d'envahissement et de conquête.

Mais telle ne fut point, il y a lieu de le croire, la pensée d'Alexandre. La création des colonies, moins gigantesque qu'on ne l'avait dépeinte, puisqu'elle a été appliquée à une petite portion seulement de l'armée russe, était liée à des plans d'économie et à des projets d'améliorations intérieures, bien plutôt qu'à des vues ambitieuses.

Et en effet, l'organisation de l'armée en Russie réclamait des réformes. Nécessairement très-nombreuse, parce que l'étendue de l'empire l'exige, elle est une charge pesante à raison des faibles revenus de l'État. Le recrutement effectué sur un territoire de beaucoup plus vaste que le reste de l'Europe, est une opération longue et difficile, et dans plus d'une occasion l'on a vu combien ce travail portait de retard dans les mouvemens militaires. La nécessité d'ailleurs de confier aux seigneurs le choix des recrues, a souvent introduit dans l'armée le rebut des campagnes.

Les malheureux, désignés par leurs maîtres pour être soldats, arrivent au régiment sans premières habitudes militaires et avec l'ignorance la plus complète. Transportés à une grande distance de leur hameau, ils sont retenus pendant vingt-deux ans sous les armes, sans avoir le droit d'obtenir régulièrement des congés; et lorsqu'enfin le temps de leur service est écoulé, ils restent ordinairement sans asile et sans ressources.

D'un autre côté, le nombre restreint des villes, la cherté des transports, et peut-être des motifs politiques d'un ordre plus relevé, ont obligé le gouvernement de *cantonner* la plus grande partie de l'armée, de l'éparpiller sur tous les points, et par-là même ont rendu plus difficile la prompte réunion d'un corps considérable de troupes.

L'empereur Alexandre a vu dans l'institution des colonies la mesure la plus efficace pour parer à ces divers inconvéniens.

Au moyen de leur création, une étroite union s'établissait entre les troupes colonisées et les populations chargées de les maintenir au complet. Les soldats, choisis parmi les enfans de la colonie, obtenaient le privilége de rester, en temps de paix, dans le sein de leur famille. Ils récoltaient eux-mêmes les fruits de la terre destinés à leur entretien, qui devenait pour le pays une charge moins onéreuse. Élevés dès leur enfance pour l'état militaire, ces hommes y entraient sans répugnance, et il devenait possible de désigner à l'avance les plus intelligens pour en former de bons sous-officiers. Un asile assuré était promis à leur vieillesse. Leur sort, en un mot, devenait plus heureux.

En même temps la culture du sol s'étendait et se perfectionnait; car c'était au milieu de terrains auparavant incultes qu'on devait fixer les colonies.

Le caractère élevé d'Alexandre permet de supposer qu'en réalisant cette vaste conception, il espérait également améliorer la condition des paysans, les instruire et les faire entrer sans secousse dans la voie d'une liberté progressive. Peut-être l'opposition que son projet rencontra dans les hautes classes, et qui s'y manifesta avec une véritable énergie, prenait-elle son origine dans les craintes que ce but éloigné inspirait à la noblesse.

Enfin, par la fondation de ces établissemens à la fois agricoles et militaires, on pensait obtenir un dernier avantage, dont les désastres de 1812 faisaient apprécier doublement l'importance : on se promettait de garnir d'une manière permanente les frontières occidentales, et d'étendre ainsi vers la Prusse, la Pologne et l'Autriche des barrières militaires semblables à celles qui depuis long-temps protègent l'empire contre la Chine, la Tatarie et le Caucase. Et, pour le répéter encore, cette institution aurait dû paraître aux étrangers un moyen de défense plutôt que d'agression, puisqu'une armée attachée au sol par les habitudes d'une vie sédentaire et par l'espoir de la propriété, est moins qu'une autre propre à servir des projets de conquête.

Quoi qu'il en soit, l'exécution des plans d'Alexandre semblait assurer une grande force à l'empire. On devait appliquer l'organisation nouvelle à la majeure partie de l'armée russe, en y consacrant presque tous les domaines de la couronne, et l'on espérait ainsi se procurer les moyens d'appeler sous les drapeaux en cas de besoin 1,500,000 soldats instruits et bien disciplinés. Mais ces prévisions ne se sont point réalisées. Les colonies d'infanterie et de cavalerie présentent un total de 46,000 soldats actifs, avec une *réserve* évaluée à la moitié de ce nombre, et tout indique aujourd'hui que le gouvernement ne donnera point à cette institution le

développement que lui avait destiné son fondateur.

La colonisation des régimens d'infanterie n'a pas eu des résultats satisfaisans. Fixés pour la plupart dans le gouvernement de Novgorod, au milieu de terrains marécageux, ces troupes ont eu à lutter contre les effets d'un climat destructeur. On s'est vu forcé de sacrifier de grands capitaux pour faciliter leurs premiers travaux, et le but d'économie a été manqué. Enfin, les populations agricoles qu'on a transplantées sur leurs territoires étaient trop faibles pour soigner la culture de la terre et fournir en même temps les hommes de recrue.

Il en est autrement des colonies de cavalerie. Celles-ci sont florissantes, et leur position au sud-ouest de l'empire leur donnerait une haute importance dans le cas d'une guerre contre l'Autriche ou la Turquie. Établies, à partir de l'année 1818, dans le gouvernement des Slobodes d'Oukraine et dans celui de Kherson, elles renferment douze régimens de lanciers et huit de cuirassiers. Leur immense territoire, autrefois steppe inculte, s'est couvert des moissons les plus riches; l'éducation des chevaux s'y étend et s'y améliore. Les jeunes gens de la réserve sont en nombre plus que suffisant pour alimenter les escadrons actifs; 27,000 enfans fréquentent les écoles, et l'on porte à 2,400,000 roubles l'économie annuellement obtenue.

On a fixé la plupart de ces régimens au milieu de peuplades turbulentes, débris d'anciennes hordes moldaves, cosaques et bulgares. Ces populations, amies de l'indépendance et du brigandage, pouvaient se rendre dangereuses, si l'on ne parvenait à les contenir au moyen d'une forte discipline. En les pliant au régime des colonies, on adoucissait leurs mœurs par le travail, et on les forçait à l'obéissance. L'entreprise était difficile. Il a fallu plus d'une fois sévir contre l'esprit de révolte qui s'emparait de ces têtes ardentes et les effrayer par des exemples de rigueur. Aujourd'hui cependant les habitudes d'ordre et de soumission sont contractées en partie, et ce n'est pas un des moindres avantages qu'on ait retiré de l'établissement des colonies.[1]

read

---

1 Voici sur l'organisation des colonies quelques détails que j'ai eu l'occasion de rassembler. Ils se rapportent plus particulièrement aux régimens d'infanterie.

La *colonisation* d'un régiment consiste à le cantonner à perpétuité sur un territoire dont il ne s'éloigne plus, à moins d'entrer en campagne, et dont les autres habitans tiennent à ferme les terres de la colonie, avec charge de loger et de nourrir les soldats, et de fournir successivement les hommes de recrue.

Tout dans une colonie reçoit une empreinte militaire; les fermiers ou *tenanciers*, astreints à porter l'uniforme, sont placés sous les ordres d'anciens officiers et forment ce qu'on appelle le *bataillon colonisé*. Durant leur vie entière ils restent

Dès qu'on eut réparé notre voiture, nous quittâmes la colonie militaire. Arrivés dans la soirée au

---

soumis à une sévère discipline, qui s'étend même sur la direction des travaux agricoles. Leurs enfans naissent soldats : dès l'âge de douze ans, ils reçoivent le fusil et la giberne. Plus tard ils entrent dans la *réserve*, pour être placés ensuite dans les bataillons actifs. Après quinze ans de service, ils retournent pour cinq années dans la réserve, et ils terminent enfin leurs jours comme invalides de la colonie, à moins que l'héritage de leur père ou quelque nouvelle distribution de terres ne les appelle à devenir eux-mêmes colons ou fermiers.

La population mâle d'une colonie se compose donc des élémens suivans:

1.° *Les fermiers ou colons proprement dits.*

2.° *Les cantonistes.* C'est ainsi que l'on appelle les enfans mâles d'une colonie militaire. Ils reçoivent une instruction gratuite dans des écoles établies par le gouvernement; en même temps on leur apprend un ou plusieurs métiers, et on les exerce au maniement des armes. A dix-huit ans les plus robustes sont placés dans la réserve, après avoir subi un examen.

3.° *Les soldats de la réserve.* Chaque régiment colonisé compte un *bataillon de réserve*, dont la moitié, en cas de guerre, se joint aux bataillons actifs pour entrer avec eux en campagne. C'est dans la réserve que les cantonistes terminent leur éducation militaire. Ils y restent pendant deux années, et lorsqu'à l'âge de vingt ans ils entrent dans les bataillons actifs, ils sont en état d'être menés de suite sur le champ de bataille.

4.° *Les soldats des bataillons actifs.* Au premier signal ceux-ci sont prêts à marcher. La longue durée de leur service et plus encore l'éducation qu'ils ont reçue comme cantonistes,

bord d'une rivière assez large, nous la passâmes sur un bac d'une construction singulière. Ce n'était autre

---

en font habituellement d'excellens soldats. Leur solde ne dépasse point onze roubles par année; mais l'État les habille, et les colons les nourrissent et les logent.

S'ils sont eux-mêmes fils aînés de fermiers et que leur père vienne à mourir, ou si, de quelque autre manière régulière, ils sont appelés à la succession d'un tenancier, ils sont de plein droit libérés du service, et entrent immédiatement en possession de leur ferme.

Tant qu'ils restent sous les drapeaux et qu'une guerre ou un service extraordinaire ne les retient pas hors du territoire de la colonie, ils servent comme valets de ferme chez les tenanciers, et leur travail compense pour ces derniers les frais de leur entretien.

5.° *Les invalides.* On donne cette dénomination à tous les anciens soldats qui ont fait leurs vingt années de service. Ils jouissent, à l'exclusion des autres habitans de la colonie, du privilége *de laisser pousser leur barbe.* Logés chez leurs parens ou chez d'autres fermiers, ils partagent leurs travaux, et quand l'âge ou les infirmités ont usé leurs forces, le gouvernement pourvoit à leur entretien.

Enfin, 6.° une dernière classe, sans dénomination particulière, comprend les anciens cantonistes qui n'ont point fait de service militaire à cause de la faiblesse de leur constitution, ou d'une surabondance dans le nombre des hommes de recrue. Ces gens, abandonnés à leurs propres moyens, travaillent comme valets de ferme ou gagnent leur vie en exerçant les métiers que le gouvernement leur a fait apprendre.

La destinée des troupes colonisées me paraît de beaucoup préférable à celle des autres soldats russes. Ces derniers, dès qu'ils sont appelés au régiment, sont morts en quelque

chose qu'un plancher flottant, composé de troncs d'arbres dépouillés de leur écorce et maintenus en-

---

sorte pour leur famille; toutes leurs relations antérieures sont détruites. Les soldats des colonies, au contraire, ne sont point arrachés aux liens domestiques : ils restent fils, pères de famille, bourgeois même jusqu'à un certain point.

Quant aux anciens serfs de la couronne, transformés en fermiers ou colons militaires, ils n'ont pu se faire jusqu'à présent à leur nouveau régime. Froissés dans leurs affections, ces malheureux gémissent en silence. Une ignorante simplicité leur faisait mettre du prix à leur existence précédente, et le souvenir de cette félicité relative, qui était fondée sur l'habitude, les préoccupe sans cesse. D'ailleurs, dans les premières années, on les a soumis aux travaux les plus rudes; ils ont défriché le sol ingrat qu'on leur assignait, bâti des villages, établi des ponts, des routes et des canaux.

Mais ces motifs de regrets et de souffrances n'existeront plus pour la seconde génération, dont le sort sera moins pénible, je le crois, que celui des serfs de la couronne.

Les colons reçoivent le titre d'*hommes libres*, et cette dénomination, si elle convient mal à des cultivateurs courbés sous le despotisme militaire, prouve du moins de la part du gouvernement l'intention de relever cette classe plutôt que celle de la rabaisser. L'État concède aux fermiers une habitation meublée, six à huit hectares de terre, des bestiaux et des instrumens aratoires; il ne leur demande ni impôt foncier, ni capitation, ni prix de ferme. Tout ce qu'ils acquièrent devient à leur mort la propriété de leurs héritiers naturels; la ferme même qui leur est confiée peut, en quelque sorte, être considérée comme leur patrimoine. Quand l'âge ne leur permet plus d'en diriger les travaux, ou quand ils sentent approcher leur fin, ils désignent eux-mêmes leur successeur. De

semble par des poutres transversales. Ces frêles embarcations sont dans ce pays d'un usage presque gé-

cette manière la possession d'une ferme peut se perpétuer dans une même famille comme une véritable propriété, et ce n'est que dans des cas extrêmes, par suite d'une condamnation juridique, qu'un tenancier peut s'en voir expulser.

En général, le pouvoir auquel sont soumis les colons n'agit point, comme dans les autres villages de la Russie, par mesures de bon plaisir. Ainsi, par exemple, nul colon ne peut subir une peine corporelle, sans qu'il en soit dressé procès-verbal, et la juridiction du premier degré est confiée, dans chaque localité, à une magistrature élective, qui exerce également quelques fonctions de police et d'administration.

On cherche à prévenir l'indigence et le malheur, au moyen de précautions philanthropiques. Un magasin de blé, entretenu par la communauté des habitans, éloigne le danger des famines. Les malades sont traités gratuitement dans un hôpital central; les orphelins deviennent les enfans adoptifs de la colonie, et il est pourvu à l'entretien des veuves et des vieillards. Une maison d'épargne et de prêt assure aux fermiers la conservation de leurs économies, et leur fait même, dans un temps de détresse, une avance sans intérêt, qui peut s'élever jusqu'à 500 roubles.

L'éducation gratuite donnée aux enfans est digne des plus grands éloges. Rien n'est négligé pour en faire à la fois de bons agriculteurs, des soldats instruits et d'habiles artisans. Dans les écoles, dirigées d'après les méthodes de Lancastre et de Pestalozzi, on leur apprend à lire et à écrire, on les exerce au chant et à la musique, on leur enseigne les premiers élémens de calcul, de dessin, de géométrie, et on leur explique les préceptes religieux.

Ceux qui montrent le plus de zèle et d'aptitude, sont pla-

néral. A peine celle-ci fut-elle chargée de notre voiture, qu'elle enfonça de plus d'un pied sous le niveau de la rivière. Cependant nous atteignîmes sans accident la rive opposée.

Là nous entendîmes des cris déchirans, qui partaient d'une maison de paysan. Une foule de jeunes

---

cés dans une école de sous-officiers, et ces enfans de moujiks ont ainsi la perspective de s'élever par la suite au grade d'officier, qu'ils obtiennent de droit après douze années d'un service irréprochable.

En résumé, le régime intérieur des colonies procure à leurs habitans des garanties, et même des droits positifs. Vainement on y chercherait de la liberté; mais du moins on y voit, au milieu de l'esclavage, l'ordre, la justice et l'action régulière d'une autorité paternelle.

L'existence que mènent les officiers est peu favorable au développement de leur instruction, et elle est pénible par son isolement. On assure qu'il règne parmi eux un mécontentement presque général. De cette mauvaise disposition des chefs, que partagent jusqu'à présent ceux qui sont soumis à leurs ordres, il pourrait résulter de graves embarras pour le gouvernement de l'empire. Peut-être faut-il voir dans cette appréhension le motif du mystère dont on enveloppe l'institution des colonies. Rarement un étranger obtient la permission de visiter ces établissemens. Les Russes même y sont difficilement admis. La création d'Alexandre n'en a été que plus violemment critiquée, et l'on pourrait même dire qu'elle est devenue impopulaire, si cette expression convenait à un pays où le peuple n'a point d'opinion, où l'aristocratie semble en quelque sorte en possession exclusive du privilége de la pensée.

gens rassemblés devant cette habitation semblait s'amuser beaucoup de la cause de ces plaintes. C'était une correction maritale : un moujik battait sa femme.

On assure que les moujiks attachent beaucoup de prix à l'exercice de la juridiction domestique, qu'un ancien usage leur attribue. En effet, c'est pour eux un moyen de n'être point placés sur l'échelon le plus bas de la hiérarchie sociale. Grâce au pouvoir qu'ils ont sur leur famille, ils peuvent à leur tour appliquer ce proverbe national qu'on invoque si souvent à leur préjudice : *Frappons toujours, Dieu saura distinguer le coupable !*

Autrefois, aux fiançailles des Moscovites, la jeune promise était conduite au milieu d'une assemblée de famille. Son père lui demandait d'une manière solennelle si elle consentait à se marier, et aussitôt qu'elle avait répondu affirmativement, il lui donnait plusieurs coups d'étrivière, en lui adressant ces mots : « Voici, mon enfant, les derniers coups que tu recevras de la main de ton père ; à l'avenir ton mari seul aura le droit de t'en appliquer. »

Le despotisme organisé dans l'État s'était glissé jusque dans le sein de chaque famille. La femme était esclave, et ses enfans l'étaient comme elle.[1]

---

1 Une loi du seizième siècle donnait aux pères de famille le droit de vendre quatre fois le même enfant.

Aucun droit ne la mettait à l'abri des violences que son mari pouvait exercer contre elle, tandis que la perspective des supplices les plus atroces protégeait les hommes contre la haine et la vengeance de leurs épouses.

Depuis un siècle et demi, la servitude des femmes n'est plus écrite dans les lois de la Russie; mais elle s'est en partie maintenue de fait parmi les basses classes du peuple, qui, privées d'instruction, modifient lentement leurs mœurs et leurs idées.

Aujourd'hui nous avons atteint la ville de Pskof. Des murailles en ruine, débris des siècles passés, quelques remparts élevés contre les Suédois par Pierre le Grand, des rues larges et désertes, soixante églises de chétive apparence, enfin, une cathédrale antique, resplendissante à l'intérieur de dorures massives, voilà tout ce qui peut fixer à Pskof l'attention d'un voyageur.

Ici, comme à Novgorod, des décombres rappellent une puissance qui n'est plus. Fondée au dixième siècle par la princesse Olga (épouse du fils de Rurik), Pskof devint bientôt l'alliée, parfois même la ri-

vale de Novgorod. Quand la grande république du Nord tomba sous les coups d'un tsar moscovite, Pskof perdit également son indépendance. Mais, moins puissante et moins redoutée que Novgorod, elle fut sauvée par sa faiblesse même d'une entière destruction. On lui ravit ses libertés; mais son commerce lui resta, et actuellement encore elle compte 10,000 habitans.

En arrivant nous vîmes le marché de la ville en pleine activité. Plusieurs centaines de boutiques, renfermant des produits de la campagne, étaient dispersées sur une grande place. La foule qui circulait au milieu de ce rustique bazar, les tentes, les charrettes légères, les chevaux à crinières flottantes, groupés à l'entour, formaient un coup d'œil pittoresque.

Tout à coup l'on voit sortir d'une des maisons de la place une fumée noire, et bientôt après des flammes pétillantes. A l'instant les secours sont apportés. On écarte les oisifs, on établit la *chaîne* et l'on fait jouer les pompes. En attendant, les femmes s'étaient jetées à genoux. Quelques-unes s'étaient empressées de chercher la sainte image protectrice de leurs foyers. Elles portaient sur elle des regards supplians : de la main elles lui indiquaient les flammes qui s'élevaient dans les airs, et lui demandaient avec instance d'arrêter l'incendie qui menaçait leur ville.

En peu de temps on se rendit maître du feu. On remporta les pompes, les échelles, les images saintes; et les paisibles débats du marché reprirent leur cours, un instant suspendu.

LETTRE XVI.

Château de Karkuss (en Livonie), le 26 Septembre.

Nous avons quitté Pskof dans la soirée. Le lendemain nous étions hors du territoire de la Russie proprement dite. Autour de nous, tout avait changé d'aspect. C'était un autre pays, un autre peuple. Nous avions passé les frontières de la Livonie, et, il était facile de le voir, nous étions dans une province qui n'est russe que par le sort des armes.

Les paysans que nous rencontrions ne portaient point le costume moscovite. Ils n'avaient ni cette barbe touffue, ornement principal et presque sacré d'un moujik, ni cette chevelure épaisse et brune, que les Russes semblent avoir apportée d'une contrée méridionale. Leurs cheveux blonds et plats tombaient sur leurs épaules; leur teint était pâle, leur corps sec et alongé; tout en eux avait une empreinte septentrionale. Les intonations harmonieuses et fortes de la langue slavonne étaient remplacées dans leur bouche par les sons rauques de l'esthonien,

tandis que les gens de la classe relevée parlaient un allemand élégant et pur.

L'aspect d'une nature riante enchantait nos regards, privés depuis si long-temps de cette jouissance. C'était un pays fertile, des forêts, des collines, de vertes prairies et des lacs à rivages pittoresques. Une ligne bleuâtre de montagnes fermait l'horizon. Il faut avoir traversé les plaines de la Russie pour comprendre le ravissement que me fit éprouver cette vue.

Au lieu des églises moscovites, surmontées de minarets et de coupoles, je voyais des clochers semblables à ceux des villages de l'Allemagne.

Enfin, les ruines d'antiques manoirs féodaux, jetées çà et là sur des plateaux élevés, me rappelaient que ce pays a fait partie depuis des siècles de la grande famille européenne.

Objet de convoitise pour les différens États du Nord, la Livonie fut toujours la proie de l'étranger. Dès les temps les plus reculés, sa position sur la Baltique et la richesse de son sol, circonstances heureuses en apparence, attirèrent des calamités sans nombre sur ses anciens habitans.

Ils formaient au dixième siècle des peuplades libres et agricoles, d'origine tchoude et lettonne. Mais la monarchie de Rurik s'était alors fondée dans le pays des Slaves. Forte et conquérante pendant les premiers siècles de son existence, elle voulut s'étendre

vers les rivages de la Baltique, en même temps qu'elle se portait sur ceux de la mer Noire. La Livonie fut envahie. Les Russes y bâtirent des forts, y prélevèrent des tributs, y cherchèrent des esclaves. Souvent repoussés, ils revenaient bientôt exercer leurs ravages avec un acharnement nouveau.

Et telle a été, depuis cette époque, l'importance que les grands-princes et les tsars ont toujours mise à la possession de cette province, qu'ils y ont reporté leurs armes avec persévérance toutes les fois que la Russie, libre d'un joug étranger, n'était pas elle-même déchirée par des troubles civils.

Après que les Mongols eurent soumis tout le pays entre le Volga et le Borysthène, les incursions des Russes devinrent moins fréquentes. Mais une nouvelle puissance venait de s'élever en Livonie et rattachait cette contrée à l'Europe, tandis que le despotisme asiatique pesait encore sur la nation russe.

En 1160, d'obscurs marchands de Brême, jetés par une tempête sur les côtes de la Livonie, y avaient établi un comptoir. Cette colonie s'accrut rapidement. La ville de Riga fut fondée, et le pape y institua des évêques, qui entreprirent de convertir les Tchoudes et les Lettons. Pour éclairer ces idolâtres, il fallait les soumettre. A cet effet l'évêque Albert créa *l'Ordre des Chevaliers Porte-glaive*, et d'avance il leur concéda le tiers de la Livonie, qu'ils

étaient chargés de conquérir[1]. La noblesse allemande, appelée à cette croisade, triompha de la résistance des Livoniens, qui, après la soumission de leur pays, furent baptisés et réduits à l'esclavage.

Plus tard la Courlande et l'Esthonie furent réunies aux possessions de l'ordre, qui, pendant trois siècles, resta florissant et redouté.

Cependant la Moscovie, affranchie du joug des Tatars, avait repris, sous Ivan III, une attitude menaçante, et en 1558 les hordes russes reparurent au milieu de la Livonie, qu'elles trouvèrent affaiblie par des divisions intestines. Les chevaliers avaient adopté en partie la réforme religieuse. Leur grand-maître était en guerre avec l'archevêque de Riga, et la présence d'un ennemi commun put à peine interrompre ces querelles. Forcés par leur désunion d'implorer des secours étrangers, ils se mirent à la merci de la Pologne et de la Suède.

Après vingt-cinq années de combats, le tsar se vit contraint de renoncer à ses prétentions. Celles des Suédois et des Polonais restaient en présence. Pendant plus d'un demi-siecle, la Livonie fut en proie à leurs ravages, jusqu'à ce que la Suède en fit l'acquisition définitive par le traité d'Oliva.[2]

Soixante années plus tard, le successeur de Charles XII fut obligé de la céder à Pierre le Grand. Pen-

1 En 1201.

2 1660.

dant cet intervalle la malheureuse Livonie avait de nouveau été le théâtre d'une guerre cruelle.

Tant de désastres ont arrêté pendant long-temps l'accroissement de la population; et actuellement encore la Livonie est une des provinces de la Russie d'Europe les plus faiblement peuplées.[1]

Aucune fusion n'a eu lieu entre la race des habitans primitifs et celle de leurs conquérans. Depuis cinq siècles, les uns sont restés maîtres, les autres esclaves, et chacune de ces populations distinctes a conservé sa langue et ses coutumes.

Les nobles, ainsi que les bourgeois des villes, sont presque tous d'origine allemande. Les premiers descendent pour la plupart des familles des chevaliers Porte-glaive. Ils possèdent les deux tiers du pays; le reste appartient à la couronne. Le peuple n'a rien.

En Livonie une terre de quatre à cinq lieues de tour n'est qu'une propriété d'une valeur médiocre. Faute de débouchés, les produits du sol sont à vil prix; l'industrie est presque nulle, et au sein d'une abondance dont ils ne savent point tirer parti, les propriétaires de cet ancien grenier du Nord voient diminuer chaque jour leurs revenus.

---

1 La superficie de la Livonie est à peu près le dixième de celle de la France, et sa population ne s'élève pas à plus de 640,000 ames.

Les seigneurs livoniens, qui se distinguent par une culture plus ancienne et plus solide que celle des gentilshommes russes, se montrent dignes d'une origine germanique. L'étude et les voyages leur rendent les lettres et les sciences familières. En même temps les habitudes d'une existence isolée mêlent souvent à leur urbanité quelque chose qui est moins de la rudesse que de la bonhomie.

Établis à de grandes distances les uns des autres, ils ont rarement l'occasion de se réunir pendant l'été si court et l'hiver si rigoureux de ces contrées. Il faut ordinairement quelque fête de famille pour les rassembler chez l'un d'eux. Alors ils arrivent de soixante lieues à la ronde, quelquefois au nombre de plus de cent. Ils amènent une suite nombreuse, des voitures, des kibiktes, plusieurs centaines de chevaux et même des meubles, qui servent à garnir les logemens improvisés qu'on leur destine. Quelques semaines se passent dans les fêtes, les courses et les repas; puis on se quitte; chacun retourne dans ses domaines, où son isolement recommence pour durer des mois entiers. Telle devait être en Allemagne, il y a un siècle ou deux, l'existence des châtelains.

Parfois dans ces joyeuses réunions, des usages empruntés à une civilisation raffinée se heurtent avec des habitudes qui rappellent des mœurs rudes et patriarchales. Maintes demeures seigneuriales, où

les pièces les plus spirituelles de la scène française sont jouées avec talent sur un théâtre de société, ne sont que des maisonnettes en bois, construites au milieu des champs et meublées avec une simplicité antique. Dans quelques-unes la garde de la maison est confiée à un ours, grotesque majordome, qui, couvert d'un habit galonné, la hallebarde en main, la perruque et le chapeau sur la tête, est chargé de recevoir les hôtes à leur entrée dans le manoir.

Ici, comme chez les Russes, l'hospitalité est un trait distinctif du caractère national. Et pourrais-je omettre de citer cette qualité, lorsqu'on m'en donne des preuves si touchantes depuis que j'habite la terre de Karkuss?

La *noblesse livonienne* forme un corps politique qui prend une part directe à l'administration de la province. Réunie à des époques fixes en assemblées générales et en assemblées de district, elle vote certains impôts et choisit dans son sein des juges, des officiers supérieurs de police, des administrateurs, enfin, les membres de deux conseils généraux. Ceux-ci, partagés en quelque sorte en chambre haute et en chambre basse, tiennent régulièrement leurs sessions sous la présidence du maréchal de la noblesse. Ils règlent des dépenses d'intérêt commun, donnent leur avis sur différens objets d'administration, contrôlent les actes du gouverneur

civil, et adressent à la couronne les plaintes auxquelles sa gestion peut donner lieu.

A l'époque de leur réunion à l'empire, les gentilshommes livoniens avaient obtenu de Pierre le Grand la conservation des priviléges qu'ils tenaient des anciens souverains de la Suède. Mais la main toute-puissante des autocrates a porté des atteintes successives au maintien de leurs droits, et aujourd'hui le pouvoir de l'empereur n'est guère plus limité en Livonie qu'il ne l'est en Russie même.

Pour la plupart des affaires importantes, les seigneurs sont réduits à ne plus avoir qu'une voix consultative, et même l'expression de leurs vœux est souvent étouffée par les délégués de la couronne. Ils voient avec peine des commissions spéciales interrompre dans leur province la marche régulière de la justice, et ils se plaignent du droit considérable dont on a frappé un de leurs plus anciens priviléges, celui d'être en Livonie les seuls fabricans et les seuls débitans d'eau-de-vie; privilége nobiliaire d'une singulière espèce, que le tsar lui-même s'est réservé dans la plus grande partie de l'empire, et qui lui rapporte annuellement au-delà de 90 millions.

La position des *paysans livoniens* a éprouvé depuis quelques années des changemens importans: leurs maîtres les ont déclarés *hommes libres*. Au mois de Mai 1818, leur affranchissement fut résolu dans un congrès de gentilshommes. Aussitôt une commission, nommée par l'empereur Alexandre, s'occupa de fixer les bases de cette liberté nouvelle. Son travail, achevé dans l'espace de quelques mois, fut adopté par la noblesse, et bientôt après il reçut force de loi.

Mais une irritation générale se manifesta parmi les serfs. Ils s'assemblèrent en armes dans plusieurs cantons et présentèrent le spectacle étrange d'une population qui se soulève pour le maintien de son esclavage. On députa vers eux des anciens, des juges, des pasteurs : ils les insultèrent. On employa la force; ils tentèrent d'y résister. « Nous repoussons, disaient-ils, cette liberté que vous établissez malgré nous. Nous ne voulons pas être détachés du sol qui a nourri nos pères. Qu'on nous l'accorde en propriété, si l'on prétend nous affranchir! Sinon, qu'on nous laisse à notre ancien esclavage! »

L'appareil de forces que l'on déploya fit taire ces plaintes. Pour les comprendre, il faut savoir qu'en Livonie, comme en Russie, certains principes d'ordre et de justice s'étaient introduits au sein même du servage. Les serfs transmettaient régulièrement à leur fils aîné les terres qui leur étaient confiées, et c'était

presque chose inouïe que l'on eût privé l'un d'eux de son héritage, autrement qu'à la suite d'un crime ou d'un délit grave. Cette espèce d'inféodation, en vertu de laquelle la possession des mêmes champs se maintenait dans une même famille, passait, aux yeux des serfs, pour un véritable droit de propriété.

L'affranchissement les ayant élevés (ou, d'après eux, réduits) à la condition de fermiers, il fallait nécessairement accorder aux seigneurs le droit de les renvoyer, si bon leur semblait, à l'expiration des baux, et de les remplacer alors par d'autres métayers. Voilà pourquoi les paysans se crurent dépouillés de leurs anciens priviléges et firent de si énergiques protestations.

Avec le temps le plus grand nombre a *fini* par reconnaître les avantages de leur position nouvelle; et déjà, dans leurs relations avec les seigneurs, on remarque un peu moins de bassesse et de servilité.

Ils ont obtenu le droit d'acquérir toute espèce d'immeubles, à l'exception des terres nobles. A partir de 1832, ils pourront se fixer indistinctement dans toutes les parties de la Livonie, et à cette même époque il leur sera loisible de s'établir dans les villes et d'y acheter le droit de bourgeoisie.

Détachés de la glèbe, ils ont vu des institutions stables et uniformes remplacer parmi eux un régime arbitraire. Des *communes* ont été organisées dans

les campagnes, et tout paysan, en âge de majorité, a été investi du droit de prendre part aux débats des assemblées générales, qui, dans chaque localité, règlent la répartition des impôts, votent les dépenses communales et procèdent à l'élection des administrateurs et des juges de la commune.

Cependant, si le sort des Livoniens s'est amélioré, il n'en est pas moins digne de pitié, quand on le compare à celui des cultivateurs de nos pays.

Les paysans de Livonie sont tous prolétaires, et il en est fort peu qui puissent concevoir l'espérance d'acquérir par la suite une propriété. Les conditions de bail auxquelles ils sont obligés de souscrire, sont ordinairement très-dures. C'est au seigneur que revient la plus grande partie des produits qu'ils récoltent, en même temps que des corvées fréquentes, absorbant la moitié de leur temps, les empêchent de bien soigner la culture des terres.

D'ailleurs le pouvoir illimité des seigneurs a survécu en partie à l'abolition du servage : il domine les institutions démocratiques concédées aux paysans, et souvent il en paralyse les effets. Ainsi, par exemple, toute décision prise par une assemblée communale n'est valable qu'après avoir reçu la sanction du propriétaire; c'est lui qui désigne, sur une liste de candidats, les juges et les administrateurs, et il peut interdire l'exécution des arrêtés que prennent ces magistrats.

Si un paysan commet quelque désordre, ou s'il parle avec irrévérence au seigneur, celui-ci a droit de lui faire appliquer jusqu'à quinze coups de bâton, ou de le faire emprisonner durant quarante-huit heures.

Enfin, dans chaque arrondissement communal, un juge noble, élu par ses pairs, exerce la haute police et peut condamner, sans appel, chaque paysan du ressort à soixante coups de bâton.

Rien de plus misérable que les habitations des fermiers : ce sont des huttes informes, construites en bois et en terre, sans cheminée, souvent même sans fenêtres.

Elles ne sont point agglomérées comme dans les villages de la Russie. Entourées de champs, de prairies et de bouquets d'arbres, elles présentent parfois un aspect pittoresque; mais une saleté plus grande encore que celle des Moscovites règne dans l'intérieur. Les hommes et les bêtes y sont logés pêle-mêle.

Chrétiens depuis cinq siècles et membres de l'église protestante, les paysans livoniens ont conservé dans leurs croyances quelques traces de leur ancienne idolâtrie. Ils croient à la magie, se tiennent en garde contre les maléfices et les sortiléges, et la crainte qu'ils ont des esprits les engage parfois à leur consacrer des offrandes dans quelque lieu solitaire.

Leurs haines n'ont pas été moins opiniâtres que

leurs superstitions. Encore actuellement on remarque une forte antipathie entre les Livoniens d'origine tchoude et ceux de race lettonne ou lithuanienne. Ils se distinguent par la couleur et la coupe de leurs vêtemens, par un grand nombre d'autres usages, et par une langue différente. Huit siècles de destinées communes n'ont pu les confondre, ni même les rapprocher.

La Livonie est une des provinces de la Russie où l'instruction primaire est le plus répandue; ce qui du reste est fort peu dire. Le Code des paysans, promulgué en 1819, ordonne l'établissement d'une école dans chaque commune de 1000 ames. Les enfans y apprennent à lire et à chanter. Quelques-uns de ceux qui se distinguent en première ligne sont envoyés plus tard dans des écoles paroissiales, où on leur enseigne l'écriture, le calcul et quelques connaissances usuelles.

Par la suite, cette organisation produira sans doute de bons résultats; mais jusqu'à présent une ignorance égale à celle des moujiks de la Russie s'est maintenue en général parmi les fermiers livoniens. Le hasard m'en a fourni plus d'une preuve. Dernièrement, par exemple, j'aperçus un poteau destiné à interdire le passage d'une allée de parc. A défaut d'une inscription, qui serait restée inintelligible pour la plupart des passans, on avait imaginé une écriture hiéroglyphique d'une espèce nouvelle. Une vue

du chemin défendu était grossièrement peinte sur le poteau; et on y avait représenté une charrette, dont le conducteur, arrêté par des agens de police, était renversé par terre, frappé à grands coups de bâton et baigné dans son sang.

LETTRE XVII.

Pétersbourg, le 30 Septembre.

Après une semaine consacrée à l'amitié, nous avons quitté la terre du comte D.***, où nous avions passé d'heureuses journées. Reprenant la route de Pétersbourg, nous avons parcouru, sur un espace de 120 lieues environ, différentes parties de la Livonie, de l'Esthonie et de l'Ingrie, où les armées de Pierre le Grand et celles de Charles XII se disputèrent souvent la victoire.

C'est là que commença cette lutte sanglante, terminée dans les plaines de Pultava, et dont l'issue devait fonder la prépondérance de la Russie sur les autres puissances du Nord.

Dorpat et *Narva*, villes que nous avons traversées, tombèrent à cette époque sous la domination moscovite. L'une et l'autre furent prises par le tsar en personne. Durant le siége, il s'était montré aussi habile ingénieur que vaillant soldat; mais telle fut l'énormité des droits qu'il s'arrogea par la conquête,

du chemin défendu était grossièrement peinte sur le poteau; et on y avait représenté une charrette, dont le conducteur, arrêté par des agens de police, était renversé par terre, frappé à grands coups de bâton et baigné dans son sang.

LETTRE XVII.

Pétersbourg, le 30 Septembre.

Après une semaine consacrée à l'amitié, nous avons quitté la terre du comte D.***, où nous avions passé d'heureuses journées. Reprenant la route de Pétersbourg, nous avons parcouru, sur un espace de 120 lieues environ, différentes parties de la Livonie, de l'Esthonie et de l'Ingrie, où les armées de Pierre le Grand et celles de Charles XII se disputèrent souvent la victoire.

C'est là que commença cette lutte sanglante, terminée dans les plaines de Pultava, et dont l'issue devait fonder la prépondérance de la Russie sur les autres puissances du Nord.

Dorpat et *Narva*, villes que nous avons traversées, tombèrent à cette époque sous la domination moscovite. L'une et l'autre furent prises par le tsar en personne. Durant le siége, il s'était montré aussi habile ingénieur que vaillant soldat; mais telle fut l'énormité des droits qu'il s'arrogea par la conquête,

du chemin défendu était grossièrement peinte sur le poteau; et on y avait représenté une charrette, dont le conducteur, arrêté par des agens de police, était renversé par terre, frappé à grands coups de bâton et baigné dans son sang.

LETTRE XVII.

Pétersbourg, le 30 Septembre.

Après une semaine consacrée à l'amitié, nous avons quitté la terre du comte D.***, où nous avions passé d'heureuses journées. Reprenant la route de Pétersbourg, nous avons parcouru, sur un espace de 120 lieues environ, différentes parties de la Livonie, de l'Esthonie et de l'Ingrie, où les armées de Pierre le Grand et celles de Charles XII se disputèrent souvent la victoire.

C'est là que commença cette lutte sanglante, terminée dans les plaines de Pultava, et dont l'issue devait fonder la prépondérance de la Russie sur les autres puissances du Nord.

Dorpat et *Narva*, villes que nous avons traversées, tombèrent à cette époque sous la domination moscovite. L'une et l'autre furent prises par le tsar en personne. Durant le siége, il s'était montré aussi habile ingénieur que vaillant soldat; mais *telle* fut l'énormité des droits qu'il s'arrogea par la conquête,

du chemin défendu était grossièrement peinte sur le poteau; et on y avait représenté une charrette, dont le conducteur, arrêté par des agens de police, était renversé par terre, frappé à grands coups de bâton et baigné dans son sang.

LETTRE XVII.

Pétersbourg, le 30 Septembre.

Après une semaine consacrée à l'amitié, nous avons quitté la terre du comte D.***, où nous avions passé d'heureuses journées. Reprenant la route de Pétersbourg, nous avons parcouru, sur un espace de 120 lieues environ, différentes parties de la Livonie, de l'Esthonie et de l'Ingrie, où les armées de Pierre le Grand et celles de Charles XII se disputèrent souvent la victoire.

C'est là que commença cette lutte sanglante, terminée dans les plaines de Pultava, et dont l'issue devait fonder la prépondérance de la Russie sur les autres puissances du Nord.

Dorpat et *Narva*, villes que nous avons traversées, tombèrent à cette époque sous la domination moscovite. L'une et l'autre furent prises par le tsar en personne. Durant le siége, il s'était montré aussi habile ingénieur que vaillant soldat; mais telle fut l'énormité des droits qu'il s'arrogea par la conquête,

que, ne pouvant compter sur la fidélité de ses nouveaux sujets, il les fit transporter, sans distinction d'âge ni de sexe, dans les déserts de la Russie, où il les retint pendant dix années.

Dorpat, chef-lieu de l'un des quatre districts livoniens, est une jolie ville de 4 à 5000 habitans. Son aspect est tout-à-fait celui d'une ville allemande; du moins il paraît tel à des voyageurs venus du centre de l'empire.

Placée non loin des frontières, cette ville fut toujours la première à souffrir des expéditions tentées par les Russes en Livonie. On attribue son origine au grand-prince Jaroslaf, huitième souverain de la maison de Rurik, qui, au commencement du onzième siècle, éleva sur ce même emplacement un fort, destiné à dominer cette partie du pays des Tchoudes.

L'histoire rapporte que Dorpat fut treize fois pris d'assaut et ravagé, tant par les Russes que par les chevaliers Porte-glaive, les Suédois et les Polonais.

En 1802 l'empereur Alexandre y rétablit l'université, fondée par le roi Gustave-Adolphe dès l'année 1632, mais que les longues infortunes de la Livonie eurent bientôt détruite. Cette institution nouvelle a acquis une grande importance: on la range parmi les universités allemandes les plus distinguées; et déjà elle compte au-delà de 700 élèves, qu'une discipline, peut-être un peu trop sévère, façonne à

des mœurs plus douces que celles des étudians allemands.

Après avoir quitté Dorpat, nous atteignîmes les bords du lac Peïpouss et nous les suivîmes pendant quelques heures. Ce lac, qui forme la limite entre la Russie et la Livonie, est un des plus vastes de l'Europe. On estime sa longueur à 33 lieues, en y comprenant le lac de Pskof, auquel il tient par un détroit, et sa largeur dépasse en plusieurs endroits 13 et même 14 lieues.

Ses eaux blanchâtres, légèrement ridées par le vent, se perdaient à l'horizon et semblaient se confondre avec les nuages dont le ciel était couvert. Mais souvent cette surface tranquille, travaillée par l'ouragan, se soulève et forme des vagues immenses, qui se brisent avec fracas contre le rivage et submergent au loin le pays triste et marécageux qui avoisine le lac.

Le premier combat naval des Russes contre les Suédois eut lieu sur les eaux du Peïpouss : ce fut en 1702. Les soldats de Charles XII étaient montés sur des chaloupes bien armées, ceux de Pierre le Grand sur des barques de pêcheurs; mais la fortune se déclara pour ces derniers. C'était le prélude de la victoire presque miraculeuse que le tsar remporta deux années plus tard, lorsqu'il s'empara d'une escadre suédoise, à la tête de quelques galères construites à la hâte, et avec des marins inexpérimentés, dont

la plupart ignoraient, quelques années auparavant, jusqu'à l'existence de cette mer Baltique, théâtre de leurs succès.

Narva est bâtie sur la Narowa, rivière large, rapide et parsemée d'écueils, qui sert d'écoulement au lac Peïpouss, et se jette, trois lieues plus loin, dans le golfe de Finlande. On prétend que la ville a été fondée, vers la fin du douzième siècle, par un roi de Danemarck, qui fit la conquête de l'Esthonie, et qui, les armes à la main, y introduisit la religion du Christ.

Un des premiers exploits de Charles XII s'est accompli sous les murs de Narva. La guerre venait d'éclater; les meilleurs soldats de Pierre le Grand, au nombre de plus de trente mille, faisaient le siége de la place. Tout à coup le jeune héros se présente avec 8000 hommes, défait les Moscovites et disperse le petit nombre qui échappe au carnage. Succès glorieux, mais qui lui inspira pour son plus redoutable ennemi un mépris injuste, dont le tsar sut bientôt tirer vengeance par la fondation de Pétersbourg sur le territoire suédois, par la prise de Narva même, et plus tard par les journées de Pultava.

Les anciennes fortifications de Narva ont été restaurées de nos jours. Cette ville est du très-petit nombre des places fortes de la Russie, dont les frontières ne sont défendues en général que par des fortins construits en solives et en briques.

Au-delà de Narva, nous entrâmes dans les plaines désertes de l'Ingrie. Cette province, qui anciennement fit toujours partie de la Russie, mais qui en fut arrachée en 1617 par Gustave-Adolphe, forme le gouvernement de Pétersbourg depuis que Pierre le Grand l'a reconquise. C'est un plateau de l'aspect le plus misérable, couvert de forêts, de bruyères et de marécages. Ses habitans sont en grande partie des Tchoudes, auxquels se sont mêlés des Russes et des colons allemands.

Enfin, nous rejoignîmes les rivages boisés du golfe, les gracieux côteaux de Péterhoff et de Strellna. Le soleil couchant jetait ses derniers rayons sur les flèches dorées de Pétersbourg, qui brillaient à l'horizon, tandis que des voiles blanches sillonnaient la mer en tout sens.

Ce ne fut pas sans joie que nous vîmes le terme de notre voyage. Depuis notre départ de Pétersbourg, nous avions parcouru dans l'intérieur de la Russie un espace de plus de 3000 werstes, et dans cette longue excursion nous n'avions vu, outre Moscou, qu'une seule ville de 20,000 ames, et douze villes et bourgades de 2 à 10,000 habitans. C'était pour nous une consolation de rentrer dans une cité populeuse, après avoir traversé ces vastes solitudes.

Cependant le souvenir de Moscou affaiblit le plaisir que nous cause la vue de Pétersbourg. La pompeuse et monotone symétrie de ses rues est

fatigante, et déjà je commence à comprendre que l'aspect de cette capitale peut, à la longue, devenir désagréable et triste.

Je m'empressai de courir aux *Isles.* Mais hélas! le charme a disparu. Plus de fleurs, plus de feuillage. Je croyais retrouver des palais, des temples et des parcs délicieux : j'ai vu des baraques désertes, enveloppées de brouillards, des sapins, et des bouleaux, agitant tristement leurs branches dégarnies.

Les approches de l'hiver donnent à la navigation une activité extraordinaire. La Néva et les nombreux canaux qu'elle alimente, sont couverts de plusieurs milliers de barques, qui portent dans tous les quartiers de la ville du bois et d'autres provisions ; dans les trois chantiers de la marine on s'apprête à lancer les bâtimens construits en été ; on se hâte, enfin, de charger les navires du commerce, et chaque jour on en voit un grand nombre mettre à la voile, pour quitter ces parages avant que l'arrivée des glaces n'y mette obstacle.

Le commerce maritime de Pétersbourg, sur lequel Pierre le Grand comptait avec raison pour accélérer la civilisation de son peuple, a pris un

immense développement. Quoique la somme totale des exportations et importations de la Russie n'égale pas la moitié de celles de France et à peine le quart de celles de l'Angleterre, le port de Pétersbourg est aujourd'hui l'un des plus importans de l'Europe. Le commerce extérieur de l'empire y concentre plus de la moitié de ses opérations. Chaque année, pendant quatre ou cinq mois de belle saison, il y arrive près de 1200 navires, principalement d'Angleterre. En 1828 ils y importèrent des marchandises d'une valeur de 131 millions, et cette même année un nombre à peu près égal de bâtimens en exporta pour 105 millions de produits indigènes.

Tout ce vaste ensemble de spéculations est dirigé par les étrangers fixés dans la capitale. Les Russes n'y prennent qu'une faible part. Ils se bornent en général au commerce de détail, pour lequel il semble que la nature même leur ait donné des dispositions particulières.

La *classe des marchands* jouait autrefois en Russie un rôle bien différent de celui qui lui est actuellement assigné. Elle était en possession, il y a quelques siècles, de priviléges politiques. Alors les souverains demandaient encore l'avis de la nation sur toutes les affaires importantes, et les marchands se voyaient admis au conseil avec les nobles et les prêtres. Alors aussi les grandes républiques du Nord

étaient florissantes : elles entretenaient des relations commerciales avec l'Europe et l'Asie.

Mais quand le despotisme des tsars eut renversé tout obstacle intérieur pour s'affermir sur des ruines, le commerce fut le premier à se courber sous le joug; moins puissant que la noblesse, il finit par se confondre presque entièrement avec la masse des esclaves. Tel le trouva Pierre le Grand, quand il entreprit de relever cette classe ignorante, craintive et pauvre.

Promettant de grands priviléges aux commerçans des différentes parties de l'Europe civilisée, il parvint à les attirer chez lui. Il espérait que leur exemple aurait bientôt achevé l'éducation des marchands russes. Mais les progrès furent lents, et jusqu'aujourd'hui le monopole du commerce extérieur s'est maintenu de fait dans les mains des étrangers.

Cependant, depuis une trentaine d'années, un changement se prépare. On a vu de grandes fortunes s'élever parmi les marchands nationaux, et l'opulence a introduit chez eux des mœurs nouvelles. Plusieurs ont quitté le cafetan pour l'habit européen et se sont volontairement décidés au sacrifice de ces barbes, dont Pierre le Grand avait vainement essayé de bannir l'usage, en le frappant d'un impôt. Un contact plus fréquent avec les classes supérieures adoucit peu à peu la rudesse de leurs manières. L'éducation de leurs enfans est moins négligée, et même,

dans beaucoup de familles, elle est dirigée avec une grande intelligence.

Ces améliorations ne sont pas restées sans influence sur les habitudes commerciales des marchands. Ils deviennent moins timides et moins esclaves de la routine. Quelques-uns même commencent à tenter les grandes entreprises, et l'on cite déjà des maisons russes qui expédient leurs navires pour tous les ports de l'Europe.

Malheureusement les prérogatives que les lois et les préjugés attachent à la noblesse engagent la plupart des riches marchands à solliciter pour leurs fils des emplois publics, et à leur assurer ainsi la qualité de gentilshommes, qui, en Russie, est inhérente à celle de fonctionnaire civil, comme à celle d'officier. De cette manière le commerce et la bourgeoisie se dégarnissent sans cesse, et leurs premiers sujets vont se perdre dans les derniers rangs de l'aristocratie.

LETTRE XVIII.

Pétersbourg, le 2 Octobre.

En Russie ce ne fut point la marche lente et progressive de l'esprit humain qui donna naissance aux richesses intellectuelles dont le pays s'honore; une révolution politique les y transplanta. Grâces à une éducation nouvelle et à des rapports fréquens avec l'étranger, les Russes sont entrés en partage des lumières que plusieurs siècles d'efforts et de méditations avaient répandues ailleurs.

Mais cette civilisation d'emprunt, dont l'action sur les hautes classes fut prompte et décisive, eut moins d'influence sur le bas peuple, auquel une position malheureuse ne permit point de s'associer à cette conquête. Les sommités de la nation se sont éclairées, tandis que les masses sont restées plongées dans une grossière ignorance.

Sur une population de tant de millions d'ames, il n'y a que les membres d'une aristocratie peu nombreuse qui soient susceptibles d'apprécier les charmes

des lettres, des sciences et des beaux-arts, et qui puissent entreprendre d'en hâter les progrès. Le tiers-état, qui, dans d'autres pays, fut toujours la véritable pépinière des littérateurs, des artistes et des savans, commence à peine à se former dans celui-ci.

Comment donc, avec des élémens si faibles et si restreints, propager les lumières et les hautes sciences? comment naturaliser cette importation de l'ancienne culture européenne?

Les souverains ont essayé de résoudre ce problème, en multipliant les encouragemens, en appelant à leur aide des étrangers habiles, en faisant élever gratuitement une foule d'enfans de la classe inférieure, en suppléant, enfin, par la constance de leurs efforts, à l'insuffisance des efforts spontanés de la nation.

Depuis le règne de Catherine II, Pétersbourg a acquis, sous le rapport scientifique et littéraire, une grande importance. Des savans français et allemands se sont réunis dans cette nouvelle capitale, dont on s'appliquait à leur rendre le séjour agréable en leur assurant des honneurs et des récompenses. Ils ont illustré par leurs travaux leur patrie adoptive, en même temps que leur exemple, leurs leçons et leur commerce ont formé quelques élèves dignes d'être appelés leurs émules.

L'étude des lettres convenait mieux que celle des

sciences à la légèreté habituelle de caractère des seigneurs russes. Ils s'y adonnèrent avec ardeur, et plusieurs y furent poussés par une vocation marquée.

Pendant long-temps ils négligèrent leur propre langue en faveur de la nôtre, qui seule paraissait avoir de l'attrait pour eux. Le dédain dont la langue russe était frappée arrêtait son développement; une foule d'expressions étrangères s'y étaient glissées, et des traducteurs l'avaient défigurée en y introduisant des constructions et des tournures empruntées servilement à leurs modèles.

Mais durant la seconde moitié du dernier siècle, quelques hommes d'un mérite supérieur ont effacé de la langue cette empreinte étrangère; ils lui ont rendu son originalité, en ont saisi l'esprit et le caractère, et lui ont donné de la fixité.

Flexible et sonore, le russe offre un mélange de force et de douceur, de grâce et d'énergie, une abondance des sons les plus agréables, qui lui prêtent un charme mélodieux, comparable à celui des langues les plus harmonieuses du Midi. Il n'est point dénaturé dans la bouche du peuple par ces patois, que l'on trouve ailleurs en si grand nombre. C'est là du moins un moyen de rapprochement qui existe entre les diverses classes de la société.

Jusqu'à présent la prose russe n'est point parvenue au degré de perfection que la poésie a su atteinteindre, et sous ce rapport elle peut être comparée

à la prose allemande, qui restait lourde et dépourvue d'élégance, lorsque déjà la poésie prenait une pureté et une vigueur admirables.

Le nombre des littérateurs que l'on compte en Russie, depuis l'époque de la naissance des lettres, n'est pas très-considérable. Plusieurs se sont bornés à enrichir leur langue des chefs-d'œuvre de la littérature étrangère; et encore actuellement le répertoire du théâtre russe se compose en grande partie de pièces imitées de la scène française. Mais d'autres auteurs, n'écoutant que les inspirations de leur propre génie, se sont élevés bien au-dessus du rôle d'imitateurs. Leurs écrits ont fondé une gloire littéraire, dont un pays si jeune de civilisation peut à juste titre s'enorgueillir. Les noms de Lomonossof, de Dmitriëf, de Krylof, de Karamsine et de quelques autres, sont devenus européens.

Aujourd'hui les talens de plusieurs jeunes poètes font présager un avenir brillant pour les lettres en Russie. L'on cite principalement les poëmes et les tragédies d'Alexandre Pouchkine, qui, à peine âgé de vingt-neuf ans, occupe déjà sur le Parnasse moscovite une des places les plus distinguées.

Cette nouvelle génération de littérateurs appartient toute entière à la noblesse. Les hommes de génie nés dans la basse classe y sont retenus, et pour ainsi dire attachés à la glèbe, par des liens trop serrés pour qu'ils puissent développer leurs facultés et entrer en lice avec leurs seigneurs.

Les *beaux-arts* ont fait moins de progrès que les lettres. Semblables à ces plantes exotiques qui languissent sous le ciel rigoureux de la Russie, il leur faut, pour se soutenir et se propager, des soins de tous les instans.

Rien ne parle ici à l'imagination d'un artiste. Le sol est sans variété, le ciel froid, la végétation sans vigueur. Les formes du corps humain sont plutôt robustes que belles, et d'ailleurs elles disparaissent presque toujours sous des fourrures épaisses. Comment faire naître l'enthousiasme du beau, lorsqu'autour de vous tout manque de grâce et de beauté?

Le gouvernement est obligé de créer en quelque sorte des artistes; car la nation n'en fournirait pas d'elle-même. Il fait instruire et voyager à ses frais un certain nombre de sujets choisis dans les basses classes du peuple. Ces élèves sont désignés à un âge où leurs dispositions naturelles ne peuvent encore se manifester; il n'est point question chez eux de vocation. Sans consulter leurs moyens, le pouvoir leur a dit : « Vous serez artistes. » Aussi le culte des beaux-arts n'est-il souvent pour eux qu'un métier.

Les peintres et les sculpteurs ne trouvent en Russie qu'un très-petit nombre de galeries et de musées dont ils puissent mettre les richesses à profit pour former leur goût. Telle ville de second ordre en Italie leur offrirait plus de ressources que toutes les cités de ce vaste empire.

Catherine II décora les salons de l'Hermitage de quelques milliers de tableaux, auxquels on ajouta en 1816 ceux du château de la Malmaison. Cette collection, remarquable par le choix des tableaux, est la seule considérable de la Russie.

Dans le palais de la Tauride, somptueuse création de Potemkin, on admire quelques statues antiques. Placés au milieu de bosquets d'orangers, de myrthes et de lauriers, dans des salles immenses où règne un printemps continuel, ces beaux débris des siècles passés semblent se trouver encore dans leur patrie.

La couronne possède également dans les environs de Pétersbourg plusieurs collections de tableaux et de gravures. Mais leur accès n'étant pas facile au public, elles sont pour les artistes d'un faible secours.

Les établissemens créés dans l'intérêt de la science sont plus nombreux. Pétersbourg renferme différentes bibliothèques publiques, dont l'une se compose de 300,000 volumes. Son jardin botanique est un des plus beaux que l'on connaisse, et son cabinet d'histoire naturelle est bien fourni en productions asiatiques.

Nous y avons vu le fameux squelette de mammouth, rapporté, il y a quelques années, de Sibérie. Des chasseurs en firent la découverte sur les bords de la mer Glaciale. Jeté là depuis des milliers d'an-

nées, par quelque révolution du globe, il était enfoui dans des glaces épaisses. Sa chair s'était parfaitement conservée; elle devint la pâture des ours, qui disputèrent aux hommes cette proie singulière. La taille du squelette dépasse de beaucoup celle d'un éléphant, et ses deux immenses défenses, recourbées à leur extrémité, ont chacune un poids de 180 livres.

LETTRE XIX.

Pétersbourg, le 5 Octobre.

La nouvelle du traité de paix que la Russie vient de conclure avec la Porte a répandu la joie dans la capitale. Depuis quelques jours les illuminations, les fêtes, les réjouissances de toute espèce se suivent sans interruption.

L'empereur avait fixé la journée d'hier pour rendre publiquement à Dieu des actions de grâce sur l'heureuse issue d'une guerre dont les commencemens ne promettaient point d'aussi glorieux succès. L'armée, la marine, le peuple, la cour, toute la population de Pétersbourg, devaient prendre part à cette solennité. Elle fut célébrée sur la plus grande place de la ville. Vingt à trente mille hommes, réunis sous les armes, accueillirent l'empereur avec des cris d'enthousiasme, auxquels se joignirent ceux d'une foule immense de spectateurs, et qui se renouvelèrent à la vue des étendards musulmans, promenés dans tous les rangs. Le clergé, rassemblé

autour du souverain, appela les bénédictions célestes sur les bannières russes. Dans ce moment tous les drapeaux s'inclinèrent, les soldats mirent un genou en terre, et il se fit un silence universel. Mais à ce recueillement religieux succéda bientôt l'allégresse du triomphe. De bruyantes acclamations s'élevèrent, le canon gronda de toutes parts, les bâtimens de guerre stationnés sur la Néva se couvrirent de banderoles et de pavillons, et le *Te Deum* fut entonné.

Cette scène imposante parut électriser les troupes. Lorsqu'elles défilèrent devant l'empereur, chaque soldat marchait fièrement, les yeux brillans d'un orgueil patriotique; et cette armée, déjà si belle, semblait avoir pris un nouvel éclat.

La présence d'un escadron de Circassiens mêlait un caractère asiatique à cette pompe tout européenne. Couverts d'une tunique rouge et d'une cotte de mailles, le carquois sur le dos, le poignard passé à la ceinture, ils s'élançaient devant leur maître avec la vitesse du vent, et, semblables à des cavaliers Numides, ils brandissaient leur arc, en cherchant à se devancer les uns les autres.

La tenue des régimens de la garde est admirable. En les voyant, on reconnaît à quel point la métamorphose que les forces militaires de la Russie ont subie, depuis les temps de Pierre le Grand, a été complète et rapide. Vers la fin du dix-septième

siècle l'armée russe était une horde indisciplinée, qui surpassait en barbarie le reste de la nation, tandis qu'aujourd'hui elle est, en quelque sorte, à la tête de la civilisation moscovite.

Après que le tsar eut détruit la milice ignorante et sanguinaire des Strélitz, l'armée devança, sous plus d'un rapport, dans la carrière des réformes, les classes les plus élevées de la nation. Soumise à l'action constante et forte d'un pouvoir qui s'entourait de lumières étrangères, et guidée souvent par d'habiles capitaines, elle profita successivement de la plupart des améliorations qu'une longue expérience avait introduites ailleurs; et l'on put se convaincre en Russie qu'il est plus facile au despotisme de créer une armée bien disciplinée au milieu d'un peuple d'esclaves, que d'y faire prospérer l'industrie, l'agriculture et les arts libéraux.

La nature a doué les Russes de qualités qui en font d'excellens soldats, et leur esclavage même contribue à les préparer au métier des armes. Endurcis aux travaux les plus pénibles, aux privations de toute espèce, aux rigueurs d'un affreux climat, ils supportent facilement les fatigues de la guerre. Leur bravoure est connue; en même temps leur vive intelligence est souvent pour eux une sauve-garde contre les périls. Ils apportent sous les drapeaux l'obéissance aveugle dont on leur fait un devoir à tous les instans de leur existence. Rarement ils mur-

murent contre les ordres qu'ils reçoivent, quelque durs qu'ils puissent être; car chez eux l'habitude de la souffrance est devenue une seconde nature, et dès l'enfance ils apprennent à regarder la résignation comme une nécessité. Moins susceptibles que les soldats du Midi de cette ardeur chevaleresque, qui produit de brillans faits d'armes, ils sont capables peut-être d'une plus grande persévérance et connaissent mieux ce froid courage qui brave les défaites. Ils montrent, enfin, dans les revers un calme admirable, mais qui est plutôt un instinct naturel que le résultat d'une force morale raisonnée.

J'ai déjà eu l'occasion de vous dire combien le sort des soldats russes est digne de pitié. Exilés du toit paternel pendant une longue suite d'années, sans un avenir suffisamment assuré si les chances de la guerre leur réservent des mutilations ou des infirmités, ils sont soumis à une discipline dont la sévérité est souvent poussée à l'excès. Leur service est un esclavage, qui, à la vérité, les conduit à l'affranchissement, puisqu'ils cessent d'appartenir aux seigneurs aussitôt qu'ils sont appelés sous les drapeaux, mais qui absorbe les plus belles années de leur vie et les jette ensuite à peu près sans ressources au milieu de la société.

Ils ne sont rendus à la liberté qu'après vingt ou vingt-deux ans; l'intérêt des seigneurs le veut ainsi; car l'obligation du service militaire est regardée

beaucoup moins comme une charge de la basse classe, sur laquelle cependant elle pèse exclusivement, que comme une redevance de la noblesse, dont les domaines se dépeupleraient par de fréquentes levées de troupes.

Le recrutement n'est autre chose qu'un impôt d'hommes, et le gouvernement dispose de la manière la plus arbitraire de ceux qui lui sont fournis par les propriétaires, ou qu'il choisit lui-même dans les corporations d'artisans. Quand ces malheureux ne sont point placés dans la marine ou dans l'armée, on les emploie à des travaux de tout genre; ils entretiennent les routes, creusent des canaux, servent comme manœuvres dans des fabriques ou des chantiers, et sont obligés de se contenter de la paie la plus modique. S'ils sont désignés pour rejoindre un régiment, on leur rase la moitié de la tête, comme à de vils scélérats, afin de prévenir les désertions; précaution peut-être inutile dans ce pays, où tout homme du peuple qui s'éloigne sans passe-port de son village, n'échappe que rarement aux poursuites de la police, et s'expose à être jeté comme un criminel dans une prison, aussitôt qu'on le découvre.

J'ai vu dans les arsenaux de Pétersbourg plusieurs centaines d'ouvriers que le recrutement a mis à la disposition de la couronne. Ils y sont destinés à un service perpétuel; nulle voie ne leur est ouverte

pour obtenir la liberté : et cependant cette pénible existence, qu'on pourrait presque comparer à celle des prisonniers de nos bagnes, n'est point la punition d'un crime ou d'un délit; le hasard seul a désigné les infortunés condamnés à la subir.

Une grande partie de l'armée est employée, en temps de paix, aux travaux publics les plus rudes. L'État trouve ainsi le moyen d'achever des entreprises gigantesques, avec de faibles sacrifices, mais aussi en réduisant les militaires au rôle de serfs corvéables.

L'esclavage qui pèse de fait sur les soldats russes, malgré le titre illusoire d'hommes libres qu'on leur accorde, s'étend de droit sur leurs enfans. Ceux-ci deviennent, dès le moment de leur naissance, la *propriété* de l'État. A l'âge de neuf ou dix ans, on les sépare de leurs parens, et c'est une grande faveur pour un père infirme ou blessé d'obtenir dans ses vieux jours qu'on lui rende un de ses fils. On s'indigne à l'idée de ce despotisme. Toutefois, lorsqu'on voit combien le gouvernement cherche à en adoucir la rigueur, lorsqu'on examine ce singulier mélange de cruauté et de philanthropie, on blâme encore moins le pouvoir qu'on ne plaint la nation. Tous ces enfans sont élevés avec une bienveillance paternelle. Traités en fils adoptifs de l'État plutôt qu'en serfs, ils sont placés dans des écoles publiques, et l'instruction qu'ils reçoivent leur facilite l'entrée de différentes

carrières, bien supérieures à celles où ils se seraient vus relégués par l'ignorance et la misère de la classe où ils sont nés. On estime à près de 70,000 le nombre des enfans de soldats ou de matelots que le gouvernement instruit et entretient à ses frais. La plupart sont destinés à devenir sous-officiers, avec la chance presque certaine d'obtenir le grade d'officier avant l'âge de trente-cinq ans; d'autres deviennent pilotes, mécaniciens, chefs d'ateliers, etc. Fidèle au système introduit par Pierre I.er, la couronne fait ainsi usage de moyens violens, pour tirer une partie de ses sujets de leur ancien abrutissement, et les faire participer à une civilisation nouvelle.

En général on ne saurait méconnaître la sollicitude que montre le gouvernement pour l'accroissement des lumières.

A l'exception des membres de la haute aristocratie, il n'est presque point en Russie d'homme éclairé (et le nombre en augmente tous les ans) qui ne soit l'élève de l'État, qui n'ait même joui des bienfaits d'une éducation gratuite.

Cette intervention constante du pouvoir dans l'éducation des sujets, est d'ailleurs une nécessité. Sans les établissemens publics que le souverain entretient et qui s'étendent et se perfectionnent dans une progression rapide, la nation courrait le risque d'être replongée dans la barbarie, faute d'un élan spontané vers les améliorations sociales.

Le gouvernement, ne pouvant appeler subitement à la vie civile une bourgeoisie forte et nombreuse, est obligé d'y suppléer en préparant lui-même, pour toutes les carrières publiques, des sujets instruits et capables. Dans la seule ville de Pétersbourg on compte actuellement 12 à 13,000 de ces élèves, dont les uns sont pris dans les basses classes du peuple, les autres parmi les enfans de la noblesse pauvre. Admis dès l'âge le plus tendre dans des écoles spéciales, ils en sortent officiers de terre ou de mer, ingénieurs, constructeurs de navire, médecins, prêtres ou jurisconsultes. Ils forment une espèce de classe intermédiaire, qui s'accroît constamment et dont l'existence pourra contribuer par la suite à changer la face de l'empire.

LETTRE XX.

Pétersbourg, le 6 Octobre.

Je vous ai parlé du soldat russe et des qualités qui le distinguent. L'éloge que j'en ai fait n'a rien d'exagéré. Une armée composée de pareils élémens serait parfaite, si son organisation était combinée avec sagesse, et si elle ne comptait que des officiers versés dans l'art militaire et dans les sciences qui s'y rattachent. Le gouvernement impérial s'efforce d'arriver à ce but; mais il est loin de l'avoir atteint. L'armée est empreinte du même caractère que porte la puissance russe toute entière : colossale dans son ensemble, elle offre dans les détails des lacunes, des défauts, des faiblesses. L'arbitraire qui règne dans l'administration des corps, donne lieu aux abus les plus graves. L'instruction des officiers est insuffisante et leur position isolée dans les cantonnemens leur enlève presque tous les moyens d'étendre leurs connaissances, en même

temps qu'elle amortit l'émulation. Enfin, les armes savantes, dont l'action est aujourd'hui si décisive, sont très-arriérées comparativement à celles de nos pays.

Les *Écoles de cadets*, entretenues par l'État, au nombre de sept ou huit, fournissent la plupart des officiers de l'armée russe. Le gouvernement y fait élever environ 5000 jeunes gens, parmi lesquels on choisit les plus distingués pour les placer dans l'artillerie, concurremment avec les élèves d'une école spéciale, fondée par Alexandre. Placés dans ces instituts à un âge peu avancé, ils y restent pendant neuf ou dix ans. On estime de 5 à 600 le nombre des officiers qui en sortent chaque année, et l'on assure qu'il faudrait au moins le double pour remplir d'une manière convenable les cadres de l'armée russe. Aussi a-t-on le projet d'établir par la suite de nouvelles écoles militaires et d'en créer successivement dans tous les chefs-lieux de province.

L'ordre, la discipline et la propreté qui règnent dans les maisons de cadets, nous ont paru exemplaires, de même que tout ce qui tient à l'éducation pratique. Mais les études ne sont ni assez fortes, ni assez complètes. C'est là un défaut qui en Russie est commun à presque tous les établissemens de haute instruction, et qui s'explique naturellement par la rareté des savans et par l'instruction ordinai-

rement superficielle du plus grand nombre de ceux qui appartiennent ici au monde lettré.[1]

L'éducation des cadets est entièrement gratuite. Lorsqu'ils sortent de l'école, la couronne les équipe, et ceux qui se sont fait remarquer par leur conduite ou leurs talens, reçoivent même une gratification de quelques centaines de roubles. On conçoit dès-lors que ces élèves sont choisis dans les classes pauvres. Néanmoins on exige qu'ils soient tous de sang noble, et l'on prend de préférence les fils des officiers morts sur le champ de bataille.

Les jeunes gens de la haute aristocratie embrassent presque tous la profession des armes; un ancien usage le veut ainsi. Mais la plupart se hâtent de quitter le service dès qu'ils ont obtenu un grade supérieur; et les priviléges dont ils jouissent les font parvenir en peu de temps à ce but de leur ambition. Ils servent dans la garde impériale, où ils n'ont point à redouter la concurrence des officiers de la ligne, et en moins de dix ans ils s'élèvent au grade de capitaine, qui correspond à celui de colonel dans le reste de l'armée. Ils mènent d'ailleurs l'existence la plus agréable. Toujours en garnison dans l'une des deux capitales, et rapprochés de la personne

1 Dans toutes ces écoles on enseigne aux élèves le français et l'allemand, dont la connaissance leur est indispensable pour l'étude des sciences.

du souverain, ils se trouvent en même temps à la source des honneurs et des plaisirs.

Les autres officiers de l'armée ont un sort moins brillant, et l'on doit supposer que parfois ils murmurent contre l'inégalité qui existe entre eux et ces favoris de la fortune. Leur service est en quelque sorte un exil dans les solitudes de la Russie. Relégués à de grandes distances des villes dans de tristes cantonnemens, ils vivent au milieu des moujiks et n'ont aucune ressource, ni pour les agrémens de la vie, ni pour le perfectionnement de leurs études.

L'instruction des soldats souffre elle-*même de* cette dispersion des forces militaires. La réunion des corps présente des difficultés, qui, surtout en hiver, à raison de l'état des routes, deviennent quelquefois insurmontables. On ne doit donc *point* s'étonner, si la précision des évolutions militaires n'est point la même pour tous les régimens, et si l'on remarque même à cet égard de très-grandes différences.

Les chefs de corps, éloignés des centres d'inspection et de surveillance, peuvent s'arroger vis-à-vis de leurs subordonnés un pouvoir arbitraire. On assure que cet abus est très-fréquent. En temps de guerre il est même autorisé par les lois militaires, qui remettent une autorité presque sans bornes entre les mains des généraux. Pendant la campagne de Turquie, le comte Diebitsch avait, dit-on, droit

de vie et de mort sur tous les officiers de son armée jusqu'au grade de colonel inclusivement.

En temps ordinaire, la composition des conseils de guerre présente peu de garanties; maintes fois ce sont de véritables commissions. Les peines qu'ils infligent sont très-sévères. Il en est une qui consiste à casser les officiers et à les faire servir pour le reste de leurs jours en qualité de soldats: dégradation qui entraîne la confiscation des biens et la perte de la noblesse.

La solde des officiers suffit à peine pour leur procurer les moyens d'existence. Les colonels ne reçoivent que 1200 francs par an. On prétend, il est vrai, qu'ils savent se créer des ressources très-productives par la manière dont ils exploitent l'administration des régimens. Mais c'est là un honteux désordre, que le gouvernement cherche à déraciner, et qui deviendra toujours moins fréquent.

Aussitôt que les troupes entrent en campagne, leur solde est quadruplée. Souvent aussi, à la suite d'une guerre, les généraux et les officiers supérieurs obtiennent des gratifications extraordinaires. Elles consistaient autrefois en *ames mâles;* mais l'empereur Alexandre ayant déclaré que les paysans de la couronne seraient à jamais inaliénables, le souverain n'accorde plus aujourd'hui, outre les distinctions honorifiques, que des terres sans habitans, ou de l'argent. C'est ainsi, par exemple, que les

feld-maréchaux Diebitsch et Paskéwitch viennent de recevoir chacun un million de roubles.

On exagère d'habitude les forces de l'armée russe, en faisant entrer dans leur évaluation les nombreuses troupes employées au service de la police, de même que les bandes indisciplinées de cosaques, qui occupent les frontières asiatiques. On enfle ainsi les chiffres et l'on arrive à des résultats qui semblent effrayans pour les puissances étrangères. Mais des personnes bien informées assurent que les troupes dont la Russie pourrait actuellement disposer dans une guerre contre l'occident et le midi *de l'Europe*, s'élèvent tout au plus à 350,000 hommes, dont 25,000 de l'armée polonaise. Et si les Russes citent avec orgueil le courage et la discipline de leurs soldats, ainsi que l'état parfait du *matériel* de leur armée, on peut leur répondre que l'immense extension du territoire, le petit nombre de bons généraux et le défaut d'instruction des chefs de tous les grades, paralysent une grande partie de leurs moyens. La Russie, forte pour se défendre, serait faible pour attaquer.

D'ailleurs, la couronne est obligée d'user envers l'armée de certains ménagemens, qui souvent sont de nature à entraver ses entreprises et ses projets. Tandis que toutes les classes de la nation se courbent sous le pouvoir de l'autocrate, l'armée seule peut refuser quelquefois d'être un instrument passif

entre ses mains. Elle forme pour ainsi dire un corps politique, non pas en vertu de priviléges positifs, mais à cause de sa force et de l'emploi qu'elle pourrait en faire. La Garde impériale, par sa présence continuelle dans la capitale, est en position d'usurper, dans des momens critiques, une influence toute-puissante. C'est une nécessité pour le souverain d'éviter soigneusement tout ce qui pourrait irriter et soulever cette force, à laquelle il ne saurait rien opposer, si jamais elle se tournait contre lui.

Nous quitterons au premier jour Pétersbourg et la Russie; ce ne sera pas sans regrets. L'hospitalité, qui, dans ce pays, est une habitude et presque un besoin, laisse à tous ceux qui l'ont éprouvée des souvenirs délicieux. Mais cette vertu instinctive est la seule chose qui en Russie attache et séduise un étranger. La nature y est repoussante; le peuple y est avili, et le spectacle de son ilotisme attriste et révolte; des privations de toute espèce y attendent le voyageur; une police soupçonneuse le tient sous sa tutelle, et chacun spécule pour le tromper sur la con-

fiance ou le défaut d'expérience qu'il laisse entrevoir.

La société de la capitale promet plus d'étourdissement que de jouissances véritables. C'est un tourbillon de fêtes que rien n'interrompt, ni l'arrivée de la belle saison, ni la satiété qui résulte d'une continuité de plaisirs.

Le luxe et le bon goût qui président aux réunions, la magnificence des appartemens, la grâce et l'amabilité des femmes, tout se réunit pour éblouir et enchanter au premier abord. Un instant on se croit dans un pays déjà vieux de civilisation, et l'on cherche vainement à reconnaître les descendans de ces grossiers Moscovites, qui, au commencement du dernier siècle, bannissaient les femmes de leurs assemblées et regardaient comme un sacrilége d'adopter des mœurs étrangères.

Mais bientôt, familiarisé avec ces brillans dehors, on voit qu'il manque à cette société plus d'un élément essentiel pour être instruite et cultivée autant qu'elle est aimable et hospitalière. Les plaisirs intellectuels languissent, faute d'alimens. La littérature est faible et naissante, la politique muette, le théâtre médiocre; une censure ombrageuse repousse de la frontière les journaux et les livres étrangers; les hommes de mérite sont rares, et le vice d'une éducation qui se borne à effleurer la science se fait sentir de toutes parts.

C'est à ce vide de l'esprit qu'il faut sans doute attribuer la passion violente du jeu, qui règne ici dans tous les âges. Nulle part on ne l'a poussée plus loin, et jamais peut-être on ne l'a autant dégagée des entraves de la délicatesse. Des joueurs, connus pour captiver la fortune par toute espèce de moyens, sont admis dans les maisons les plus distinguées, et chaque jour de honteuses anecdotes circulent et se renouvellent, tandis que des fortunes colossales s'écroulent. Le jeu, on peut le dire, hâte la décadence de l'aristocratie russe; il donne en même temps à la société une physionomie uniforme, qui parfois inspire le dégoût et l'ennui.

En Russie le sol, le peuple, la société même, n'ont rien d'attrayant; c'est un pays qu'il faut voir, mais qu'il ne faut point habiter.

LETTRE XXI.

Travemunde, le 15 Octobre.

Nous avons fait, il y a huit jours, nos adieux à Pétersbourg. Le changement qu'avait éprouvé l'aspect de la ville depuis notre arrivée en Russie nous rendait ce départ moins pénible. Déjà le deuil de l'hiver se répandait sur les bords de la Néva; le soleil ne lançait plus que des rayons pâles et sans chaleur, et la campagne avait quitté sa parure éphémère.

Nous nous embarquâmes, par une froide matinée, sur le golfe de Finlande. Un brouillard épais voilait l'éclat des flèches dorées de la capitale, et bientôt les palais et tous les somptueux édifices disparurent à nos regards.

La mer était fortement agitée, et les vagues se brisaient en mugissant contre le rivage. Dans peu de semaines cette surface mouvante sera frappée d'immobilité; au lieu des navires qui la sillonnent, on verra des patineurs, des traîneaux, et des chaloupes légères, posées sur des patins et glissant à voiles déployées. Là, où quelques jours auparavant des vaisseaux de haut bord se balançaient au gré des vents, on établira des maisons de poste, des hôtel-

leries, des villages entiers; les chasseurs y suivront la trace de l'ours et du renard, et la terre ferme semblera transportée au-dessus des flots.

Des formalités de douane nous retinrent pendant une demi-journée à Cronstadt. Cette ville est bâtie sur un banc de sable, au milieu du golfe de Finlande, à huit lieues de Pétersbourg. C'est une des créations gigantesques de Pierre I.er, dont le nom se rattache en Russie à tout ce qu'il y a d'utile et de grand. Aucun être humain n'habitait ce bas-fond avant que le tsar y eût fondé une ville, un port et une citadelle. La défense de Pétersbourg exigeait ce boulevard maritime, et il était surtout indispensable d'ouvrir à la flotte un asile commode et sûr, les gros bâtimens de guerre ne pouvant remonter jusque dans la Néva.

Aujourd'hui Cronstadt renferme 20 à 30,000 habitans, employés en grande partie au service de la marine. De même qu'à Pétersbourg, on y trouve des hommes de toutes les nations de l'Europe, attirés en Russie par l'espoir de la fortune. Un grand développement de remparts, de forts et de bastions protège la ville. Ces fortifications sont construites moitié en granit, moitié en planches : contraste singulier, mais très-fréquent dans ce pays.

Le port destiné à la marine impériale peut contenir jusqu'à vingt-cinq vaisseaux de ligne. Mais son entrée n'est point facile; ses eaux, qui sont à peine

saumâtres, hâtent la dégradation des bâtimens, et la longue durée de l'hiver en fait, pendant une grande partie de l'année, une véritable prison pour la flotte.

Le port spécialement affecté à la navigation marchande est très-étendu. Un troisième, situé entre les deux autres, sert à l'équipement des navires.

On achève d'ordinaire dans les chantiers de Pétersbourg la carcasse des gros bâtimens, et c'est à Cronstadt seulement qu'on les équipe. On est obligé de les y transporter, depuis la capitale, sur des *chameaux* de marine, afin d'éviter les bancs de sable, dont l'extrémité du golfe est parsemée, et qui embarrassent à tel point l'embouchure de la Néva, que même les navires du commerce ont besoin d'alléges.

Depuis le règne de Pierre le Grand, la flotte russe a eu des époques de décadence et des époques de splendeur. Sous Catherine II ses forces se sont rapidement accrues, et les lauriers de Tchesmé ont orné ses pavillons. Considérablement réduite sous Paul et sous Alexandre, elle compte actuellement à peu près la même quantité de vaisseaux et de frégates qu'à la mort de son fondateur. Elle est, quant au nombre, presque égale à celle de France.

L'instruction des officiers n'est guère plus avancée que dans l'armée de terre; mais on a créé depuis peu de nouvelles écoles, qui pourront avec le temps dispenser le gouvernement de chercher à l'étranger des marins et des constructeurs de navires.

Les matelots sont excellens; la discipline est pour eux une loi sacrée; adroits et courageux, ils semblent nés pour la marine. Leurs ancêtres, on le sait, avaient horreur de la mer. Le tsar réformateur a su vaincre cette répugnance et par la force et par l'exemple. D'un peuple qui pendant des siècles habita loin des côtes, il a fait une puissance maritime.

Notre traversée de Cronstadt à Travemunde a été longue et pénible. Tour à tour assaillis par la pluie, enveloppés d'un brouillard glacial, ou battus par la tempête, nous sommes restés pendant une semaine entière le jouet des vagues. Enfin nous avons touché les rivages du Holstein. Dans quelques heures nous serons à Lubeck. De là nous avons l'intention de prendre une seconde fois la direction du Nord, pour visiter Copenhague et Christiania, avant de retourner en France.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 66, ligne 8 : petites, lisez petits.
— 93, — 9 : 10,000 ames, lisez 20,000.

FIN.

